ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΚΗ ΕΤΑΙΡΕΙΑ

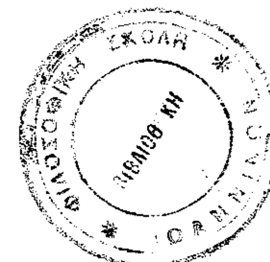
ΕΚΔΟΣΕΙΣ «ΒΑΝΙΑΣ», Θεσσαλονίκη

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΚΗ ΕΤΑΙΡΕΙΑ

ΒΥΖΑΝΤΙΑΚΑ

ΤΟΜΟΣ 7ος

ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ 1987



Ο παρών 7ος Τόμος των BYZANTIAKΩΝ εκδίδεται και με την ενίσχυση του Υπουργείου Πολιτισμού και Επιστημών.

B Y Z A N T I A K A

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΙΚΟ ΟΡΓΑΝΟΝ
ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

ΠΕΡΙΟΔΟΣ ΜΕΣΑΙΩΝΙΚΟΥ ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΥ

Διευθυντής: Ι. Ε. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΟΠΟΥΛΟΣ
Επιμ. Εκδόσεως: Ε. ΑΣΗΜΑΚΟΠΟΥΛΟΥ

Δ/νση: Καθ. Ι. Καραγιαννόπουλος, Παν/μιο Θεσσαλονίκης

ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

TRAITS DISTINCTIFS DES RAPPORTS FÉODAUX DE BYZANCE (MISE AU POINT DU PROBLÈME)

Z. V. OUDALTSOVA-K. A. OSSIPOVA/MOSCOU

Le caractère propre du régime social de Byzance au regard de l'Occident médiéval et l'Orient suscitait toujours une attention soutenue des savants. L'existence des traits saillants dans les rapports sociaux de Byzance en comparaison avec d'autres pays du monde médiéval a fourni l'occasion à une idée illusoire de la suprématie exceptionnelle de l'Empire Byzantin. Parfois, l'universel et le régulier s'effaçaient devant le spécifique et le particulier dans l'évolution socio-économique de Byzance. L'aboutissement logique de l'hypertrophie de la spécificité du régime social de l'Empire fut la négation, absolue ou partielle, de l'existence de féodalisme à Byzance. En amplifiant l'originalité, souvent purement de forme, des rapports sociaux de l'Empire, plusieurs savants traitaient Byzance en un pays n'ayant soi-disant pas connu le féodalisme.[1]

De vives descussions portant sur le problème de l'existence ou l'absence du féodalisme à Byzance eurent lieu, comme on le sait, aux Congrès Internationaux des byzantinistes ; les savants de divers pays se sont fractionnés en adeptes et en opposants de la reconnaissance du féodalisme à Byzance, en «feodalistes» et en «antiféodalistes»[2].

Le chef des byzantinistes français P. Lemerle se prononça, comme on le sait, contre l'existence du féodalisme à Byzance. Dans la structure sociale de Byzance, P. Lemerle met au premier plan les traits de l'étatisme, la propagation des formes centralisées de l'attachement des serfs à la glèbe, la conservation du système fiscal, parvenu par héritage de Rome. Aux X-ème - XI-ème siècles, quand, comme plusieurs savants le suggèrent, le féodalisme remporte une victoire irrévocable à Byzance, du point de vue de P. Lemerle, au contraire, la pression de l'Etat sur les paysans s'est renforcée. De telles catégories de la paysannerie byzantine que les stratiotes, les demosiarioi, les excussates dépen-

1. Wathanabe K. Problèmes de la «féodalité» Byzantine - une mise au point sur les diverses discussions. - Hitotsubashi J. of Arts and Sciences. 1965, V. 5 - 6.

2. Oudaltzova Z.V. XII Mejdounarodny kongress vizantinistov v Okhride. - Visantiysky Vremennik (VV) 1963, t. 22, s. 280 - 297 ; Wathanabe K. Einige Notizen über der XII. Internationalen Byzantinistenkongress. - Hitotsubashi J. of Economics. 1962, V. 3, N 1. S. 73 - 82.

daient personnellement de l' Etat lui-même et ses fonctionnaires[3], sans l' intermédiaire de la collectivité rurale. P. Lemerle date les premières manifestations de la pronoia du XII-ème siècle et ne la considère pas comme une terre militaire. Il ne la rapporte pas aux faits attestant la féodalisation de l' Empire. A son avis la grande propriété foncière, quoiqu' elle ait existé, elle évoluait fort longtemps, et la société du XI-ème siècle, décrite dans le «Stratégikon» de Kékauménos était bien loin du féodalisme.[4]

L. Raybaud[5] s' est aussi solidarisé avec la conception «antiféodale» du développement historique de Byzance.

D. Zakythinos - savant grec bien renommé tombait d' accord avec A.A. Vassiliev que la notion «le féodalisme» ne peut être appliquée que pour l' Europe Occidentale, mais jamais pour Byzance.[6]

La théorie de la continuité sert souvent de base de la conception de la négation du féodalisme à Byzance. Selon cette théorie l 'Empire Byzantin apparaît comme un modèle de l' intégrité permanente des principes greco-latins dans la société médiévale. La méconnaissance de l' existence du féodalisme à Byzance se lie chez les adeptes de cette théorie avec l' idée de la présence durable à Byzance de la petite propriété rurale libre, étant en plus le point d' appui du pouvoir impérial et de l' Etat centralisé, ainsi qu' avec prédominance de la propriété privée romaine et du droit romain dans tous les domaines de la vie publique.[7] La plupart des adeptes de la continuité conçoivent le féodalisme comme une fusion des relations politiques et de droit, en le joignant à la décentralisation et la dissolution de la souveraineté, et ils arrivent à cette conclusion que le féodalisme était purement un phénomène occidental. A Byzance, où continuait en permanence son existence les institutions principales du Bas Empire Romain - le pouvoir impérial, la propriété foncière privée, le droit romain et l' instruction gréco-romaine, - le féodalisme, selon leur opinion, ne se développait point ou il était apporté de l' extérieur, de l' Europe Occidentale pendant la période de la conquête romaine de l' Empire.[8] Les adeptes de la conception de la continuité nient la présence de la césure entre la société de l 'antiquité tardive et Byzance du Moyen Age et font ressortir l' idée de la succession tant dans le domaine des rapports agraires que dans le développement des villes et la culture. Ces savants représentent Byzance comme un îlot de la civilisation gréco-romaine, qui pendant tout le Moyen Age s' opposait au monde féodal.[9]

Certains byzantinistes et médiévistes de l' Europe Occidentale et de l' Amérique envisagent le féodalisme uniquement comme une super-

3. Lemerle P. Recherches sur le régime agraire à Byzance: la terre militaire à l' époque des Comnènes. - Cahiers de civilisation médiévale. 1959, N. 3. P. 265 - 281 ; Idem. Rapport complémentaire. - Actes du 12e Congrès International d' études Byzantines. Ochride, Septembre 10 - 16, 1961. T. 1. Beograd, 1963. P. 275 - 284 ; Idem. Esquisse pour une hi-stoire agraire de Byzance: les sources et les problèmes. - Revue historique. T. 219, 1957. P. 32 - 74, 254 - 284 ; T. 220, 1985, P. 43 - 94.

4. Lemerle P. Prolégomènes à une édition critique et commentée des «Conseils et Récits» de Kékauménos. - Académie Royale de Belgique. Classe des lettres. Mémoires. T. 4. Bruxelles, 1960 ; voir Litavrine G.G. Byl li Kekavmen, avtor «strateguikona», féodalom ? VO, 1961, s. 217 - 240 ; Idem. Sovety y rasskazy Kekavmena. Sotchinenié vizantiyskogo polkovodtza XIV. M, 1972, s. 5 - 115.

5. Raybaud L.P. Le gouvernement et l' administration centrale de l' empire byzantin sous les premiers Paléologues. Paris, 1968. P. 293.

6. Zakythinos D.A. Le processus de féodalisation. - Héllenisme contemporain, 1948, 2. P. 449 - 534 ; Vasiliev A. On the question of Byzantine feudalism. - Byz., VIII, 1933. P. 584 - 604 ; Idem. History of the Byzantine Empire. Madison, 1952. P. 536 - 579.

7. Svoronos N. Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance. Petite et grande exploitation. - Annales, 1965, N 3 ; Idem. Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles ; le cadastre de Thèbes. - BCH, 83, 1959 ; Idem. Société et organisation intérieure dans l' empire byzantin au XIe siècle, les principaux problèmes. - Proceedings of the XIIIth International Congress of byzantine studies. London, 1967 ; Karayannopulos J. La critique du livre: Ostrogorskij G. Quelques problèmes d' histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles, 1956. BZ, 1957, 50.

8. D. Zakythinos admet que le féodalisme pouvait être apporté de l' Occident dans certains régions de l' Empire, particulièrement, en Morée ; Zakythinos D.A. Le Despotat grec de Morée, V. 1. Paris, 1932 ; V. 2. Athènes, 1953 ; Idem. Byzanz und die europäsche Einheit im Mittelalter. - Internationales Jahrbuch für Geschichtsunterricht, 1955, Bd. 4.

9. Par exemple, Thomas affirme, que, malgré la ressemblance du développement du féodalisme à Byzance et dans la Gaule Mérovingienne il y avait dans l' Empire les différences considérables trouvées son expression dans l' existence permanente de la bureaucratie et du système fiscal et monétaire régulier: voir C.B. Thomas. The seventh century revolution. East and West. - Classica et Mediaevalia, 1969, 28. P. 330 - 343. Plusieurs savants défendent l' idée de la continuité dans le domaine de la culture ; voir Hunger H. Reich der Neue Mitte. Der christliche Geist der Byzantinischer Kultur. Graz, Wien, Köln, 1966. L' auteur affirme que, malgré la propagation du christianisme, l' influence de la culture antique à Byzance était bien puissante même au XII-ème siècle ; comparer Zakythinos D.A. Byzanz und die europäische Einheit ; Haussig H.W. Kulturgeschichte von Byzanz. Stuttgart, 1959. P. Lemerle considère l' Empire byzantin comme une société traditionnelle, comme une continuité directe de l' Empire romain. A son avis, Byzance «ne lui connaît ni la jeunesse, ni la caducité, le mot «le déclin» ne lui convient pas». La société de Byzance, figée dans sa grandeur, joue un rôle conservateur de l' héritière du Monde antique. Sa culture est adressée au passé. Voir Lemerle P. La notion de décadance à propos de l' empire byzantin. - Classicisme et déclin culturel dans l' Islam. Paris, 1957. P. 268, 270.

structure politique particulière d' un Etat décentralisé. D' ici découle leur appréciation négative du régime féodal, car il entraîne le démembrement et l' affaiblissement de l' organisme de l' Etat.

Pour les adeptes de cette école politico-juridique le féodalisme - n' est pas un stade progressif et régulier de l' évolution de la société humaine, mais il est un phénomène spécifique et avec cela négatif dans l' histoire universelle.Byzance, à leur avis, a heureusement évité le féodalisme, d' autant que dans l' Empire se préservait une forte centralisation d' Etat et une propriété d' Etat, qui emprêchaient l' affirmation du féodalisme.[10]

La classe dominante de Byzance est traitée par eux non pas comme une classe des féodaux, dont la prospérité matérielle et l' influence politique sont fondées sur la propriété foncière féodale et sur l' exploitation de la paysannerie dépendante, mais comme une classe des fonctionnaires, représentant les différentes parties de l' appareil bureaucratique d' Etat.

Les membres de l' Ecole des études byzantines de Munich font ressortir en particulier l' opposition de l' étatisme et du féodalisme. Plusieurs savants de cette tendance mettent l' accent sur la notion de l' Empire Romain et de l' Empereur romain dans l' évolution sociale à Byzance. F. Dölger, chef de l' Ecole des byzantinistes de Munich, qui partait de l' idée universaliste «de l' Empereur romain», affirmait que le prétendu basileus byzantin était considéré comme l' unique propriétaire de toutes les terres de l' Empire. D' après F. Dölger, la notion d' obligations mutuelles entre les seigneurs et les vassaux, de liens personnels entre eux n' existait pas à Byzance, comme dans la société féodale occidentale. Etant le reflet de cette idéologie impériale, à Byzance les propriétés des stratiotes et les domaines, remis en pronoia, représentaient de même un don exceptionnel du bon gré de l' Empereur. C' est exclusivement après la croisade que le basileus byzantin était contraint à s' assimiler aux moeurs de la société médiévale de l' Europe Occidentale et envisager les chevaliers occidentaux comme les vassaux (λίζιοι)[11].

10. Danstrup J. The state and landed property in Byzantium to c. 1250. - Classica et Mediaevalia, 1946, 8.

11. Dölger F. Der Feudalismus in Byzanz. - Studien zum mittelalterlichen Lebenswesen. Vortäge und Forschungen. V. Konstanz, 1960. S. 185 - 193 ; Idem. Byzanz und das Abendland von den Kreuzzügen. - Relazioni dei X Congresso internazionale di Science Storiche. Roma 4 - 11. IX, 1955. V. III. Firenze, 1956. S. 67 - 112 ; Idem. Παρασπορά, Ettal, 1961. S. 73 - 106 ; Idem. Die Kreuzfahrstaaten auf dem Balkan und Byzanz. - Südost-Forschungen. 1956, Bd. 25. S. 151f. O. Treitinger formait aussi la thèse de ce que l' idée de l' Empire jouait un rôle dominant dans l' Histoire de Byzance et exerçait l' influence décisive sur sa structure intérieure et sa politique extérieure jusqu' à la fin de l' existence de l' état byzantin ; Treitinger O. Die oströmische Kaiser - und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeromoniell. Darmstadt, 1953.

Cependant, F. Dölger ne rejette pas le développement de la grande propriété foncière à Byzance, qu' il considère en tant que certaine «substructure» qui avait préparé des conditions favorables pour l' introduction à Byzance de la notion occidentale - «le féodalisme». Dans certains cas, pouvaient paraître des seigneuries à Byzance de même qu' à l' Occident, avec des domaines de seigneurs et des terres avec des paysans attachés à la glèbe.[12]

En poursuivant et en développant les idées de F. Dölger concernant l' opposition de l' étatisme au féodalisme à Byzance, N. Svoronos affirmait qu' avant l' époque des Comnènes les liens personnels, traduits en serments de fidélité existaient uniquement entre l' Empereur et d' autres couches de la société (fonctionnaires, le clergé etc.). C' est seulement dès le gouvernement «des Comnènes sous l' influence de l' Occident», le monde byzantin commença de plus en plus à développer des liens personnels, fondés sur la réciprocité dans les rapports entre le souverain et ses serfs et exprimés dans le serment du seigneur et du vassal. Cependant, l' idée monarchique n' était jamais substituée par des notions féodales.[13]

Du point de vue de J. Ferluga, les rapports vassaux à Byzance étaient transférés de l' Occident et n' étaient appliqués qu' aux étrangers. Malgré l' apparition d' une institution typiquement féodale - la pronoia, - il n' y avait pas à Byzance, comme affirme cet historien, l' hommage lîge, pratiqué par les féodaux grecs. L' introduction des institutions féodales à l' image de l' Europe Occidentale faisait opposition à Byzance, où l' idée monarchique était bien forte.[14]

H.-G. Beck, l' éminent byzantiniste allemand, avance la thèse de la coexistance et de la contradiction à Byzance de l' idéologie officielle, basée sur l' idée universaliste de l' Empire et de l' Empereur, et de l' i-

12. Dölger F. Zum Gebührenwesen der Byzantiner. - Etudes dédiées à la mémoire d' André Andréadès. Athènes, 1939. S. 35 - 59 ; idem. Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ettal, 1953. S. 232 - 260.

13. Svoronos N. Le serment de fidelité à l' empereur byzantin et sa signification constitutionnelle. - Actes du VIe Congrès International d' études Byzantines. I. Paris, 1950. P. 191 - 197.

14. Fergula J. La ligesse dans l' Empire byzantin. - ZRVI, VII. P. 97 - 123.

déologie officieuse, oppositionnée par rapport à la première, qui avait trouvé son incarnation dans la littérature populaire à laquelle il rapporte le «Strategikon» de Kékauménos et la poésie épique de Digenis Aktrités. L' aristocratie byzantine se voyait déjà indépendante dans ses propriétés, mais elle restait sous-ordre de l' Empereur.[15]

D' une telle image erronée du féodalisme, comme superstructure politico-juridique de la société, résulte la conclusion logique de la sous-estimation, bon gré, mal gré, de l' évolution de la propriété féodale et des formes seigneuriales dés l' exploitation à Byzance. Les formes conventionnelles des donations s' éloignent parfois du raffermissement de la propriété féodale à Byzance et de la formation du patrimoine féodal.[16]

En raison de cette tendance générale plusieurs historiens mettent au premier plan parmi les différences particulières de la société byzantine les traits qui sont au fond secondaires, dérivés, superficiels tels que l' absence d' une hiérarchie féodale fort développée, pleine de cristallisation de la vassalité, des drougines féodales.[17] La conception du féodalisme en tant que superstructure politique et juridique faisait amener plusieurs savants contemporains à l' interprétation de la progressivité de la société féodale dans l' esprit de l' historiographie nobliaire.

Mais en contrepartie aux historiens occidentaux qui considéraient le féodalisme comme une maladie de l' organisme d' Etat, les adeptes de cette conception la prennaient non pas pour le synonyme du déclin, mais comme l' incarnation du progrès. Pour tant, pour eux, les masses populaires ne représentent pas un élément progressif du féodalisme à Byzance, mais la noblesse féodale - les archontes, qui avaient gardé

15. Beck H.-G. Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Das sogennante Strategikon des Kekaumenos. Graz, Wien, Köln, 1956; Idem. Geschichte der byzantinischen Volksliteratur. München, 1971; Idem. Theodoros Metochites. Die Kriese des byzantinischen Weltbildes in XIV. Jahrhundert. München, 1952.

16. H. Glykatzi-Ahrweiler, byzantiniste française, en étudiant les institutions telles que le solemnion, le haristikon, la pronoia, l' apanage, - les considère au fond comme une concession du droit fictif et les sépare des donations de la propriété foncière; voir Glykatzi-Ahrweiler H. La concession des droits incorporels. Donations conditionnelles. - Actes du XIIe Congrès International d' Etudes Byzantines. Ochride, 10 - 16 seprembre 1961. T. II. Beograd, 1964. P. 103 - 114; Eadem. Recherches sur l' administration de l' Empire byzantin aux IXe - XIe siècles. - BCH, 84, 1960; Eadem. La politique agraire des empereures de Nicée. - Byz., 1958, t. XXVII. P. 65 sq; comparer Barker I. W. The problem of apanages in Byzantium during the Palaiologean period. - Βυζαντινά, 1971, 3 P. 103 - 122.

17. Beck H.-G. Byzantinisches Gefologschaftswesen. SBAW, Phil.-hist. Klasse, H.5. München, 1965.

l' esprit du corps, l' idée de l' honneur chevaleresque, les assemblées régionales.[18] D' autres byzantinistes manifestaient une compréhension plus profonde de la substance du féodalisme et reconnaissaient l' existence du régime féodal à Byzance. Cependant, en exagérant les particularités du développement féodal à Byzance, ils imaginaient l' Empire comme l' exemple le plus frappant d' une forte digression d' un modèle courant de la société féodale - du modèle classique du féodalisme occidental.[19]

Dans l' historiographie occidentale pour les représentants de cette tendance le féodalisme à Byzance c' est «un féodalisme particulier» qui avait depuis longtemps gardé l' empreinte de la société antique. Sous cet aspect on peut reconnaître, que la conception de l' évolution autochtone de Byzance est, a un certain degré, la modification de la théorie de la continuité. Certains savants, malgré leur reconnaissance de la présence du féodalisme à Byzance, font génétiquement ressortir son ordre social directement de la société d' esclavage en état de désagrégation du Bas - Empire Romain et nient l' importance de n' importe quelles influences extérieures, en particulier, les conquêtes barbares et les invasions du territoire de l' Empire par les tribus et les peuples étrangers (Slaves, Arméniens, Arabes et d' autres). Toute l' histoire socio-économique de Byzance se présente comme un long processus de la transformation du régime esclavagiste qui est suivie par l' éffacement extrêmement relenti de l' esclavage, la conservation des villes-polices antiques en tant que rempart des rapports esclavagistes, la suprématie d' un Etat fortement centralisé et de la bureaucratie, et surtout le caractère militaire de la classe dominante. Avec cela, l' ordre social de Byzance se rapproche parfois des rapports sociaux du Japon médiéval où le féodalisme se forma sans influences extérieures, directement de la société esclavagiste, qui y avait subsisté dans un état pur.[20]

En s' efforçant de créer un modèle «du féodalisme byzantin», les savants s' adressent aux recherches des analogies dans l' ordre social de Byzance et d' autres Etats du Moyen Age. Les uns découvraient de telles analogies dans les pays de l' Orient asiatique, d' autres - dans

18. Soloviev A. Fessaliyskié arkhonty v XIVV. Tcherty féodalizma v vizantino - Serbskou stroié. BS, 1932, 4, s. 159 - 171.

19. Wathanabe K. Problèmes de la «féodalité» byzantine. V. 5. P. 32 - 40.

20. K. Wathanabe, byzantiniste japonais, remarque la ressemblance entre le féodalisme de Byzance et celui du Japon, malgré les différences existant entre eux. Wathanabe K. Problèmes de la «féodalité» byzantine. V. 5. P. 32 - 33; V.6. P. 8 - 24.

l' Occident européen.

Parfois, un mur impénétrable se dressait entre l' Orient et l' Occident.Byzance était fortement orientalisée, se conformait aux pays de l' Orient. Certains savants non seulement représentent le rôle de l' Etat byzantin dans un aspect hypertrophié, mais ils le rapprochent avec les despotismes orientaux. Ils exagèrent l' évolution á Byzance de la propriété foncière d' Etat, des formes d' Etat de l' exploitation des paysans et de la rente centralisée - de l' impôt.

En raison d' un vif intérêt du nombre de savants-marxistes à l' Occident pour la conception du mode de production asiatique, une hypothèse avait été avancée, d' après la quelle Byzance était un pays, où prédominaient les rapports sociaux, proches au mode asiatique de production. On considérait l' Etat en tant que propriétaire suprême de toutes les terres de l' Empire, et l' Empereur comme un despote qui jouit du pouvoir illimité sur la vie et la mort de ses sujets. Si en Europe Occidentale le pourvoir du souverain était limité par le droit et la morale, à Byzance, comme dans tous les pays orientaux, l' Empereur se trouvait soi-disant au-dessus du bien et du mal, comme un seul créateur de la loi et de la morale. L' Empire était gouverné par un appareil bureaucratique ramifié qui vivait avec des revenus de la rente centralisée.[21]

Parfois on faisait des analogies peu probantes entre l' ordre social de Byzance et de la Chine médiévale. En outre, «le modèle chinois» était présenté à suivre pour un Etat oriental, basé sur l' esclavage global, sur la propriété d' Etat et la bureaucratie vénale.[22]

Cependant, en Europe et en Amérique plusieurs savants étaient loin d' accepter même sous réserves, un rapprochement pareil entre Byzance et l' Orient. Donc, D. Zakythinos affirme très nettement les voies communes de l' évolution de Byzance et de l' Orient, en soulignant,

21. H. Antoniadis-Bibicou, byzantiniste française, estima impossible, injuste d' appliquer à Byzance la théorie du mode de production asiatique et proposa des arguments de poids à confirmer son opinion ; voir Antoniadis-Bibicou H. Byzance et le mode de production asiatique. - La Pensée, 1966, N 129. P. 47 - 72.

22. Au XIIIe Congrès International des sciences historiques à Moscou le professeur K. V. Hollister a exprimé le même point de vue. Hollister metait en doute l' existence du féodalisme à Byzance, car il n' y avait pas dans l' Empire d' hiérarchie féodale développée, de l' armée vassale, de subinféodation et l' état centralisé fut bien conservé. De même en Chine existaient les faits analogues mais dans une forme quelque peu modifiée. Voir Oudaltzova zv. Genesis i tipologuia feódalizm. JV, 1971, 3V, s.12 ; Wathanabe K. Problèmes de la «féodalité» byzantine. V. 5. P. 32.

que Byzance appartient à la collectivité européenne.[23] C' est tout à fait naturel que les tentatives d' appliquer au féodalisme byzantin tantôt les mesures occidentales, tantôt les modèles orientaux finissaient généralement par un échec. L' alternative «Occident ou Orient» qui était artificiellement créée pour Byzance dans la science contemporaine, perd peu à peu ses adhérents. On entend les voix résonner toujours de plus en plus fort, et qui prouvent, que les conceptions du rapprochement ou de l' opposition de Byzance avec l' Occident ou avec l' Orient, ne s' annulent pas réciproquement mais, au contraire, complètent l' une l' autre. Ce n' est pas la voie occidentale ou orientale de l' évolution sociale de Byzance, mais une étude des problèmes généraux et particuliers dans la destinée historique de l' Empire par rapport aux pays tant de l' Europe Occidentale, que l' Orient asiatique - voilà l' idée qui s' empare de plus en plus l' esprit des savants.

Dans l' historiographie soviétique, malgré de certaines divergences sur les problèmes perticuliers, tous les historiens approuvaient unanimement la théorie d' évolution féodale de Byzance. Les savants soviétiques entendent par le mot - «le féodalisme» une formation spéciale socio - économique dont l' infrastructure socio-économique est le mode féodal de production avec un système approprié d' exploitation des producteurs directs par la classe dominante. Le mode féodal de production définit le caractère de toute la superstructure politique, idéologique et juridique, mais de même celui-là subit sous son effet une influence permamente. Si pour plusieurs savants bourgeois le féodalisme c' est l' ensemble de quelques institutions politiques (l' union de la vassalité et du bénéfice), la présence de l' hiérarchie féodale et des rapports personnels qui assujetissent la vassal au seigneur par des liens moraux, éthiques et juridiques, mais pour les historiens-marxistes le féodalisme est tout d' abord une phase précise de l' évolution des forces productrices de la société avec la prédominance de l' économie agraire et naturelle, avec la suprématie de la grande propriété foncière, basée sur l' exploitation des paysans, qui sont non seulement attachés à la glèbe, mais se trouvent aussi en dépendance personnelle des propriétaires fonciers. C' est pourquoi les byzantinistes soviétiques, en étudiant les rapports féodaux à Byzance, s' adressent à l' analyse de tels processus profonds que le développement des forces productrices, la formation de la propriété féodale, les formes de l' exploitation des paysans, le rôle de la commune rurale, l' influence de l' Etat sur le devenir du féodalisme, la

23. Cela étant, D. A. Zakuthinos sépare sans raisons suffisantes les slaves du monde européen.

lutte de classes des masses populaires.[24] Les recherches de plusieurs années ont amené à la conclusion que le féodalisme n'était point un événement exclusivement européen, mais une phase régulière de l'évolution de l'humanité par laquelle avait également passé Byzance. Cette conception envahit de plus en plus l'esprit de certains adeptes dans les pays occidentaux, surtout celui des savants des pays socialistes.

L'apport scientifique de G. A. Ostrogorsky, un des plus éminents byzantinistes de l'époque contemporaine, aux études du problème du féodalisme Byzance est extrêmement grande. En étudiant de près ce problème durant plusieurs années G.A. Ostrogorsky n'a pas limité ses recherches par l'examen des certaines institutions politico-juridiques, mais il a abordé les problèmes cardinaux tels que les formes de la propriété féodale conventionnelle, la pronoia et l'immunité à Byzance[25], le destin de la commune rurale byzantine[26], l'histoire de la paysannerie byzantine.[27] G.A. Ostrogorsky se fonde dans ses ouvrages sur une appréciation considérable du féodalisme en tant que type spécial de la société qui avait subsisté, au moins, à des moments divers, non seulement en Europe Occidentale, mais dans d'autres régions du monde. C'était un tel type de la société, dont l'infrastructure se constitue de grandes propriétés foncières qui avaient été peuplées et labourées par les paysans dépendants. Le sentiment profond de l'historisme est organiquement propre à G. A. Ostrogorsky, comme à nul autre : il montre le régime féodal à Byzance dans son dynamisme dès le moment de sa naissance (qu'il renvoie au X-ème siècle et lie avec les paroikoi d'Etat)[28] et jusqu'à la cristallisation complète de la grande propriété foncière sous le Bas Empire Byzantin dont la structure il examine en s'appuyant sur les documents des praticiens byzantins.[29] D'après G.

24. Oudaltzova Z.V. Sovetskoié vizantinovédénié za 50 let. M., 1969. s. 49 - 101, 165 - 229.

25. Ostrogorsky G. Pronia. Prilog istorii i féoudalizma ou Vizantii i ou juznaslovenskim zemliama. Béograd. 1951 ; Idem. Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Bruxelle, 1954 ; Ostrogorsky G. Pour l'histoire de l'immunité à Byzance. - Byz., 1958, XXVIII. Ostrogorsky G. A. K istorii immouniteta v Vizantii.- VV, 1958, XIII, s. 55 - 107.

26. Ostrogorsky G. La commune rurale à Byzance. Loi agraire - Traité fiscal-Cadastre de Thèbes. - Byz., 1962, XXXII. P. 136-161.

27. Ostrogorsky G. Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxeles, 1956 ; Ostrogorsky G. Radolino. - ZRVI, 1961, 7.

28. Ostrogorsky G. Quelques problèmes d'histoire de la payzannerie byzantine. P. 27 - 29.

29. Ostrogorsky G. Pour l'histoire de la féodalité byzantine. P. 264 - 290.

Ostrogorsky, la pronoia et l'excussion (immunité)- ce sont des institutions vivantes en plein développement et qui subissent l'évolution au fur et à mesure du raffermissement du régime féodal. Selon l'interprétation de ce savant la pronoia c'est la donation de la terre à la possession conditionnelle, mais non pas l'invention du droit de biens, détachée de la propriété foncière, et qui signifie le transfert au proniares la perception de la cote des impôts d'une certaine région. L'auteur souligne de plus en plus la ressemblance typologique entre le système de la pronoia, qui surgit dès l'époque des Comnènes, et le système européen des fiefs.

G. A. Ostrogorsky reconnaît qu'à Byzance avait manqué l'institution de la vassalité, analogique à celle de l'Occident, car le fief byzantin s'est développé dans des conditions d'un Etat fortement centralisé, et dans sa région le proniare était non seulement le propriétaire foncier, mais aussi le représentant de l'Etat. Pourtant, l'accrue de la propriété foncière amenait à l'affaiblissement incessant du pouvoir central et de l'appareil bureaucratique d'Etat.[30] Le savant yougoslave arrive à la conclusion de la propagation beaucoup plus grande, qu'on le croyait auparavant, sous le Bas Empire Byzantin des rapports vassaux et de l'hiérarchie féodale bien qu'elle n'ait pas été aussi développée qu'à l'Occident. Dans l'entourage des féodaux byzantins il y avait pas mal de personnes indépendantes, qui étaient assujetties au seigneur féodal au lieu d'être en dépendance directe de l'Empereur. L'ouvrage de G. Ostrogorsky force beaucoup l'opinion qui s'était depuis longtemps façonnée dans la science occidentale au sujet de l'absence complète ou du développement extrêmement défaillant du système de la vassalité et de l'hiérarchie féodale à Byzance.[31] Les oeuvres remarquables de G. A. Ostrogorsky avaient, à notre avis, incontestablement prouvé, l'existence du féodalisme à Byzance.

Les byzantinistes soviétiques[32] aussi bien que les savants des pays

30. Ostrogorsky G. Pour l'histoire de la féodalité byzantine. P. 26 - 54.

31. Ostrogorsky G. Observations on the aristocracy in Byzantium. - DOP, 1971, 25. P. 14 - 17.

32. Suzumov M. Ia. K voprossou ob ossobennosti quénézissa i razvitiia feódalizma v Vizantii. - VV, 1960, XVII ; Idem. Nekotoryié problémy istorii Vizantii. - VI, 1959, w 3 ; Lipchitz E.E. O poutiakh formirovaniia féodalnoï sobstvennosti féodalnoï zavissimosti v balkanskikh i maloaziyskikh provintziakh Vizantii. - VV, 1958, XIII ; Eadem. Ob osnovnykh spornykh voprossakh istorii rannevizantiyskogo féodalizma. - VI, 1961, w 6 ; Eadem. Otcherki istorii vizantiyskogo obchtchestva i koultoury. VIII- pervaia polovina IX. M., 1961.

du camp socialiste[33] avaient beaucoup fait pour élucider les traits particuliers du féodalisme byzantin, sa genèse et son développement. Avec cela, le féodalisme est regardé non pas comme un modèle tout à fait spécial, mais comme une certaine variante de celui-ci, ayant des conformités tant dans la région de l'Europe du Sud, qu'en Europe Sud-Est et dans les pays orientaux.

Ces derniers temps dans la science qui traite les problèmes de la byzantinologie, l'idée des études des particularités du régime féodal à Byzance dans un aspect typologique fraye le chemin. Les byzantinistes soviétiques se sont beaucoup passionnés pour le problème de la typologie du régime féodal à Byzance, n'ayant nullement pour but la création d'un modèle particulier «du féodalisme byzantin» ou l'accumulation de plusieurs distinctions secondaires de la société féodale de l'Empire. Pour les savants le problème le plus important est d'élucider les traits généraux et particuliers dans les rapports féodaux à Byzance, de constater les régularités principales du développement de la formation féodale sur le sol byzantin et de définir aussi, quelles particularités du régime féodal y surgissaient par rapport à d'autres régions du monde.[34]

Particularités du régime agraire de Byzance et la période du féodalisme développé

Le caractère singulier du féodalisme était en grande partie déterminé par les particularités de sa génèse. Comme nous l'avons déjà re-

33. Anguélov D. Prinos k pozemelnité otnochenii vv Vizantiia prez XIII vek. - GSOU, filol. fakoultet, kn. 2, 1952 ; idem. O nekotorykh voprossakh sotzialno- ékonomitcheskői istorii Vizantii. - VI, 1960, w 2 ; Idem. Féodalizmt vv Vizantiia. IP, 3 1946 - 1947, kn. 2. s. 223 sl ; Evert - Kappesowa H. Une grande propriété foncière du VIIIe siècle à Byzance. - BS, 1963, 24 et beaucoup d'autres.

34. Khvostova K.V. Agrarno - pravovyié otnochenia v Vizantii XIII - XV vv. - In : Istoriia Vizantii. T. 3. M., 1967. s. 97 - 108 ; Eadem. Ossobennosti agrarno - pravovykh otnocheniy v pozdnéi Vizantii XIV - XV vv. M., 1968 ; Oudaltzova Z.V., Goutnova E.V. Guénéziss féodalisma v stranakh Evropy. Doklad na XIII Mejdounarodnom kongressé istorikov v Moskvé. M., 1970 ; Oudaltzova Z.V. K voprossou o guénézissé féodalizma v Vizantii. - VO, 1971, 2, s. 3 - 25 ; Eadem. Problema guénézissa i tipologuii féodalizma na mejdounarodnykh kongressakh istorikov i économistov v Moskve i Leningrade (1970 g.) - VON AN ARM. SSR, 1971, w3. s.46 - 54 ; Eadem. Guénéziss i tipologuiia féodalizma. - SV, 1971, 34. s. 13 - 28 ; Suzumov M. Ia. Doféodalny périod. - ADSV, 1972, VIII. s. 3 - 41 ; Idem. Nékotoryié problémy istoritcheskogo razvitia Vizantii i Zapada. - VV, 1974, 35. s. 3 - 18 ; Z.V. Oudaltzova, K.A. Ossipova. Tipologuitcheskié ossobénnoskti féodalizma v Vizantii. - In : Problémy sotzialnoї stronktoury srédnévékovogo obchtchestva. L., 1974. s. 4 - 28.

marqué avant, Byzance s'etait engagée dans la voie du développement du féodalisme, lorsque le régime féodal s'étail consolidé définitivement, ayant pour base la synthèse des éléments de la formation esclavagiste en désagrégation avec les rapports féodaux qui se formaient chez les peuples barbares (Slaves, Arabes, Arméniens et d'autres), pourtant, avec une nette prédominance de l'héritage antique, tout notamment du Bas - Empire Romain. On observe cette voie du développement de la façon la plus précise à Byzance, aussi bien qu'en Italie, en Gaulle du Sud, dans l'Espagne des Ostrogoths et en Afrique du Nord romanisée. Pour la période de la genèse du féodalisme à Byzance, ainsi qu'à d'autres pays européens, on peut probablement considérer, comme un des critères principaux de la typologie, la présence ou l'absence du synthèse, le degré de son intensité et le rapport des éléments féodaux qui avaient mûri dans la société barbare et postantique.[35]

Ces particularités typologiques, qui s'étaient formées lors de la première période féodale, ont également influencé les types de la société féodale, même pendant le féodalisme développé. En même temps de nouveaux facteurs s'étaient manifestés ultérieurement, qui exerçaient une influence sur le caractère du féodalisme à Byzance aussi bien que dans les pays de l'Europe Occidentale.

La position géographique de Byzance dont les possessions s'étaient étendues en ce temps - là sur les deux continents - en Europe et Asie - fit de l'Empire une sorte d'un point crucial entre l'Orient et l'Occident. Cependant, Byzance s'engagea dans sa propre voie historique qui diffère considérablement du destin de l'Orient asiatique ainsi que de celui de l'Occident européen. Le régime agraire de l'Empire byzantin avait, pourtant, pas mal de traits de ressemblence et de différence comparativement avec les pays de l'Occident aussi bien qu'avec les Etats de l'Orient.

L'Empire Byzantin comprenait les régions aux conditions naturelles et climatiques bien variées. Le climat doux, méditerranéen et subtropical, à certains endroits, sur le littoral changeait peu à peu en un climat continental des régions intérieures à l'été très chaud et parfois sec et à l'hiver froid et neigeux. Le relief montagneux de la Grèce et l'Asie Mineure, d'une partie de la Macédoine changeait en étendues plaines de la Thrace et de la Thessalie. Les conditions naturelles et climatiques déterminaient la différence économique de diverses régions de l'Empire. Cependant, des terrains arides, découpés de mon-

35. Oudaltzova Z.V., Goutnova E.V. Op. cit. s. 7 - 14 Oudaltzova Z.V. K voprossou o guénézisse féodalizma s. 10.

tagnes, y prédominaient, où les conditions naturelles définissaient le caractère renfermé de l'économie des certaines régions et la dissémination de petites exploitations paysannes. L'abondance en îles, parfois pas trop grandes, favorisait également la naissance de l'économie parcellée. La grande économie domaniale sur de pareils terrains n'était pas rentable.

A côté des céréales (froment, orge), étaient largement répandus les vignobles et les plantations d'oliviers. L'élevage était développé sur les plateux et dans les prairies des Balkans et de l'Asie Mineure.

Après la perte de l'Egypte, la Thrace, les vallées fertiles fluviales de la Macédoine et de la Thessalie devinrent greniers de Byzance. Dans ces endroits les conditions naturelles favorisaient beaucoup plus que dans les régions montagneuses à concentrer l'agriculture entre les mains de grands propriétaires fonciers et à développer l'économie domaniale. Non sans raison, sous le Bas Empire Byzantin les propriétés des riches féodaux-seigneurs et les domaines des Empereurs étaient situés, tout particulièrement, en Thessalie et dans une partie de Macédoine.

Donc, les conditions naturelles de Byzance n'y stimulaient point le développement de la société de type asiatique, aux exploitations d'irrigation dans les vallées des grands fleuves et au département des travaux sociaux qui se trouvait entre les mains de l'Etat. Tout le dit rapproche plutôt Byzance d'autres pays de la Méditerranée européenne et, en patriculier, de l'Italie que des Etats de l'Orient Asiatique.

Lors de la période du féodalisme développé (X-ème - XV-ème siècles), malgré les pertes territoriales, l'Empire Byzantin restait l'une des grandes puissances du bassin méditerranéen. Pourtant, les déplacements démographiques qui amenèrent à la diminution de la population, avaient été bien considérables et influencèrent le cours ultérieur du développement historique de l'Etat byzantin.[36] D'un immense Empire

36. Charanis P. Studies on the demography of the Byzantine Empire. London, 1972. Après le décroissement considérable de la population à cause des pertes des provinces orientales et la crise du VII siècle, arrive, apparemment, une certaine stabilisation démographique qui est suivie par d'autres changements démographiques aux XIII - XV siècles ; Voir Antoniadis-Bibicou H. Problèmes d'histoire économique de Byzance au XIe siècle : démographie, salaires et prix. - BS, 1967, 28. P. 255 - 261 ; Jakoby D. Phénomènes de démographie rurale à Byzance aux XIIIe, XIVe, et XVe siècles. - Etudes rurales, 1962, 5 - 6. P.161 - 186 ; Kondov N. Das Dorf Gradec. Die demographisch-wirtschaftliche Gestalt eines Dorfes aus dem Gebiet des unteren Strymon von Anfang des 14. Jahrhunderts. - Etudes balkaniques, 1971, VII, 3. S. 31 - 55.

qui n'était pas du tout homogène du point de vue ethnique, dont faisait partie un grand nombre de tribus et de peuples différents, Byzance devint, de préférence, - grec, mais à partir des XI-ème - XII-ème siècles - un Etat grec et slave. Les différences ethniques à l'intérieur de l'Etat, bien que, certainement, elles ne ussent pas disparues, mais s'étaient nettement effacées, tandis que la prédominance d'un élement grec se faisait de plus en plus perceptible.

La particularité importance typologique du féodalisme dans la plupart de régions de l'Europe Occidentale consistait en domination de grande propriété foncière privée d'un type patrimonial, ainsi qu'en caractère éventuel de cette propriété foncière et en sa structure hierarchique ramifiée.

De même, à Byzance, compte tenu du caractère spécifique de la genèse du féodalisme, les formes de la propriété foncière, héritées de l'époque précédente, subsistaient plus longtemps, ayant une envergure plus grande. Le trait particulier de l'évolution sociale de Byzance consistait dans la coexistance durable de telles formes de la propriété foncière comme la propriété foncière privée et absolue remontant génétiquement aux rapports agraires fondés sur le droit à l'époque du Bas Empire Romain, ainsi que la propriété foncière d'Etat et la propriété foncière de petits paysans, membres de la commune.[37]

Le régime agraire de Byzance a été largement déterminé par la lutte des tendances privées, des traditions de la commune et des formes d'Etat de la propriété foncière. Avec cela, on y observait la continuité dans la propriété foncière, ayant une envergure beaucoup plus large que dans les pays de l'Europe Occidentale.

Le premier type de la propriété foncière se cristallisait dans la grande propriété terrienne aussi bien que dans l'économie des paysans libres. A Byzance durant toutes les étapes de son histoire avaient eu lieu l'achat et la vente de la terre (celle de la propriété privée, urbaine, d'Etat et même de la commune) avec la transition du droit suprême et du titre de la propriété au propriétaire. Les droits des propriétaires à la terre étaient protégés par les normes juridiques romaines qui n'avaient jamais perdu la vigueur des lois dans l'Empire Byzantin. C'est tout naturellement que dans de diverses périodes de l'histoire byzantine l'importance de la propriété foncière privée tantôt diminuait, tantôt augmentait; le caractère de son utilisation ainsi que les formes d'exploitation de la population dépendante changeaient également.

37. Khvostova K.V. Agrarnopravovyié otnochenia v Vizantii XIII - XV vv. s. 97 - 99.

Mais le fait même de l' existence à Byzance du système développé de la propriété foncière privée et des grandes propriétés à côté des terres de la couronne, celles d' Etat et de la commune est reconnu par la science contemporaine.

Un problème relatif à la propriété foncière d' Etat en Byzance est très compliqué. Dans la byzantinologie ce problème créa de vives discussions qui ne cessent pas jusqu' à présent[38]. Au niveau actuel du progrès scientifique on peut présenter quelques observations concernant ce problème, qui est loin d' être résolu.

Tout d' abord, selon nous, on ne peut pas faire d' analogies directes entre le pouvoir d' Etat et la propriété d' Etat à Byzance et dans les pays de l' Orient. La propriété foncière d' Etat à Byzance n' avait pas été une copie exacte, une certaine ressemblance à la propriété foncière d' Etat, répandue en Orient. En tout premier lieu, dans les pays de l' Orient le souverain fut toujours (ou presque toujours) non seulement le maître suprême, seigneur absolu, mais aussi propriétaire suprême de tout le territoire du pays. La condition principale, parfois indispensable, de l' existence de la propriété d' Etat à l' Orient consistait en absence à cette époque (ou faiblesse extrême) de la propriété foncière privée. Ce n' est pas sans raison que K. Marx disait : «...l' absence de la propriété foncière privée... voilà une vraie clé, même pour le ciel oriental».[39] A ce sujet K. Marx fait remarquer que dans les Etats asiatiques n' existe aucune propriété privée, bien qu' il subsiste la possession et la jouissance de la terre en commun que privée.

Dans l' Empire Byzantin le pouvoir d' Etat n' avait pas de caractère patrimonial. Le droit suprême de la propriété du souverain à toutes les terres de ses sujets n' est pas fixé dans les sources.

Le fonds des terres d' Etat à Byzance était constitué, en grande partie, des possessions du fisc (dont faisaient partie les terres abandonnées et les lots de terrains confisqués et transmis au fisc), ainsi que les domaines de l' Empereur.[40] Les dimensions du fonds des terres d' Etat

38. Oudaltzova Z.V. Sovétskoié vizantinovédénié za 50 let. s. 180 - 195 ; Eadem. K voprossou o guénézissé féodalizma. s. 21 - 23 ; Kajdan A.P. Vizantiyskaia détevnia VII - XV vv. v osvechtchenii Zapadnoévropéyskoī i amérikanskoī istoriographii (1917 - 1959). VV, 1963, XXII. s. 170 - 195 ; Litavrine G.G. Probléma gossoudarstvennoī sobstvennosti v Vizanti X - XI vv. - VV, 1973, 35. s. 51 - 74.

39. Marx K. - Engels F. Sotch. t. 28. s. 215.

40. A. P. Kajdan identifie les terres du fisc et les domaines d' Empereur (Kajdan A. P. dérevnia i gorod v Vizantii. 1960. s. 129 - 130), mais M. I. Susumov les distingue l' un de l' autre, en affirmant que dans les domaines d' Empereur on faisait une économie bien organisée, tandis que les possessions du fisc étaient composées, en grande partie, des terres libres non cultivées et des terres abandonnées. (Susumov M. I. La critique du livre Kajdan A.P. Dérevnia i gorod v Vizantii IX - X vv M. 1960. - VV, 1962, XXI. s. 214.

changeaient profondément au cours de diverses périodes de l' histoire de Byzance. On peut noter la dynamique suivante du changement des dimensions du fonds des terres d' Etat.

Sous le Haut Empire Byzantin les possessions du fisc et les domaines de l' Empereur atteignirent des dimensions si énormes qu' ils ne pouvaient pas être cultivés par les esclaves et les colons, mais on les a loués par un contrat d' amodiation. Et quand même, ils étaient souvent incultes. Au VII-ème siècle - et dans la moitié du IX-ème siècle le fonds des terres d' Etat a diminué et, par suite de la colonisation intérieure et l' invasion des barbares, ces terres étaient, en grande partie, habitées par les paysans indépendants, membres de la commune, et étaient remises aux guerriers-stratiotes. Le pouvoir d' Etat sur une partie de ces terres était tout à fait nominal. Aux IX-ème - XI-ème siècles, avec la consolidation du pouvoir d' Etat, les conquêtes extérieures et la stabilisation génerale de l' Empire, le fonds des terres d' Etat augmenta de nouveau. En effet, les terres conquises devinrent, en leur grande partie, la propriété de l' Etat. Cependant, à partir du XII-ème siècle le fonds diminua assez brusquement, à cause du développement de la propriété foncière patrimoniale et des échecs extériurs.

Dans le Bas Empire Byzantin il se conserva, mais bien modestement. Les possessions d' Etat constituaient assez rarement des larges massifs ; elles étaient, le plus souvent, situées parmi de grandes propriétés foncières, les propriétés des monastères et des lots de terre des paysans. Elles subsistaient pendant toute l' existence de Byzance, mais n' avaient jamais englobé tout le terriroire de l' Etat byzantin.

Le pouvoir d' Etat à Byzance ne pouvait disposer, sans restriction, des terres de ses sujets. C' est pourquoi, les Empereurs byzantins offraient premièrement, en tant que cadeaux, les terres du fisc, peuplées de paroikoi d' Etat, les terres des domaines impériales, des terrains incultes, qu' on permettait peupler par des étrangers. Sur les terres de la couronne et d' Etat sugrissaient les domaines des églises, des monastères et d' établissements de bienfaisance, offerts par l' Etat en tant que les donations.

Pourtant, à la différence des pays de l' Orient, les vilages indépendants des petits propriétaires ne pouvaient être présentés aux particuliers en donation. Ce sont seulement les terres, qui autrefois avaient été

la propriété de l'Etat et puis remises aux féodaux-proniares pour leur service, aprés un délai bien déterminé pouvaient être retirées et transmises aux autres.

L'exploitation domaniale des Empereurs durant la période du féodalisme développé n'atteignit pas de grandes envergures et se borna à satisfaire les besoins de l'Emprereur et sa cour. L'Etat se mêlait dans la vie économique du pays, tout d'abord, par l'intermédiaire du fisc, mais il ne s'occupait pas, comme dans les sociétés asiatiques, de sa gérance directe, du «commandement économique», qui se concentrait de plus en plus entre les mains des féodaux.[41]

Contrairement à la plupart des pays de l'Europe Occidentale, où dans la période du féodalisme développé on observe une certaine faiblesse de la commune rurale-marke, à Byzance même à cette époque-là les traditions de la commune et sa consolidation intérieure restaient suffisamment fortes. La participation à l'exploitation collective des terres de la commune rurale, la similitude d'intérêts économiques, les liens communs et l'entraide, renforcés par une profonde pénétration des traditions de la commune dans la vie campagnarde - tout cela contribua à l'union et au raffermissement de la cohésion des habitants de la même commune. La commune rurale resta une forte collectivité, active et unie - cette circonstance était un trait particulier qui avait différencié la commune rurale byzantine des communes-marke de certains pays de l'Europe Occidentale.

La commune byzantine était un organisme social compliqué qui se raffermit à la suite de la synthèse de divers éléments associés. On peut considérer, comme une de ses origines, les communes locales - metrokomia, existées depuis longtemps dans la Méditerranée Orientale et qui remontaient par leurs traditions à l'époque préhellénistique.[42] Ayant été communes voisines avec le droit des paysans à la propriété foncière privée, qui pouvait de même être expropriée, les metrokomia sous le Haut Empire Byzantin gardaient les traditions persévérantes de la société antique qui se manifestaient à l'existence de l'esclavage dans la commune ainsi qu'á l'influence des institutions de la propriété privée et du droit romain.[43]

41. Antoniadis - Bibicou H. Byzance et le mode de production asiatique. P. 64, 68 sq.

42. Taoubenchlag R. Selskiyé obchtchiny v romanizirobannykh provintziiakh Vostoka vréméni Dioklétiana.- VV, 1958, XIII. s. 8 Goloubtzova E. S. Otcherki sotzialno - polititcheskoî istorii Maloî Azii V I - III vv. (Nézavissimaia selskaia obchtchina). M., 1962. s. 42 - 44 ; Eadem. Selskaia obchtchina Maloî Azii. M., 1972, s. 170 - 172.

43. Oudaltzova Z.V. K voprossou o guénézissé féodalizma v Vizantii s. 16.

Les coutumes de la commune des tribus slaves exerçaient une énorme influence sur la formation de la commune rurale byzantine. Les Slaves apportèrent avec eux la commune qui se distinguait par une grande cohésion intérieure, par la solidité des liens, elle gardait, certains éléments du régime de la communauté partimoniale des Slaves, en particulier, des traditions de la famille nombreuse, de sa propriéré et des relations consaguines.[44] L'heritage des metrokomia sous le Haut Empire Byzantin et les coutumes de la commune des Slaves étaient devenus deux facteurs principaux, à la base de la synthèse desquels se forma un nouveau type de la commune rurale. Une force considérable et la stabilité ainsi que l'union de deux principes différents avaient une importance de l'indice typologique et décisive qui différait la commune rurale byzantine des communes - marke de certains pays de l'Europe Occidentale. Une certaine fermeté de la commune rurale était créée tout au long des siècles par la lutte tenace en tant contre la pression de la noblesse féodale que celle de l'Etat. L'offensive de la classe dominante dirigée contre la commune avait revêtu le caractère d'un processus à deux unités.

Tout d'abord, la commune rurale subissait l'influence centralisée et durable du côté de l'Etat. Afin de soumettre les paysans indépendants, l'Etat byzantin introduisit le système de responsabilité collective et de taille ainsi que la pratique de confisquer les terres de la commune abandonnées et incultivées. D'autre part, l'Etat réalisa toute une série d'initiatives législatives spéciales, visant à limiter les droits des paysans de disposer de leurs terres. Par cela, l'Etat essayait, en réalité, d'attacher les paysans indépendants à la terre, quoique Byzance n'ait pas connu ni le servage global, ni l'acte officiel de l'attachement des paysans à la glèbe. Et bien que la commune rurale payât les impôts d'Etat, elle garda une certaine indépendance et ne se transforma point en commune de la taille d'un type oriental, soumise entièrement à l'Etat.

En se défendant contre la pression de l'Etat, la commune rurale tombait infailliblement sous la dépendance des féodaux. La grande propriété foncière féodale s'implantait d'une façon de plus en plus intense sur les terres de la commune rurale, tandis que les membres indépendants de la commune devenaient successivement paysans dépendants féodaux.

44. Suzumov M. Ia. K voprossou ob ossobennostiakh guénézissa i rajvitia féodalizma v Vizantii, s. 5 ; Idem. Doféodalniy période. s. 13.

Pourtant, une profonde pénétration des traditions de la commune dans la vie du village byzantin, amenait à ce que, même dans les conditions du servage féodal, de la soumisison de la commune et la transformation de ses membres en paysans privés, les coutumes de la commune rurale dans un village dépendant continuaient assez souvent d' exister.

Il va de soi, que la conservation des traditions de la commune rurale dans diverses régions de l' Empire Byzantin était inégale. Une longue survie des coutumes de la commune était souvent liée aux facteurs ethniques, au développement des hérésies (en particulier, l' hérésie des Pauliciens et celle des Bogomiles). Dans quelques régions de l' Empire, tout particulièrement dans les montagnes, la commune rurale continuait d' exister jusqu' à la conquête turcque et la chute de l' Empire.

A Byzance, comme dans certains pays occidentaux, la validation de la propriété féodale foncière passait par la commune. L' évolution intérieure de la commune, la différenciation des biens et le mûrissement des éléments du féodalisme au sein de la commune, ainsi que l' expropriation de la propriété paysanne par la propriété foncière féodale forte qui empiète sur la commune - tout ceci a essentiellement servi d' origine pour la formation de la patrimoine féodale à Byzance.

L' Etat jouait un rôle singulier profondément contradictoire dans le processus d' évolution de la grande propriété féodale à l' Empire.

Sans nul doute, la soumission de la paysannerie indépendante par l' Etat et un rôle énorme des institutions d' Etat dans la vie de l' Empire freinaient la formation du patrimoine féodal, empêchaient la croissance du pouvoir des féodaux sur la population dépendante. Pendant un long espace de temps l' Etat parvenait à exercer un contrôle sur le partimoine, limiter le nombre des paysans dépendants, en examinant et en vérifiant, en particulier, si tel ou tel féodal possède une telle quantité de paysans qui avait été indiquée dans ses chartes impériales, ou, donc, il avait logé chez lui quelques paysans de trop, au-dessus de «la quantité» fixée (αριθμός).[45] Mais, d' autre part, l' Etat byzantin contribuait activement à l' affermissement des rapports féodaux dans l' Empire et à la consolidation du patrimoine féodal. Ceci se manifesta à la pratique bien répandue des donations des terres d' Etat aux particuliers et aux monastères, une grande partie desquelles constituait les terres abandonnées de la commune rurale ou celles annexées de la commune

45. Ossinova K.A. Razvitié féodalnoï sobstvennosti na zemliu i zakrepochténié krestianstva v Vizantii X v. - VV, 1956, X. s. 77 - 78.

e' confisquées par l' Etat.[46]

De grandes propriétés foncières de l' époque postromaine occupaient une place importante parmi les patrimoines féodaux.

Les voies diverses de la genèse de la propriété féodale avaient détérminé la naissance de plusieurs types des domaines féodaux, multiples selon leur structure. Le plus souvent, les domaines se formaient de plusieures propriétés foncières, situées aux différents villages et localités, parmi les terres de la commune rurale et les propriétés des féodaux voisins. Dans d' autres cas c' était des cités, économiquement isolés, et non liées avec la commune rurale - parfois elles remontent génétiquement aux villas esclavagistes. Le domaine représentait assez souvent une commune rurale, soumise aux dynastes.

Pour désigner les domaines féodaux, les sources byzantines mentionnent les termes - «proasteia» et «oikos». En leur provenance les «proasteia» étaient souvent liés à la commune rurale. Ils surgissaient aux environs de la commune en résultat de la séparation des petits membres du patrimoine qui n' avaient pas été satisfaits de leurs lots dans la commune rurale et qui avaient préféré de fonder de nouvelles propriétés en dehors du village. Au X-ème siècle les proasteia n' étaient pas labourés par des esclaves et des salariés-misthioi. Les proasteia étaient répandues comme un type particulier de la petite propriété suburbaine.[47] Toutefois, dès la fin du X-ème siècle, quand la soumission féodale des paysans avait pris une envergure si grande, les proasteia devinrent une propriété typiquement féodale, dont l' exploitation se faisait valoir par les paysans dépendants - les paroikoi.

L' autre nom du domaine féodal - «oikos» - désignait souvent une riche propriété seigneuriale qui était centre des possessions du féodal. Les riches domaines patrimoniaux des grandes familles aristocratiques - Doukas, Phocas, Maleines, Argyrous, - situés dans les thèmes d' Asie Mineure de l' Empire, portaient souvent ce nom «oikos».

Pourtant, dans l' Empire Byzantin la propriété foncière conditionnelle n' avait pas été aussi répandue comme à l' Occident. La propriété foncière absolue, héritée dans un certain point du Bas Empire Romain et qui jouait un important rôle social, distinguait Byzance de l' Orient et de l' Occident.

46. Litavrine G.G. Probléma gossoudarstvennoï sobstvennosti v Vizantii X - XI vv. s. 73.

47. Juzumov M. Ia. Economika prigorodov vizantiyskikh kroupnykh gorogov. - VV, 1956, XI. s. 59 - 60.

En Occident dominait la structure hiérarchique de la propriété. Quant à l'Orient une importance considérable avait la propriété foncière d'Etat avec la manque ou l'insuffisance de la propriété privée et l'existence des formes spécifiques de la propriété foncière conditionnelle. L'institution dévelopée de la propriété foncière privée différencie Byzance d'autres pays du monde médiéval.[48]

Toutefois, à Byzance, comme à l'Occident, surgissent les formes conditionnelles de la propriété foncière, mais elles gardent leur caractère spécifique.

La structure hiérarchique de la propriété foncière qui avait trouvé une réalisation si achevée dans la propriété foncière féodale de l'Europe Occidentale, se formait lentement dans l'Empire Byzantin. Des changements radicaux ne se produisaient qu'au XII-ème siècle, lorsqu'à côté d'autres modèles de la propriété se sont assez largement répandues telles formes de la propriété foncière conditionnelle que la pronoia, proche au bénéfice occidental, et le gonikon la donation de la terre en héritage sous réserve de certains services du féodal au profit de l'Etat. La pronoia, en tant que le bénéfice, était liée à la donation du droit à la possession temporaire de la terre, à la perception de l'impôt et l'exploiation des paysans. D'habitude, la pronoia était concedée pour un délai du vivant de l'Empereur qui faisait la donation ou pour celui du propriété, même de jure et de facto. La donation des droits réels à la terre constituait un composant important de la pronoia, qui la distinguait des institutions orientales telles que l'ikta, le timar, djaguir, qui étaient juridiquement la donation de l'impôt et seulement plus tard devinrent, en fait, la propriété foncière.[49]

48. Oudaltzova Z.V. Svoébrazié obchtchestvennogo razvitia Vizantiyskoî impérii. Mesto Vizantii vo vsémirnoî istorii. - In. Istoria Vizantii. T. III. M., 1967. s. 303 - 307

49. G. A. Ostrogorskij y insiste surtout : - Ostrogorskij G. Le système de la pronoia à Byzance et en Serbie médiévale. - Actes du VIe Congrès International d'études Byzantines. T. 1. Paris, 1950. P. 182 - 186. Idem. Pronia. Prilog istorii féoudalizma ou vizantii i iujnosloven skim zemliama. s. 37 ; Idem. Die Pronoia unter den Komnenen. - ZRVI, 1970, 12. S. 41 - 54 ; Dans son intervention au XIIIe Congrès International des Sciences historiques à Moscou G. A. Ostrogorskij défendait son point de vue, en affirmant que dès le début la pronoia était la donation de la terre ; comparer Oulaltzova Z.V. Guénéziss i tipologuia féodalizma. s. 24. Khvostova K.V. O nékotorykh ossobennostiakh vizantiyskoî pronii - VV, 1964, XXV, s. 214 sq. Cependant, il existe une autre interprétation de l'institution de pronoia dans les études byzantines. D'après l'opinion de certains savants, lors de la propagation considérable de la rente centralisée à Byzance, la pronoia était d'abord plus étroitement liée à la concession au féodal d'un droit de la perception en sa faveur de la cote des impots, qu'à sa donation de la possession foncière. Glykatzi-Ahrweiler H. La concession des droits incorporels. P. 103 - 114.

Pourtant, à Byzance l'évolution du processus de subinféodation se déroulait plus faiblement qu'à l'Occident. Dans cet aspect, le régime agraire de Byzance ressemblait beaucoup plus aux rapports agraires des pays de l'Orient.

On peut indiquer les différences considérables du caractère du pouvoir des féodaux et leurs droits d'immunité entre les pays de l'Europe Occidentale et Byzance. A l'Occident, comme on le sait, on peut observer tout nettement le lien de la grande propriété foncière avec telles ou telles formes du pouvoir politique, fondé sur les rapports de droit privé (tribunaux partimoniaux, immunités, prisons, forces de police).

Dans l'Empire Byzantin l'institution aussi importante de la société féodale comme l'immunité des féodaux, acquit une forme particulière de la soi-disant excussion. Ses différences essentielles étaient déterminées par les traits particuliers des formes de la propriété foncière dans l'Empire et par sa formation dans les conditions de l'Etat centralisé. A Byzance dans le système des privilèges d'immunité le rôle dominant était joué par les privilèges de taille et non pas par les privilèges de tribunal et d'administration comme à l'Occident. L'immunité de taille était génétiquement liée au système ramifié des impôts dans l'Empire. L'immaturité de l'immunité administrative se manifestait en accès régulier des fonctionnaires d'Etat sur le territoire de l'immuniste afin de rédiger des inventaires fonciers. Ceci entravait la formation de l'appareil fiscal-administratif privé du patrimoine et freinait le développement des formes particulières de la contrainte non-économique.[50]

Le système vassal et lige resta comparativement non-developpé à Byzance : la drougine des guerriers féodaux servaient ici plus souvent de suite et non de vassaux, liés avec leur seigneur par les liens personnels et fonciers. A la différence des pays de l'Europe Occidentale les drougines byzantines-éteries n'étaient pas une institution légitime, fonctionnant constamment, de la société féodale. Tout de même, malgré le potentiel de guerre et politique, des éteries et leur rôle important lors du remplacement des Empereurs au trône et dans la lutte des diverses cliques féodales, à Byzance sur la base des éteries on ne se forma pas de militaires, pareils aux chevaliers européens occidentaux.[51]

50. Ostrogorsky G.A. K istorii immounitéta v Vizantii - VV, 1958, XIII. s. 95 sq. ; Litavrine G.G. Bolgariia i Vizantiia v XI - XII vv. M., 1960. s. 231 sq. ; Freîndenberg M.M. Exkoussiia v Vizantii XI - XII vv. - Ouz Vélikoloukskogo ped. in-ta, 1958, 3. s. 354, sq. ; Oudaltzova Z.V. Sovetskoîé vizantinovédénié za 50 let. s. 184 - 188.

51. Beck H.-G. Byzantinisches Gefolgschaftswesen. - SBAW, 1965, H. 5 ; Neanmoins, G. A. Ostrogorskij estime, que l'hiérarchie féodale à Byzance a atteint à un

Donc, l' échelle hiérarchique féodale en Byzance ne se forma pas, ce qui était dû à un pouvoir fort central et à la bureaucratie fonctionnaire développée de l' Empire. Sous cet aspect, le régime agraire byzantin a une certaine ressemblance avec les rapports agraires des pays de l' O-rient. Cependant, à mesure du développement du féodalisme se fait la consolidation du patrimoine privé, ce qui rapproche Byzance de l' Europe Occidentale et l' éloigne de l' Orient.

Le processus de la formation de la classe des paysans dépendants se déroulait dans l' Empire et se conformait aux mêmes lois qu' à l' Occident. Pourtant, vu le caractère particulier de la genèse du féodalisme et de la destinée historique de l' Etat byzantin, la classe de la paysannerie dépendante de la période du féodalisme développé avait en Byzance quelques traits singuliers qui la distinguaient de la classe des producteurs directs en Europe Occidentale.

A la différence des pays de l' Occident, où se cristallisa suffisamment tôt la classe unifiée et dominante des petits paysans-détenteurs, qui étaient à un divers degré sous la dépendance foncière, personnelle et tribunale du féodal, à Byzance la formation de la paysannerie dépendante des féodaux, en tant que classe unie, monolithe, dura plus longtemps. Ici, lors de la période du féodalisme développé s' étaient conservées de nombreuses gradations au niveau de la dépendance das paysans. A cette époque-là dans le spectre multicolore de diverses catégories de la paysannerie byzantine on distingue les couches des gens dépendants, héritées du passé, et qui remontent génétiquement tantôt aux esclaves (douleutoi et douloparikoi), tantôt aux paroikoi d' Etat, tantôt aux paysans libres, membres de la commune rurale. Même aux XIII-ème - XV-ème siècles l' esclavage se conservait à Byzance. En ce temps - là on employait les esclaves en tant que domestiques, aux travaux des champs, à l' artisanat, à la navigation maritime,où ils effectuaient un lourd travail des rameurs. Malgré l' interdiction par l' église de l' exploitation des esclaves, leur travail a été utilisé aux monastères, aux asiles de vieillards, aux établissements de bienfaisance. Dans l' Empire Byzantin le nombre d' esclaves variait aux époques différentes, pourtant, il restait toujours assez considérable. Toutefois, au cours de la période du féodalisme développé à Byzance en tant qu' à l' Occident l' esclavage perdait de plus en plus son importance dans la production agricole et le statut des esclaves se rapprochait de l' état des paysans de basse souche.[52]

Les discussions durables concernant le statut des paysans indépendants, membres de la commune rurale à Byzance ne cessent pas dans la littérature scientifique. Certains chercheurs estiment que le nombre essentiel de paysans, membres de la commune, se trouvait déjà sous la dépendance de l' Etat durant la période du féodalisme développé et représentait une catégorie nombreuse de paysans d' Etat. Ces chercheurs scientifiques considéraient, en tant que paysans d' Etat, non seulement les paroikoi, vivant dans les domaines impériaux et sur les terres du fisc, mais aussi la population rurale des communes libres. Selon cette conception, les paroikoi d' Etat versaient des cotisations à l' Etat, dans lesquelles étaient indissolublement liés la rente féodale et les impôts d' Etat[53].

Conformément à un autre point de vue, les paysans-membres de la commune rurale restaient personnellemnt libres et n' étaient que les sujets d' Etat. Les cotisations qu' ils payaient, constituaient l' impôt d' E-tat, mais non la rente féodale. Les adeptes de cette théorie ne classent que la population rurale vivant sur les terres de la couronne et du fisc parmi les paroikoi d' Etat.[54]

Cependant, sans prétendre à la solution de ce problème discutable, nous pouvons constater que la polarisation de deux catégories des paroikoi - privés et d' Etat - devient de plus en plus nette sous le Bas Empire Byzantine, à mesure de la désagrégation de la commune rurale et la consolidation du mode féodal de production. En ce temps-là les paroikoi d' Etat disposaient des terres, appartenues à l' Empereur et au fisc, payaient les impôts et remplissaient aussi leurs redevances de métayage.

Donc, la présence d' une couche singulière des paroikoi d' Etat reste, comme auparavant, un trait particulier typologique de la paysannerie byzantine, même pendant la période du féodalisme développé. Ce phénomène, comme on le sait, n' était point propre aux pays de l' Europe Occidentale.

degré substantiellement plus important qu' on etait admis à croire jusqu' à présent; Voir Ostrogorsky G. Observations on the aristocracy in Byzantium. - DOP, 1971, 25. P. 14 - 17.

52. Köpstein H. Zur Sklaverei im ausgehenden Byzanz. Berlin, 1966. S. 103 - 118; Eadem. Zur Sklaverei in Byzantinischer Zeit. - Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungariae, 1967, 15. P. 359 - 368.

53. Ostrogorskij G. Quelques problèmes. P. 11 sq.;Ossipova K.A. Allilenguiy v Vizantii v XV. - VV, 1960, XVII. s. 31 - 35.

54. Souzumov M. Ia O kharaktéré i souchtchnosti vizantiyskoî obehtchinỳ. - VV, 1956, VIII. s. 44; Litavrine G. G. Bolgariia i Vizantiia v XI - XII vv. s. 40 - 58.

Les paroikoi privés payaient également les impôts d' Etat, mais après la concession de l' immunité ces impôts passaient dans la plupart des cas au propriétaire foncier. Ainsi, la condition des paroikoi d' Etat et privés n' était pas identique. Mais avec cela, il faut noter que lors des derniers siècles de l' existence de Byzance le nombre de paroikoi d' Etat diminuait incessemment.

En même temps on peut désigner une catégorie particulière et bien nombreuse de la population agricole à Byzance, - ce sont des paysans qui devenaient peu à peu des paroikoi féodaux dépendants. Ceci s' explique par le fait qu' à Byzance était largement répandue cette voie de l' apparition de la dependance féodale, lorsque la dépossession des paysans et leur éloignement de la commune rurale précédaient à leur soumission. Finalement, les paysans, privés des droits de commune, quittèrent les villages nataux. En quête des moyens de gagner leur vie, ces paysans venaient habituellement se fixer dans les propriétés des dynastes byzantins, où ils devenaient paroikoi dépendants.

Bien qu' à partir du XII-ème siècle la catégorie des paysans-paroikoi soit devenue dominante dans la paysannerie byzantine, mais la tendance à niveler la situation des paysans ne fut entièrement reprise que lors de la période du féodalisme du Bas Empire Byzantin, lorsque la paysannerie dépendante devint relativement homogène. Par exemple, à cette époque disparaissent presque entièrement les douleutoi et les douloparoikoi - catégories des paysans qui avaient gardé certains empreintes d' exclavage.[55]

En Europe Occidentale, comme on le sait, prédominait presque partout le type non-étatique et privé de l' exploitation des paysans sous forme de la perception de la rente féodale (de formes différentes) à l' aide des moyens privés de la contrainte.

Différemment de l' Occident, à Byzance la rente de droit administratif s' était conservée ainsi que le rente de droit privé. Dans l' Empire Byzantin les paroikoi d' Etat payaient au fisc les versements réguliers, où la rente féodale et l' impôt d' Etat étaient indissolublement réunis. Les paysans féodaux dépandants, qui habitaient les terres, étaient obligés de payer l' impôt à l' Etat, et également la rente féodale.

L' impôt d' Etat et la rente féodale étaient au fond différenciés et

55. Charanis P. On the social structure and economic organisation of the Byzantin Empire in the XIIIth century and later. - BS, 1951, XII; Idem. Economic factors in the decline of the Byzantine Empire. - The Journal of Economic History, 1953, 13.

existaient isolément, bien que ceci soit difficilement distingué, puisque le droit de la perception des impôts avait été cedé aux féodaux.

La rente des types différentes était levée des paysans non seulement par des moyens privés de la contrainte hors-économique, mais - longtemps - par un système d' impôts d' Etat. La dynamique du développement se poursuivait du côté d' augmentation du poids de la rente féodale de droit privé, surtout sous le Bas Empire Byzantin. La conservation de la rente de droit administratif, malgré sa réduction successive, constitue un des témoignages du processus inachevé de la féodalisation à Byzance. L' existence de la rente de droit administratif à Byzance la différait de l' Occident féodal, où dominait la rente de droit privé, et la rapprochait dans une certaine mesure des pays orientaux. La propagation de cette rente à Byzance était dûe au pouvoir d' Etat fort et au système d' impôts ramifié. Les inventaires byzantins d' impôts étaient faits à Byzance par les fonctionnaires d' Etat, tandis qu' en Occident c' étaient les propriétaires fonciers féodaux eux-mêmes qui s' en occupaient.[56]

Dans leurs patrimoines les féodaux byzantins subissaient un certain contrôle du pouvoir d' Etat, qui se manifestait avant tout en ce que l' Etat exigeait des domaines féodaux une norme déterminée d' impôts. Afin de percevoir cette norme de la taille, l' Etat pouvait entraver le féodal d' exempter les paysans des impôts dans les propriétés privées. Dans le même but le pouvoir central réglait les dimensions de la rente des paysans dépendants, perçue par le seigneur. Avec le temps, ce contrôle se mit successivement à diminuer.

A mesure du développement du féodalisme à Byzance une partie de la rente féodale payée par les paysans directement à leur seigneur s' accroît considérablement, mais les dimensions, de la rente centralisée au profit de l' Etat se réduisent. Ceci rapproche de plus en plus Byzance de l' Europe Occidentale et l' éloigne de l' Orient, où les formes centralisées de l' exploitation s' étaient bien conservées.

Le début de la crise du féodalisme, qui avait chronologiquement concordé avec la dernière période de la vie historique de Byzance, était marqué par l' augmentation des marchandises des patrimoines féodaux, par l' élévation du poids de la rente monétaire et par le venue au village d' un nouveau personnage tel que le fermier-entrepreneur, qui louait la terre à long terme chez le propriétaire foncier et qui la la-

56. Khvostova K.V. Sotziologuitcheskié modéli, zapadnyé i vostotchnyé tipy obchtchestvennykh otnocheny. In. Obchtchéé i ossobennoié v istoritcheskom tazvitii stranne Vostoka. M., 1966. s. 202 - 212.

bourait à l' aide des sous-fermiers. A l' époque des rapports agraires Byzance s' était approchée de près des formes pré-capitalistes dans l' économie.

Destiné de la ville byzantine et sa place dans la société féodale

La société médiévale représentait un organisme uni, vivant, social qui se développait et dans cette société la ville prenait une place bien importante. C' est pourquoi, en examinant les particularités typologiques du féodalisme dans telle ou telle région il faut de même porter son attention sur les traits particuliers du développement des villes, des rapports commerciaux et monétaires dans de diverses périodes d' histoire du Moyen Âge. Il est connu que les villes et l' économie urbaine en Europe Occidentale ont commencé à jouer un rôle remarquable dans la vie sociale, surtout, à partir de la période du Moyen Âge classique, à l' époque de la deuxième division du travail - la séparation de la ville de la campagne.

Le destin de la ville byzantine se manifestait d' une manière très particulière. Les villes à Byzance ont atteint leur épanouissement le plus complet non pas à la fin, mais au commencement de son histoire. La courbe de l' évolution sociale et économique des villes passait de l' état de leur épanouissement au seuil de l' histoire byzantine par le ralentissement temporaire de leur activité économique pendant la génèse du féodalisme vers un nouvel essor aux XI-XII siècles, auquel succéda le déclin définitif lors de deux derniers siècles d' existence de l' Empire.

Pendant tout le Haut Empire Byzance[57] abondait en grands centres urbains. Ce temps-là elle dépassait l' Occident au niveau du développement des métiers et du commerce. Les conditions naturelles de l' Empire Byzantin favorisaient considérablement la prospérité de l' économie urbaine. Des réserves importantes de gisements dans l' Empire, surtout de fer, d' or, de cuivre, de marbre - stimulaient le développement de petites industries minières, la croissance de la production d' armes,

57. Kourbatov G. L. Osmovnyé problémy vnoutrennego Rajvitia vizantyskogo goroda v IV - VII vv. (konetz antitchnogo goroda v Vizantii). L., 1971 ; Idem. Razlojénié antitchnoî gorodskoî sobstvennosti v Vizantii IV - VII vv. - VV, 1973. s. 19 - 32 ; Claude D. Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert. München, 1969 ; Haussig H.W. Die byzantinische Stadt. - Südosteropa-Jahrbuch. 1968, Bd. 8. S. 35 - 42.

d' instruments de travail pour les métiers et l' agriculture, la fabrication du verre, d' articles de joaillerie et de divers objets de luxe - tout ceci accélérait l' épanouissement des travaux de construction. L' Empire Byzantin était beaucoup plus riche en réserves de minéraux que les pays voisins. La côte bien découpée, l' abondance de ports abrités, la domination sur les détroits, reliant la Méditerranée et la Mer Noire, contribuaient à la navigation maritime et au commerce. Pendant tout le Haut Empire, Byzance restait une grande puissance maritime.[58] Ses intérêts économiques vitaux étaient considérablement liés au commerce transitoire maritime. La marine de guerre jouait un rôle d' importance primordial dans la défense de l' Empire Byzantin contre les ennemis venant du dehors. Les galères de guerre des Byzantins grâce au perfectionnement technique, surtout grâce à l' invention du feu grec et de la voile goélette, dépassaient les bâtiments de guerre d' autres états médiévaux.[59]

Dans la byzantinologie un problème a été longtemps discuté d' une manière particulièrement animée, notamment, s' il y avait à Byzance la continuité de la ville antique et de la ville médiévale ou s' il existait une cesure entre elles. Autrement dit, il s' agissait de savoir, si la ville byzantine était l' héritière directe de la ville de l' Antiquité tardive et la continuatrice de ses traditions ou un nouvel organisme social.[60] Afin de

58. Maull O. Der Einfluss geographischer Factoren auf die Geschichte der byzantinischen Reiches. - Südost-Forschungen, 1962, XXI. S. 1 - 21.

59. Ahrweiler H. Byzance et la Mer. Paris, 1966. P. 87 ; comparer Antoniadis-Bibicou H. Etudes d' histoire maritime de Byzance. A propos du «thème de Caravisiens. Paris, 1966.

60. La théorie d' évolution contin0 60. La théorie d' évolution continue est formée aux ouvrages : Ostrogorsky G. Byzantine cities in the Early Middle Ages. - DOP, 1959, 13. P. 47 - 66 ; Velkov V. Das Schicksal der antiken Städte den Ostbalkanländer (Vortrag). - Wissenschaftliche Zeitschrift der Humbolt-Universität zu Berlin, 1963, N 7/8. S. 839-843 ; Suzumov M. Ia. Vizantiysky gorod (sérédina VII - sérédina IX vv) VV, 1967, XXVII. s. 38 - 70 ; A. P. Kajdan a présénté sa conception du déclin des villes qui s' était manifesté dans la détérioration de la technique de l' artisanat et la diminution de circulation monétaire ; voir Kajdan A.P. Vizantiyskié goroda v VII - XI vv. - SA, 1951, XXI Idem. Dérévnia i gorod v Vizantii. s. 260 - 273 E. Kirsten, D. Zakythinos, P. Charanis et d' autres soutiennent aussi cette conception ; comparer Kirsten E. Die byzantinische Stadt. - Berichte zum XI. Internat. Byzantinisten Kongress. München, 1958. S. 19 - 48 ; Zakythinos D. Le despotat grec de Mo-rée. V. II. P. 169 sq. ; Charanis P. The significance of coins as evidence for the history of Athens and Corinth in the VIIth - VIIIth centuries. - History, 1955, 4. P. 169 ; Grierson Ph. Coinage and money in the Byzantine Empire. 498 - c. 1090.- Settimane di Studio del Centro Italiano di studi sul' alto medioevo. Spoleto, 1961. P. 446. La discussion concernant l' histoire est traitée dans le livre d' Oudaltzova. Oudaltzova Z.V. Sovetskoé vizanti-novédénié za 50 let. s. 200 - 215.

résoudre ce problème qui provoque toujours de vives discussions, il faut choisir une voie neutre, il ne faut pas, à notre avis, pousser à l' extrême : il ne convient pas ni surestimer le degré du déclin des villes byzantines aux VII-VIII siècles, ni nier ce déclin. Dans l' Empire Byzantin de cette époque il y avait, sans aucun doute, de grands centres urbains, hérités de l' Antiquité, mais en même temps grandissaient de nouvelles villes médiévales. Elles apparaissaient à la place des villes antiques détruites et dépéries, ou sur les nouvelles terres mises en culture. L' aspect extérieur de la ville byzantine changeait, lui aussi, mais sa planification aux proportions régulières se conservait. A côté de ses rues droites, riches en bâtiments communs, en maisons de style antique, surgissent des demeures fortifiées médiévales, et le centre administratif de la ville apparaît très fréquemment sous forme de la basilique chrétienne.[61]

Il semble qu' on a actuellement prouvé que la ville byzantine de l' époque du «Livre d' Eparque» était déjà en grande partie une nouvelle ville féodale, malgré ses traditions antiques.

La désurbanisation, réalisée dans l' Empire au VII-ème - et au début du IX-ème siècle se faisait sentir à Byzance non seulement plus faiblement qu' à l' Occident[62], mais bien plus : les villes byzantines, ayant éprouvé un certain déclin, se sont engagées dans la voie de l' épanouissement économique avant les villes de l' Europe Occidentale.

L' essor des villes byzantines, qui a commencé au IX-ème siècle, a atteint son apogée aux XI-XII-ème siècles, en s' emparant non seulement de la capital, mais aussi de quelques centres urbains provinciaux. La navigation maritime et le commerce de Byzance, malgré la concurrence des arabes et des normands, continuait toujours de jouer un rôle prépondérant dans le bassin de la Méditerranée. Jusqu' au XII-ème siècle la supériorité économique de Byzance sur d' autres pays européens était incontestable.

Les causes de la voie historique, bien singulière, de la ville byzantine se résidaient dans les rapports sociaux, existés depuis longtemps à Byzance. Cet héritage que Byzance a reçu de l' Empire Romain tardif et qui n' était pas anéanti dans les tempêtes du VII-ième siècle et aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue, il a tout d' abord servi d' impulsion puissante à l' épanouissement des villes et favorisait

61. Kriesis A. Greek town building. Athens, 1965.

62. East W. G.The destruction of cities in the Mediterranean Lands. Oxford, 1971.

au début du Moyen Age à la conservation de leur supériorité économique sur les villes de l' Europe Occidentale.

Par exemple, grâce aux traditions de l' artisanat et à sa technique perfectionnée, aux secrets et aux acquis de maîtrise des artisans, hérités de l' Antiquité et sauvegardés par Byzance à cette époque, la ville byzantine avait de grandes avantages sur des villes des autres pays de l' Europe. La réglementation d' Etat, avec un pouvoir fort et centralisé, favorisait jusqu' à certain temps le développement du métier et du commerce. L' appui de l' Etat assurait le monopole commercial aux corps de métier, la défense des corporations artisanales da la concurrence du métier, exercé en marge des corps de métier, il assurait l' abondance des commandes de la famille impériale et de la cour, de l' armée, de la noblesse de Constantinople, la sécurité dans les villes et sur les voies maritimes et terrestres de l' Empire.

Donc, les particularités typologiques importantes de Byzance qui la distinguaient de plusieurs pays de l' Europe Occidentale était la conservation des villes et de la vie urbaine intense, déjà du temps de la genèse du féodalisme, ayant une envergure plus large qu' à l' Occident.[63] Cette particularité typologique avait lieu à Byzance un ceratin temps, même pendant la suprématie du régime féodal développé.

Le brusque changement dans le développement économique progressif de l' Empire byzantine a commencé au XII-ème siècle. Aux XIII-ème - XIV-ème siècles la supériorité économique appartient, et d' ailleurs définitivement, aux Etats de l' Europe Occidentale. Et les distinctions entre le destin des villes byzantines et ouest-européennes y ont joué un rôle décisif. C' est à partir du XII-ème siècle que les voies du développement économique des villes de l' Empire Byzantin et de l' Europe Occidentale, en particulier de l' Italie, se sont définitivement séparées. En Europe Occidentale le développement des centres urbains aboutit aux changements radicaux dans toute la vie socio-économique de la société féodale et, plus tard, - à la naissance de premiers rapports capitalistes dans les pays les plus avancés à cette époque, notamment en Italie et aux Pays-Bas.[64] Alors que dans l' Empire Byzantin le développement des villes a été de courte durée, et il n' a pas entraîné une transformation radicale de l' économie féodale du pays.[65] Bien plus,

63. Oudaltzova Z.V. K voprossou o guénézissé féodalizma v Vizantii. S. 23 - 25.

64. Kourbatov G.L., Routenbourg V.I. Ziloty i tchompi. - VV, 1969, 30. s. 3 - 37.

65. Suzumov M. Ia. K voprossou ob ossobennostiakh guénézissa féodalizma v Vizantii. - VV, 1960, XVII. s. 5, 14 - 16 ; Idem. Borba za pouti Razvitiia féodalnykh otnochény v Vizantii. - VO, 1961. s. 54 sq.

l' époque byzantine tardive (XIII-ème - XV - ème siècles) est marquée par un dépérissement progressif de l' activité économique des villes de l' Empire et un déclin de leurs relations commerciales.[66]

Quelles étaient les causes du déclin des villes, du métier et du commerce sous le Bas Empire byzantin?

Elles résidaient dans le ralentissement du développement socio-économique, la stagnation de la production, la domination des féodaux sur la ville, l' écrasement de l' économie de l' Empire pas les marchands étrangers ainsi que dans la situation de politique extérieure extrêmement difficile pour l' Etat byzantin (la lutte contre les Turcs et la rupture avec l' Occident).

Si pendant le Haut Moyen Âge les facteurs tels que l' influence de l' héritage antique et la protection de l' Etat contribuaient à la conservation de la viabilité économique des villes, mais dans les nouvelles conditions ils devenaient une entrave au lieu d' être un stimulant du développement économique progressif des centres urbains. La stabilité des traditions antiques dans la structure et l' organisation de la production artisanale empêchait la mise en pratique des nouveautés techniques, mais surtout - elle entravait la transition à un nouveau stade manufacturier du développement.

De même que la tutelle d' Etat du métier et du commerce changeait de soutien en obstacle au progrès qualitatif de la production artisanale byzantine. L' aide d' Etat revenait cher: les corporations artisana-les et commerciales perdaient leur indépendance et leur initiative. Les corporations byzantines ont commencé à force de temps à éprouver d' une manière de plus en plus aigüe l' influence paralysée de la réglementation encombrante d' Etat. Le métier byzantin qui s' est développé dans les conditions extrêmement privilégiées et qui a perdu le soutien de l' Etat sous le Bas Empire Byzantin, n' a pas manifesté de viabilité

66. Dans la byzantinologie soviétique on discutait du caractère de l' économie de la ville à l' époque du Haut Empire; voir Oudaltzova Z. V. Sovetskoié vizantinovédénié za 50 let. s. 211 - 212. Certains savants estimaient qu' à cette époque-là la ville avait éprouvé une période de dépérissement et en même temps ils niaient la présence de quelques premiers éléments capitalistes dans l' économie urbaine; voir Gorianov B.I. Pozdnévizantysky féodalism. M. 1961. s. 241 - 303, 379; Kourbatov G.L., Routenbourg V.T. Ziloty i tchompi s. 14 - 18. Kirsten E. Die byzantinische Stadt. S. 40 - 41; Hrochová V. Byzantiska mesta ve 13 - 15 století. Praha, 1967. D' autres historiens considèrent que les premiers rapports capitalistes se frayaient dans la plupart des cas un chemin à la campagne ou dans le milieu des capitaux marchands, mais, parfois, ils lient leur apparition avec l' accroissement de l' influence étrangère;

intérieure, suffisante à résister et passer au stade manufacturier, plus élevé, du développement.[67]

Alors qu' à l' Occident la désagrégation du régime de corps de métier était liée à la transition à un degré plus élevé de l' organisation de la production, dans l' Empire Byzantin la structure de corporation a commencé à dégénérer, quand les conditions pour le développement des manufactures ne sont pas encore apparues. Le métier byzantin dépérissait, n' étant pas à même de subir la concurrence des Italiens, en premier lieu des Vénitiens et des Gênois, et non seulement parce que le gouvernement byzantin protégeait ces dermiers au cours de cette période (exemption d' impôt, mise à la disposition des factoreries et concession de divers privilèges), mais parce que l' essor des manufactures en Italie a assuré la supériorité décisive de la production artisanale italienne sur celle des Byzantins.

Un des problèmes les plus compliqués et les plus discutables dans l' histoire économique de Byzance c' est le problème de la manufacture byzantine.

Les dernières années ce problème a été discuté d' une manière particulièrement animée dans la byzantinologie soviétique. I. P. Medvedev renie catégoriquement la présence de la manufacture sous le Bas Empire Byzantin. Il partage l' avis du caractère tout à fait médiéval de la production artisanale dans les villes de cette époque-là. Les conditions réelles pour la création des manufactures à la première phase de leur développement ne pouvaient surgir que dans quelques centres, qui étaient liés avec l' industrie extractive (industrie monière, extraction de l' alun)[68] R. A. Naslédova et beaucoup d' autres savants avaient exprimé les mêmes points de vue.[69] M. I. Suzumov et V.A. Smétanine partagent l' autre opinion. Ils estiment que les manufactures à l' état rudimentaire surgirent à Byzance au XIII-ème siècle, ce qui, d' après

67. Oudaltzova Z.V. Svoéobrazié obchtchestvennogo razvitia vizantiyskoï impérii. s. 309 - 311. Au sujet des corporations à l' époque de Byzance tardive voir: Charanis P. On the social structure and economic organisation of the Byzantine Empire in the XIIIth century and later. - BS, 1951, 12; Francés E. La disparition des corporations byzantines. - Actes du XIIe Congrès International d' études Byzantines. T. II. Beograd, 1964. P. 93 - 101; Vryonis S. Byzantine Δημοκρατία and the Guilds in the eleventh century. - DOP, 1963, XVII. P. 287 - 314.

68. Medvédev I.P. Probléma manoufaktoury v troudakh klassikov marxizma - léninizma i vopross o tak nazyvaémoï vizantiyskoï manoufaktouré. - In: V.I. Lénine i problémy istorii. - L., 1970, s. 391 - 408.

69. Naslédova R.A., Goroda, rémeslo i torgovlia v Pozdneï Vizantii (XIII - XV vv). - In: Istoriia Vizantii. T. III. M, 1967. s. 109 - 122.

leur opinion, fut confirmé dans les oeuvres de l'écrivain byzantin Théodore Skoutariotes. Les méthodes manufacturières d'organisation du travail étaient appliquées dans les ateliers d'Etat, surtout, dans ceux-ci, où on fabriquait des armes. Ces recherches permettent d'avancer une hypothèse de la naissance de la manufacture dispersée sous le Bas Empire Byzantin sur la base du commerce italien.

Les sources vénitiennes, notamment le célèbre «Livre des Comptes» du marchand vénitien Giacomo Badoer, rédigé lors de son séjour à Constantinople en 1436-1440 pour les affaires de commerce, permettent, à ce qu'il paraît, d'insister que les marchands vénitiens jouaient le rôle des intermédiares dans l'achat des matières premières. Et puis ils les remettaient (lin, en particulier) aux artisans locaux. M.I. Suzumov et V. A. Smétanine considèrent un tel marchand vénitien comme un marchand-accapareur, fournissant les matières premières aux ouvriers à gages qui dépendaient de lui économiquement.[70]

Il semble que les études ultérieures de l'ensemble de données de la production artisanale dans le Bas Empire Byzantin pourront jeter une lumière supplémentaire sur le problème de la manufacture à Byzance. Mais jusqu'à présent ce problème reste irrésolu. Une seule chose est évidente, que la production manufacturière, si elle existait, mais uniquement à l'état rudimentaire, ne pouvait d'aucune façon être en concurrence avec celle de l'Europe Occidentale, particulièrement de l'Italie. Au cours de la dernière période de son existence l'Empire Byzantin perdait non seulement l'hégémonie dans la production artisanale, mais aussi l'ancien monopole sur le commerce intermédiaire entre l'Orient et l'Occident qui passait en mains des marchands vénitiens et génois. La solution du problème de réduction de l'importance et de changement du caractère du commerce sous le Bas Empire Byzantin se situe de même, à notre avis, dans deux phenomènes corrélatives - dans le retardement de la production artisanale et dans la suprématie des féodaux dans la ville de Byzance tardive.

De toute façon, il faudrait, peut-être, ne pas surestimer l'importance du déclin du commerce byzantin au cours des derniers siècles de l'existence de l'Empire. Cependant, les changements du caractère de ce commerce étaient nettement ressentis. C'est tout à fait symptomatique, que les marchands italiens prédominaient dans le commerce international. Ils jouaient le rôle des intermédiaires dans les rapports commerciaux entre l'Orient et l'Occident. En ce qui concerne les Grecs, ils étaient plus étroitement liés avec le commerce en détail, limité par Constantinople et ses environs. En règle générale, ils avaient les relations avec le monde extérieur par les marchands étrangers, italiens de préférence.[71] La particularité des destins historiques des villes byzantines se réalisa dans un fait historique, tel que l'inégalité du développement socio-économique de certains centres urbains de l'Empire. Ceci se manifesta vivement dans le contraste très fort au niveau du développement de la capitale et des villes provinciales.

70. Smétanine V.A. O nékotorykh aspectakh sotzialno - économitcheskoï strouktoury pozdnévizantiyskogo goroda.- ADSV, 1972, 8. s. 108 - 119 ; Verner E. Narodnaia érés ili divijénié za sotzialno - polititcheskié réformy ? Problémy révolutzionnogo dvijéniia v Solouny v 1342 - 1349 gg. - VV, 1960, XVII. s. 164 - 165.

Byzance était un pays, où Constantinople - capitale de l'Etat - le centre urbain principal, le plus puissant et le plus riche parmi toutes les villes, dominait entièrement.[72]

Constantinople était une grande ville bien fortifiée, à la population nombreuse[73], ornée de magnifiques palais et temples, le plus grand port maritime de la Méditerranée, où affluaient les navires des marchands des pays les plus éloignés du monde. Cette ville n'avait jamais perdu sa puissance économique. La capitale de l'Empire Byzantin était une ville de contrastes sociaux étonnants : ville de l'oisiveté douce et du travail inlassable, centre du pouvoir absolu et arène des luttes sociales, résidence des Empereurs, de hauts dignitaires, de hauts fonctionnaires et asile de la foule bigarrée de la ville, centre orthodoxe et foyer de la culture antique. Constantinople, à en juger par son importance politique et économique, par son rôle dans l'histoire de la culture byzantine, ne pouvait être comprarée qu'à Rome Impériale des temps de son épanouissement.

Le développement hypertrophié de la capitale de l'Empire, lié à la sauvegarde de l'Etat centralisé, avait ses conséquences aussi bien posi-

71. Chitikov M.M. Konstantinopl i vénétzianskaia torgovlia. s. 48 - 62 ; Bertelé T,. Il Giro d'affari di Giacomo Badoer : precisazioni e deduzioni. - Akten des XI.Internat. Byzantinisten-Kongress. München, 1960, s. 56 ; Matschke K. - P. Zum Charakter des byzantinischen Schwarzmeerhandels im 13. bis 15. Jahrhundert. - Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl Marx-Universität. Leipzig. Gesellsch. und Sprachwiss. Reihe. 19, 1970, H. 3. S. 447 - 458.

72. Janin R. Constantinople byzantine. Paris, 1964 ; Beck H. - G. Konstantinopel. Zur sozialgeschichte einer frühmittelalterlichen Hauptstadt. - BZ, 1965, 58. S. 11 - 45.

73. En ce qui concerne le nombre de la population de Constantinople il faut consulter : Jacoby D. La population de Constantinople à l'époque byzantine. - Byz., 1961, XXXI ; Teall J.L. The Grain supply of the Byzantine Empire. - DOP, 1959, 13. P. 330 - 335 ; Schneider A.M. Die Bevolkerung Konstantinopels im XV. Jahrundert. Göttingen, 1949.

tives que négatives pour la vie économique de l' Empire. D' une part, il stimulait le développement du métier et du commerce à Constantinople même et à ses environs ainsi que dans d' autres villes de l' Empire. D' autre part, il écrasait, en quelque sorte, l' essor économique des centres urbains provinciaux de la puissance byzantine. Une vive concurrence et la rivalité persévérante dans la sphère économique ne s' apaisait jamais entre Constantinople et d' autres villes. Dans cette lutte on peut désigner les périodes de l' essor et du ralentissement temporaire de l' activité économique de Constantinople. Au cours des premiers siècles de la vie historique de Byzance Constantinople grandissait et consolidait sa puissance comme une capitale de l' Etat byzantin. Mais en ce temps-là il avait, comme des rivaux dangereux, les villes célèbres de l' Orient - Alexandrie, Antioche, Beyrouth et beaucoup d' autres. Après la perte des provinces orientales et à mesure de l' affaiblissement des centres urbains provinciaux, Constantinople se réserva, en définitive, une position principale parmi toutes les villes de l' Empire tant dans le domaine économique que politique et culturel.

Le processus du déplacement de l' activité économique de la capitale vers les villes provinciales de l' Empire, commencé au XII-ème siècle, malgré l' affaiblissement temporaire de la capitale, n' avait pas été achevé sous le Bas Empire Byzantin. Néanmoins, au cours de cette période Constantinople reste un centre principal de la vie économique et politique du pays, quoique en ce temps-là d' autres villes de l' Empire acquièrent une valeur de plus en plus grande.[74]

Au XIV-ème siècle et dans la moitié du XV-ème siècle Constantinople restait toujours non seulement un grand centre de consommation, mais aussi un lieu du commerce transitaire animé, bien que son rôle du marché mondial, du «Pont d' Or» entre l' Orient et l' Occident ait largement diminué. La rivalité persévérante entre Constantinople et les villes provinciales de l' Empire (Salonique, Mistra, Monemvasie, Patras, Corinthe, les villes vénitiennes Coron et Modon et bien d' autres) y contribuait. Quelques villes, telles que Salonique et Trébizonde tiraient du profit du ralentissement de l' activité économique de Constantinople et ont commencé à empaumer le commerce transitaire,

74. Medvédev I.P. Mistra. Otcherki istorii i koultoury pozdnévizantiyskogo goroda. L., 1973 ; Idem : Polititcheskaia économia Guéorguia Guémista Plifona. - VV., 1973, 34. s. 88 - 96 : Karpov S.P. Trapézoundskaia impéria v vizantiyskoï istoritcheskoï litératouré XIII - XV vv. - VV, 1973, 35. s. 154 - 164 ; Idem : Sotehinénia Nikity Khoniata kak istotchnik po istorii Trapézoundskoï impérii. - Sbornik naoutchnykh rabot aspirantov Istoritcheskogo fakoultéta. Problémy vséobchtcheï istorii (3). M., 1971. s. 133 - 156.

passé jadis par la capitale.

Or, Constantinople aux XIV-ème - XV-ème siècles avait gardé, à un certain degré, son importance commerciale, mais avait perdu ses qualités du centre mondial de l' artisanat à l' exportation. Les marchands italiens, qui s' étaient emparés des positions principales dans le commerce international à Constantinople, soumettaient même le développement du métier local à leurs exigences. Une particularité assez importante est bien typique pour l' histoire des villes byzantines : c' est un contraste énorme dans la vie économique non seulement de la capitale et des centres provinciaux, mais aussi des villes du littoral et celles situées dans les régions intérieures de l' Empire. Les villes du littoral, liées au commerce maritime, se développaient, en règle générale, d' une façon plus intense que celles des régions centrales des Balkans et de l' Asie Mineure, où elles assumaient tout d' abord le rôle des forteresses militaires, des centres religieux et administratifs, et seulement en deuxième lieu - le rôle des centres du métier et du commerce.[75]

Comme un résultat direct des faits négatifs dans la production c' est le dépérissement du commerce dans le Bas Empire Byzantin ce qui met en relief une fois de plus le rôle du commerce, inférieur par rapport à la production.

Donc, pour conclure les recherches concernant des particularités de la ville byzantine lors du féodalisme développé, on peut inférer que le dépérissement de l' activité économique des villes sous le Bas Empire Byzantin et un faible développement des éléments de premières relations capitalistes par rapport aux pays de l' Europe Occidentale était une principale distinction typologique de l' Empire byzantin. La suprématie illimitée de Constantinople sur toutes les autres villes de l' Empire est une autre distinction typologique de Byzance, car elle n' a pas d' analogies aux pays occidentaux. La différence même au niveau du développement des villes du littoral et celles à l' intérieur du pays ne constitue pas un trait spécifique à la vie économique de la seule Byzance, mais le rapprochement avec les pays de l' Europe du Sud et du Sud-Ouest.

La structure sociale de la société byzantine

Dans la structure sociale de la société byzantine et celle des pays

75. Suzumov M.Ia. Ekonomika prigorodov vizantiyskikh kroupnykh gorodov. s. 60.

de l' Europe Occidentale et de l' Orient on pouvait de même observer les différences typologiques principales.

A l' Ouest à l' époque du Moyen-Âge classique c' est le caractère des états et de corporation de la société avec les traditions de l' ordre plus ou moins accentuées, qui était la distinction essentielle de la stratification sociale. Dans la vie de la société de l' Europe médiévale les privilèges de l' ordre devenaient de plus importants, les ordres transformaient en sections sociales isolées de la société. Dans les villes les associations de corps de métier et de corporation se répandaient largement. Cependant, dans plusieurs pays de l' Orient médiéval dominait le système du pouvoir absolu, despotique, basé sur l' absence générale de droits des ordres et sur la bureaucratie développée.

Dans l' Empire Byzantin trois particularités typologiques capitales du développement socio-économique et politique de la société ont exercé une influence décisive sur le caractère et la structure de la classe dominante. La plus importante d' entre elles était l' existence d' un pouvoir d' Etat fort, de l' Empereur et de la cour impériale, et le rôle hypertrophié de la capitale à l' économie et la politique du pays. Cela prédéterminait une place exclusivement importante qu' occupait la noblesse de Constantinople et les hauts fonctionnaires dans la structure de la classe dominante de l' Empire.[77]

La deuxième particularité typologique du féodalisme byzantin c' est le rôle prépondérant des villes et des rapports commerciaux et monétaires dans le vie de l' Empire qui a contribué à ce que le groupe dirigeant de commerçants et d' artisans des villes byzantines et, particulier, de Constantinople, devint aussi une partie intégrante et importante de la classe dominante de l' Empire Byzantin.

Le gouvernement byzantin s' appuyait assez souvent sur l' aristocratie fonctionnaire de Constantinople qui elle-même éprouvait constamment un besoin de la protection de l' Empereur et de sa cour. hes revenus de la rente centralisée d' importants appointements, les distributions généreuses et les cadeaux des Empereurs, les profits de l' activité commerciale et artisanale assuraient la puissance économique et politique, une certaine cohésion des états et les privilèges de la noblesse de la capitale. Un groupe dirigeant riche de commerçants et d' artisans des villes - marchands, propriétaires des ateliers artisanaux, navicularii - propriétaires des navires de commerce - était porté d' habitude à la noblesse de Constantinople et se trouvait dans l' orbite de son influence politique. Pourtant, la noblesse fonctionnaire de la capitale de l' Empire ne se transforma pas en état renfermé et les représentants des couches de commerçants et d' artisans riches complétaient souvent ses rangs.[78]

La troisième particularité typologique du féodalisme byzantin consiste en ce que le développement inachevé du régime patrimonial et seigneurial détermina une certaine faiblesse de la noblesse foncière provinciale byzantine par rapport aux puissants magnats féodaux de l' Occident. A la différence des souverains despotiques féodaux de l' Europe, les dynastes byzantins n' avaient pas réussi à démembrer l' Empire en petits cercles féodaux isolés.

Tout dit n' exclut pas la lutte durable des tendances centrifuges et centripètes dans l' Etat byzantin qui devint opiniâtre à mesure de sa féodalisation. Et c' est non sans raison que la mobilité verticale de la société byzantine se manifesta avec une vigueur extrême au temps de la genèse du féodalisme. Dès la fin de XI-ème - XII-ème siècles la classe dominante acquierit un caractère nettement aristocratique, et à cette époque apparaissent les familles nobles et l' aristocratie héréditaire. En ce temps-là la mobilité verticale de la société affaiblit, et le

76. Ostrogorsky G. Observations on the aristocracy in Byzantium. - DOP, 1971, 25. P. 3 - 32 ; Ahrweiler H. Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance. London, 1971.

77. Dans les études byzantines de ces dernières années on a beausoup examiné la structure de l' appareil de l' Etat et les fonctions des hauts fonctionnaires ; voir Stiernon L. Notes de titulature et de prosopographie byzantines. Sebaste et Gambros. - REB, 1965, 23. P. 67 - 97 ; Guilland R. La noblesse byzantine. Remarques. - REB, 1966, 24. P. 40 - 57, Idem. Recherches sur les institutions byzantines. V. I. Berlin, Amsterdam, 1967 ; Idem. Etudes sur l' histoire administrative de l' empire byzantin. Le mystique. - REB, 1968, 26. P. 279 - 296 ; Idem. Contribution à la prosopographie de l' empire byzantin. Les patrices byzantins du règne de Constantin IV (668 - 685) à Théodose III (716 - 717). - Ελληνικά 1970, 23. P. 287 - 298 ; Idem. Contribution à la prosopographie de l' empire byzantin. Les Patrices sous les règnes de Basil I (867 - 886) et de Léon IV (886 - 918). - BZ, 1970, 63. P. 300 - 317 ; Idem. Les Logothètes. - REB, 1971, 29. P. 5 - 116 ; Idem. Contribution à la prosopographie de l' empire byzantin. Les Patrices sous le règne de Constantin IX Monomaque (1042 - 1054). - ЗРВИ, 1971, XIII. P. 1 - 25.

78. Beck H. - G. Konstantinopel ; Idem. Senat und Volk von Konstantinopel. München, 1966.

79. Kyrris C.P. The social status of the Archontes of Phanari in Thessaly. - «Ελληνικά», 1964, 18. P. 73 - 78 ; Polemis D. J. The Doukai. A contribution to Byzantine prosopography. - University of London. Historical Studies. London, 1968, XXII.

80. Hohlweg A. Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des Oströmischen Reiches unter den Komnenen («Miscellanea Byzantina Monacensia», H. 1). München, 1965.

principe de haute naissance s' affirme. Le brusque changement à cette égard commence à partir de l' époque de Comnènes[80], mais la société continue également d' acquérir un caractère aristocratique sous les Paléologues.[81]

Tandis qu' à l' Occident s' étaient formés les états principaux de la société - clergé, noblesse et le tiers état - à Byzance ce processus resta tout de même inachevé, bien qu' il ait été entammé. L' histoire politique de Byzance est pleine de conflits durables qui avaient lieu entre la noblesse fonctionnaire de Constantinople et les propriétaires féodaux locaux. La rivalité de ces groupements sociaux, leur changement au pouvoir constituent le hic de toute la lutte de la classe dominante de l' Empire qui se manifestait sous forme de révolutions de palais, d' émeutes provinciales des féodaux ou de complots dynastiques.[82] Cette rivalité exerçait également une certaine influence sur l' action de masses polulaires, comme il se passait, par exemple, lors de la révolution des Zélotes à Thessalonique.[83]

Une autre particularité caractéristique de la classe dominante est son instabilité, l' absence d' une extrême réserve de l' élite byzantine.[84] On y observe beaucoup plus moins qu' à l' Occident l' isolement corporatif et celui des états de certains groupements sociaux de la classe dominante. Comme on le sait, dans les rangs de la noblesse de Constantinople pénétraient fréquemment des originaires du groupe dirigeant de commerçants et d' artisans et des couches moyennes de la société. Les membres riches de la commune rurale devenaient de grands propriétaires féodaux, la bureaucratie fonctionnaire était complétée par les gens de basse souche.

Les représentants de diverses couches des intellectuels jouaient un rôle considérable dans la formation de l' élite byzantine[85]

Toutefois, la dynamique de l' évolution historique, dans l' Empire Byzantin comme à l' Occident, se poursuivait de côté de la croissance d' influence politique ainsi que de la puissance de l' aristocratie féodale foncière. Sous le Bas Empire Byzantin autour de grands féodaux se rassemble tout comme «une suite», liée avec son chef par les intérêts communs socio-économiques et politiques.[86] Dans les recherches ultérieures les savants auront à élucider la ressemblance et la différence de ces groupements des féodaux byzantins et du système vassal et lige de l' Europe Occidentale.

Organisation du pouvoir d' Etat

En ce qui concerne l' organisation du pouvoir d' Etat, il est bien connu, que l' Europe au Moyen Âge ne représentait aucune unité. Les formes d' organisation étatique qui avaient existé dans les pays de l' Europe Occidentale, se différaient bien fortement l' une de l' autre. L' évolution de structures d' Etat alla des Etats barbares en passant par le démembrement féodal, complet ou partiel, et aboutit aux monarchies d' états d' un type centralisé (Angleterre, France, Espagne, pays Scandinaves), ou au systèmes des grands-duchés territoriaux (Allemagne) et des villes-Etats (Italie). Byzance était une monarchie absolue par sa structure politique tout au long de son histoire millénaire.[87] La civilisa-

81. Le savant américain P. Charanis reconnaît le caractère aristocratique de la société de l' Empire byzantin, surtout sous les Paléologues. Cependant, il estime que l' accroissement de la propriété dynate est le résultat de l' activité législative des Empereurs, mais non pas des processus objectifs socio - économiques. La puissance économique de l' aristocratie byzantine s' est surtout fondée, selon l' avis de cet historien, sur les donations foncières impériales ; voir Charanis P. The aristocracy of Byzantium. - Studies in Roman Economic and Social History in Honor of A. CH. Johnson, 1951. P. 337 sq. ; comparer Weiss G. Johannes Kan takuzenos - Aristokrat, Staatmann, Kaiser und Mönch - in der Gesell-schaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert. Wiesbaden, 1969 ; Bon A. La Morée Franque. Paris, 1969 ; Jacoby D. Les archontes et la féodalité en Morée Franque. - Travaux et mémoires. II. Paris, 1967. P. 421 - 482 ; Idem. La féodalité en Grèce médiévale. Les «Assises de Romanie». Paris, 1971.

82. Oudaltzova Z.V. Svoéobrazié obchtchestvennogo Razvitia Vizantiyskoî impérii. s. 312.

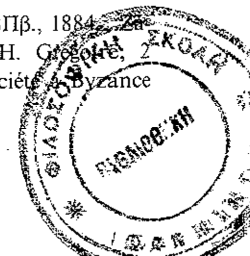
83. Malafosse G., de. Gouvernés et gouvernants dans l' histoire de Byzance. - Gouvernés et Gouvernants. Recueil de la Société Jean Bodin, 23, 2e partie. 1968. P. 259 - 270 ; Kyrris C. P. Gouvernés et gouvernants à Byzance pendant la revolution des Zélotes (1341 - 1350). - Gouvernés et Gouvernants, 2e partie. P. 271 - 330 ; Matschke K.P. Fortschrif und Reaktion in Byzanz im 14. Jahrhundert. Konstantinopel in der Bürgerkriegsperiode von 1341 bis 1354. Berlin, 1971.

84. Beck H. - G. Konstantinopel, S. 13.

85. Lourdas B. Intellectuals, scholars and bureaucrats in the Byzantine society. - «Κληρονομιά», 1970, 2. P. 242 - 273.

86. Weiss G. Ioannes Kantakuzenos - Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch. - in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz S. 5 ; dans ce livre le savant allemand essaye de faire voir le caractère de la suite de grand aristocrate byzantin et de l' empereur Ioanne Kantakouzenos et décrire la structure de «la maison» de ce représentant eminent de l' élite féodale de l' Empire. Comparer Nicol D. M. The Byzantine family of Kantakouzenos (1100 - 1460). Washington, 1968.

87. Skabalanovitch N.A. Vizantiyskoié gossoudarstvo i tzerkov v XI v. SПβ., 1884 ; Zakythinos D. Etatisme byzantin et expérience hellénistique. - Melange H. Grégoire, 2 1950 ; Idem. Etats-Sociétés-Cultures. En guise d' introduction. - Art et société à Byzance sous les Paléologues. Venise, 1971 ;



tion d'Etat atteignit l'épanouisement le plus grand sous le Haut Empire Byzantin[88], ce qui faisait un contraste éclatant avec l'Europe Occidentale qui s'était désagrégée en royaumes barbares isolés. La centralisation de l'Etat byzantin, qui s'était affaiblie un peu au cours de la période de la genèse du féodalisme, se raffermit de nouveau à l'époque du Moyen Âge classique. C'est justement en ce temps-là que la cristallisation de toutes les formes étatiques eut lieu. A cette époque Byzance n'était plus une monarchie mondiale, mais un Etat féodal médiéval, ayant, pourtant, un fort pouvoir centralisé et un grand appareil fonctionnaire fort ramifié.[89] Il va de soi, que dans l'histoire de Byzance les tendances à l'isolement politique du pays se manifestait pas mal de fois. Cependant, à l'exception de la dernière étape de son existence, l'Etat des romei resta centralisé.

Dans l'Empire Byzantin dominait le principe théocratique du pouvoir impérial : le pouvoir du basileus était pris pour divin, n'était limité d'aucune condition, d'aucun «traité social».[90] C'est justement, à Byzance que se forma d'une façon définitive et se développa théoriquement la doctrine de l'Etat monarchique, qui était dominante au Moyen Âge. L'église chrétienne à l'Empire Byzantin fonda la théorie de l'origine divine du pouvoir impérial, ayant donné une sanction religieuse à la monarchie chrétienne illimitée.[91] La divinisation de la per-

88. Karayannopulos J. Der frühbyzantinische Kaiser. - BZ, 1956, 49. S. 368 - 384.

89. Glykatzi - Ahrweiler H. Recherches sur l'administration de l'empire byzantin. P. 63 - 70 ; comparer Zakythinos D. Byzance et les peuples de l'Europe de Sud - Est. La synthèse byzantine. - Actes du 1er Congrès International des études Balkaniques et Sud-Est euporéennes. III. Sofia, 1969. P. 12 - 13. L'auter ne reconnaît que le caractère polyéthnique de l'Empire «protobyzantin». «La nationalité byzantine» est forgée plus tard, dans la symbiose des civilisations. D. Zakythinos considère, sans raisons suffisantes, tous les états de l'Europe du Sud - Est comme les soi-disant «civilisations nationales byzantines».

90. Zakythinos D. Byzance et les peuples. P. 12 - 13. L'auteur suppose que la transformation de l'Empire païen romain dans l'Empire byzantin aboutit aux changements de la théorie politique du pouvoir impérial. Au IV siècle «l'idée monarchique enterprend une nouvelle étape de son développement mondial. On passe de la conception de l'empereur-dieu à la conception de l'empereur par la grâce de Dieu. Désormais l'autocrator sera une imitation (Μίμησις) et le serviteur (ὕπαρχος), par l'intermédiaire duquel le Dieu gouverne les affaires des hommes.» Comparer Karayannopoulos J. E. Ἡ πολιτικὴ θεωρία τῶν Βυζαντινῶν. «Βυζαντινά», 2, 1970, σελ. 36 - 62.

91. Ohnsorge W. Das Zweikaiserproblem im früheren Mittelalter. Die Bedeutung des byzantinischen Reiches für die Entwicklung der Staatsidee in Europa. Hildesheim, 1947; Dölger F. Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ettal, 1953 ; Treitinger O. Die oströmische Kaiser und Reichsidee nach ihrer Gestaltung in höfichen Zeremoniell. Darmstadt, 1953.

sonnalité de l'Empereur[92], héritée du Bas Empire Romain, ainsi que les conceptions philosophiques et politiques du pouvoir absolu, assimilées par Byzance des peuples orientaux, jouèrent un rôle important dans la légalisation théorique de la doctrine sur l'autocratie.

Pourtant, les rudiments des conceptions antiques du pouvoir suprême, comme l'élection du basileus par le sénat et par l'armée, ainsi que la fiction de son élection par le peuple[93] subsistaient longtemps à Byzance médievale. Le pouvoir impérial n'était pas un privilège d'une telle ou telle famille aristocratique et ne pouvait être hérité. Le pouvoir de l'Empereur byzantin, qui était théoriquement absolu, s'avérait souvent, en fait, limité tandis que les basileus autocratiques ne furent que des marionnettes entre les mains des groupements sociaux en lutte. Avec le temps le pouvoir du basileus, paralysé en théorie ainsi que dans la vie par l'étiquette solennelle et par la routine des traditions sociales, se détachait de plus en plus de la société, s'élevait encore plus en plus haut au-dessus du peuple. Le pouvoir réel des basileus se minimisait peu à peu. Si sous le Haut Empire Byzantin l'Empereur était, en effet, un souverain absolu, alors, durant la période du Bas Empire Byzantin les basileus n'avaient conservé que le semblant de leur ancienne puissance.[94]

92. Harkianakis St. Die Stellung des Kaiser in der byzantinischen Geistigkeit, dogmatisch gesehen. - Βυζαντινά 1971, 3. S. 43 - 52 ; Hunger H. Proimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden. Wien, 1964 ; l'auteur de cet ouvrage estime que la théorie politique du pouvoir impérial à Byzance trouvait souvent son expression dans les préambules pour les documents officiels, surtout, les actes. Il s'agit de la théorie du pouvoir, telle que l'imaginaient les basileus byzantins. La théorie du pouvoir impérial était traitée sous quatre aspects : l'empereur et son attitude envers Dieu (comme représentant du Dieu, son imitateur et son fils) l'empereur et ses sujets (le basileus c'est le protesteur, le pasteur de ses ouailles), l'empereur - législateur (le réformateur, le juge, la loi vivante, la mesure du droit et de l'ordre), l'empereur-sauveur. La théorie politique byzantine du pouvoir d'état avait une certaine propagation parmi des peuples voisins : voir Anguélov D. Affermissement et fondement idéologiques du pouvoir royal en Bulgarie médiévale. - «Βυζαντινά», 1971, 3. P. 15 - 28 ; Tapkova-Zaimova V. L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare.- «Βυζαντινά», 1971, 3. P. 287 - 296.

93. Beck H. - G. Res Publica Romana. Vom Staatsdenken der Byzantiner. München, 1970 ; Idem. Reichsidee und nationale Politik im spätbyzantinischen Staat. - BZ, 1960, 53. S. 86 - 94.

94. Dölger F. Die Familie der Könige im Mittelalter. - Byzanz und die europäische Staatenwelt. Darmstadt, 1964. S. 34 - 69 ; Le problème concernant la vassalité de la Russie de Byzance est longtemps discuté dans les études byzantines ; voir Ostrogorsky G. Die byzantinische Staatenhierarchie. - Seminarium Kondakovianum, 1936, VIII ; Idem. The

L' idée de Byzance comme monarchie mondiale subissait la même évolution. A mesure de l' affaiblissement de l' Empire Byzantin l' idée de Byzance, comme la tête de l' hiérarchie des Etats, qui se trouvaient sous sa dépendance vassale, se transformait de la réalité politique en fiction politique.

Ainsi, dans aucun autre domaine de la vie sociale cette différence typologique entre Byzance et l' Occident n' était si évidente, comme dans le domaine de l' organisation du pouvoir de l' Etat.

Moscou Z. V. OUDALTSOVA - K. A. OSSIPOVA

byzantine emperor and the hierarchical order. - Slavonic Review, 1956. P. 1 - 14. Ces dernières années ce problème surgit de nouveau aux rapports de G. A. Ostrogorsky et D. D. Obolensky au XIII-ème Congrès International des sciences historiques à Moscou ; voir Ossipova K.A. vizantinovédénié na XIII Mejdounarodnom kongressé istoritcheskykh naouk - VV, 1972, 33. s. 252 - 254; Wasilewsky T. Die Stellung des russischen Staates in der byzantinischen Welt im hohen Mittelalter.- Acta Polonia Historica, 1970, 22. S. 43 - 51 ; Medvédev I.P. Impéria i souvérénitet v srednié véka (na priméré istoriiVizantii i nékotorykh soprédelnykh gossoudarstv). - In : Problémy istorii méjdounarodnykh otnochenii. Sb. stateî pamiati acad. E.V. Tarlé L., 1972. s. 415 - 416.

DAS BYZANTINISCHE IN DEN PROTOBULGARISCHEN INSCHRIFTEN

V. BEŠEVLIEV / SOFIA

Als Konstantin Porphyrogennetos von der Gründung des Themas «Thrakien» in seinem Jugendwerk «De thematibus» zu sprechen kommt, teilt er mit, dass dies geschah, ἀφ' οὗ δὲ τὸ θεομίσητον τῶν Βουλγάρων ἔθνος ἐπεραιώθη εἰς τὸν Ἴστρον ποταμὸν, [De them. ed. Pertusi 85, 25-26] und bemerkt noch dazu folgendes: Ἐγένετο δὲ ἡ τῶν βαρβάρων (τῶν Βουλγάρων) περαίωσις ἐπὶ τὸν Ἴστρον ποταμὸν, εἰς τέλη τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου τοῦ Πωγωνάτου, ὅτε καὶ τὸ ὄνομα αὐτῶν φανερὸν ἐγένετο· πρότερον γὰρ Ὀνογουνδρούρους αὐτοὺς ἐκάλουν. [De them. ed. Pertusi 85, 29-32]. Aus dieser Bemerkung lässt es sich erschliessen, dass das Byzantinische Reich mit dem bulgarischen Stamm schon vor seiner Ankunft an die Donau Beziehungen unterhielt. Das wird von folgender Nachricht des Patriarchen Nikolaos bestätigt. Κούβρατος . . . ὁ τῶν Οὐνογουνδούρων κύριος schickte Gesandten zum Kaiser Heraklios nach dem Verjagen der Awaren aus seinem Land und schloss Frieden und Freundschaft mit ihm, die er bis zum Ende seines Lebens hielt. Darauf sandte der Kaiser dem Herrscher der Unogunduren Geschenke und beehrte ihn mit dem Titel Patricius [Niceph. 24, 9-15].

Die Beziehungen zwischen Bulgaren und Rhomäern und damit der byzantinische kulturelle und sonstige Einfluss auf die ersteren beganen also sehr früh. Der Einfluss nahm aber einem besonderen kräftigen Anlauf, als die Unogunduren d.h. die Bulgaren unter der Führung Asparuchs, eines Sohnes Kubrats Scythia Minor und Moesia Inferior einnahmen. Damals haben sich Bulgaren und Rhomäer näher kennen gelehnrt, wie Konstantin Porphyrogennetos ausdrücklich bemerkt. Der byzantinische Einfluss lässt sich gut auf die jener Zeit erhaltenen Denkmäler verfolgen. An erster Stelle sind die sogennanten protobulgarischen Inschriften zu nennen, zu denen sich noch einige Bleisiegel gesellen. Der byzantinische Einfluss ist am besten an den Entlehnungen byzantinischer Adelstitel und Hofsitten zu beobachten. Die Aufschrift des ältesten bulgarischen erhaltenen Bleisiegels, das dem bulgarischen

Herrscher Tervel gehörte, lautet: Θεοτόκε, βοήθει Τερβελλίου κ(αί-σαρο[ς].

Zunächst ist hier die Anrufung der Mutter Gottes um Hilfe bei einem Heide sehr seltsam. Man soll jedoch nicht ausser Acht lassen, dass das Bleisiegel eine Nachahmung ähnlicher byzantinischer Bleisiegel ist. Nicht nur die Anrufung, deren einzelnen Buchstaben an einem Kreuz angese sind, sondern selbst das Herrscherbild ahmt die Bilder der Kaiser Konstantin IV und Tiberios III auf ihren Soliden und das Bild des letzteren auf seinem Bleisiegel. Der Bulgaren-herrscher Tervel hatte gute Gelegenheit das byzantinische Kaiserzeremoniell kennen zu lernen, als er Konstantinopel betrat und Kaiser Justinian II. ihn zu Cäsar ernannte und an den kaiserlichen Huldigungen wie *προσκύνησις* u.a. teilnehmen liess. Damals machte Tervel Bekanntschaft mit den Stadtsehenswürdigkeiten und sah sicher das berümte eherne Reiterstandbild Justinians I., das sich auf dem Platz Augusteion erhoben hat. Es regte ihn wohl zur Verfertigung eines ähnlichen Standbildes an. Als Tervel nach Hause zuruckkehrte, liess er an dem Felsen bei Madara auch ein Standbild ausmeisseln. Er nahm aber als Vorbild nicht das Reitertsandbild Justinians I., das ihn nur die Anregung gab, sondern die damaligen wohlbekannten Triumphdarstellungen auf den römischen Münzen, koptischen Seidenstoffen, Elfenbeinplatten und sassanidischen Gefässen, die zeigten, wie ein Reiter einen Löwen oder einen gefallenen Feind vor den Füssen des Pferdes durchbohrte, da diese Darstellung sich leichter flach auf der Felsenwand von Madara meisseln liess. Dieselbe Triumphdarstellung hat der Schild Tervels als Zierde auf seinem Bleisiegel. Der Aufenthalt Tervels in Konstantinopel gab ihm vielleicht auch Anlass zum Bauen des ältesten Palastgebäudes in Pliska um den Pracht der Kaiserstadt nachzuahmen. Wie dem auch sei.

Aus Mangel an entsprechenden Schriftquellen sind wir nicht im Stande andere byzantinischen Einflüssen in einem Zeitraum von etwa 80 Jahren zu bemerken.Erst nach dem Anfang des 9-nten Jahrhunderts, als man die sog. protobulgarischen. Inschriften zu meisseln begonnen hat, wird der byzantinische Einfluss besonders in der Herrschertitulatur wieder sichtbar. Das erste, was beim Lesen mancher Inschriften auffällig ist, ist der Ausdruck ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων. Er begegnet zum ersten Mal in einer Bauinschrift vom Jahre 822: Ομουργαγ ἰς τὶν γῖν, ὅπου ἐγενίθιν, ἐκ Θεοῦ ἄρχον ἔστιν.

In einer anderen Bauinschrift, die wahrscheinlich vor 815 gemeisselt wurde, fehlt diese Bezeichnung. Sie kommt auch in den Gedenkinschriften aus der Zeit Omurtags und Malamirs nicht vor, die zum Andenken angesehner Personen errichtet worden waren. Diese Art Inschriften waren so zu sagen für den Hausgebrauch bestimmt. In allen

übrigen Inschriften Omurtags sowie Malamirs und Persians ist der Ausdruck ἐκ Θεοῦ ἄρχων dem einheimischen Titel κανα συβιγη beigelegt. Den Titel ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων tragen die bulgarischen Herrscher nach der Bekehrung der Bulgaren zum Christentum weiterhin, zum Beispiel in der Adresse der von der byzantinischen Kaiserkanzlei an sie gerichteten Briefe und in den im byzantinischen Kaiserhof den bulgarischen Gesandten vom Logotheten gestellten Fragen. In der Korrespondenz des Patriarchen Nikolaos Mystikos mit dem Zaren Symeon wird der letztere stets ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων genannt. Der politische Sinn des Zusatzes «von dem Gott Herrscher» war, dass der betreffende Herrscher nicht von anderen Herrschern abhängig war, dass er dem Gott allein seine Herrschaft verdankt, dass er von ihm auserwählt und eingesetzt wurde, wie Omurtag das in seiner oben zitierten Bauinschrift stolz betonnt. Diese politische Bedeutung vom «von dem Gott Herrscher» legt die Vermutung nahe, dass der Zusatz ἐκ Θεοῦ dem Bulgarenherrscher vom byzantinischen Kaiser offiziell auf Grund eines Vertrages zuerkannt wurde. Der Vertrag kann nicht der zwischen Omurtag und dem Kaiser Leon V. geschlossenen dreissigjärigen Friedensvetrag sein, da der Zusatz in der älteren Bauinschrift Omurtags in der Kirche der 40. Heiligen Martyrer in Tárnovo noch fehlt. Die Inschrift ist wohl nahe dem Friedensschluss gemeisselt worden. Der Zusatz erscheint, wie gesagt, zum ersten Mal in der Bauinschrift vom Jahre 822. Der Zusatz wurde also in einem anderen Vertrag zuerkannt, der im Zeitabschnitt vom 815 bis 822 zwischen den Bulgaren und Rhomäern abgeschlossen wurde. Der Vertrag ist dem Jahre 822 näher zu setzen, da die von dem Gott Herrschaft in der Bauinschrift dieses Datums besonders stark hervorgehoben wird und den Eindruck macht, als ob sie zum ersten Mal in dieser Bauinschrift gebraucht wurde. Auf uns ist ein Fragment eines zwischen Bulgarien und Byzanz im Jahre 820 abgeschlossenen Vertrages gekommen. Er wurde aller Wahrscheinlichkeit nach von dem neuen Kaiser Michael II. mit Omurtag geschlossen. Soweit sich die erhaltenen Wortreste sicher als [ἐὰν ὁ βασιλεὺς ἐξέλ]θι, λισμον[ὸν oder -ήσας τοὺς ὅρκους, ἵν]α ὁ Θεὸς ἀποδ[όσι αὐτὸν...] ergänzen lassen, enthielt der Vertrag eine Klause, die mehr einem neuen Kontrahenten passt, da der Vertrag von 815, der über einen Frieden für dreissig Jahre geschlossen wurde, automatisch einen Krieg zwischen Bulgaren und Rhomäern in dem erwähnten Zeitabschnitt ausschloss. Sowohl die neue Klause als auch das Jahr 820 zeigen, dass der Vertrag zwischen Omurtag und dem Kaiser Michael II abgeschlossen worden ist. Es liegt die Vermutung nahe, dass der Zusatz ἐκ Θεοῦ dem bulgarischen Herrscher in diesem Vertrag zuerkannt wurde.

Die drei vollständig erhaltenen Bauinschriften Omurtags und Malamirs enthalten den Wunsch für langes Leben, das sog. Polychronion, für dessen Gebrauch keine besondere zwischenstaatliche Abmachung nötig war. Deshalb kommt er auch in der Bauinschrift von Tărnovo vor. Das Polychronion, lautet: ὁ Θεὸς ἀξηόση αὐτὸν, ζῖσε ἔτη ρ' (Nr 56), ὁ Θεὸς ἀξηόση ζίσιν τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν ἔτι ἑκατὸν (Nr 58). Diese Akklamationen für langes Leben entspricht fast genau der Akklamation ὁ Θεὸς ὁ δεσπόζων ἀοράτων καὶ ὁρωμένων ἀξιώσει ὑμᾶσ, δεσπόται, ἑκατὸν ἐν εἰρήνῃ χρόνους βασιλεύειν Ῥωμαίων bei Konstantin Porphyrogennetos [De cer. 280, 18 - 20]. Besonders bemerkenswert ist das Polychronion in der Bauinschrift vom Jahre 822. Es lautet: ὁ Θεὸς ἀξιόσι τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν μὲ τὸν πόδα αὐτοῦ τὸν βασιλέα καλο[πατῖν, ἕος τρέ]χι ἡ Τουτζα κὲ ἕος [...] τοὺς πολοὺς Βούλγαρις ἐπέχον[τα], τοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ ὑποτάσοντα χέροντα κὲ ἀγαλιόμενος ζίσιν ἔτι ἑκατόν. Der Wunsch τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν μὲ τὸν πόδα αὐτοῦ τὸν βασιλέα καλο[πατῖν...] steht in engem Zusammenhang mit der bekannten byzantinischen Triumphsitte zum Zeichen des Sieges den Fuss auf den Nacken des gefangenen feindlichen Heerführers zu setzen. Dieser Brauch wurde auch von den Bulgaren übernommen, wie dies ausdrücklich für Khan Krum bezeugt ist. Hier bezieht sich der Wunsch nicht auf den damaligen byzantinischen Kaiser Michael II., sondern auf den Gegenkaiser Thomas den Slawen, wie ich es an einer anderen Stelle gezeigt habe. Konstantin Porphyrogennetes [De cer. 610, 15 - 612, 13] hat uns eine ausführliche Beschreibung dieser Triumphsitte gegeben. Es wird dort berichtet, dass, während der Kaiser auf den Nacken des Gefangenen trat, Akklamationen ausgerufen wurden, durch die dem Kaiser stetigen Sieg über seine persönliche Feinde wie über die des byzantinisch Reiches gewünscht wurde: ὑποτάξαι ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτῶν πάντα ἐχθρὸν καὶ πολέμιον.

Dieser Akklamation entsprechen die Worte τοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ ὑποτάσοντα in dem Polychronion der protobulgarischen Inschrift. Sie kommt auch bei Theophylaktos Simokattes [296, 27 f.] vor: ὁ Θεός, ὁ κελεύσας σε βασιλεύειν ὑποτάξαι σοι πάντα πολεμοῦντα τὴν βασιλείαν ... εἰς δουλείαν σου τοῦτον ὑποτάξει χωρὶς αἱμάτων. [vgl. noch Theoph. 287, 15 - 20, CIG IV 8642 und Const. Porph. De cer. 318, 22 und 382, 22 f.] In dem Polychronion der Inschrift ist noch der Wunsch für ein glückliches Leben eingeschlossen, der durch die Partizipien χέροντα καὶ ἀγαλιόμενος ausgedrückt ist. Das ganze Polychronion stellt eigentlich das Ideal des byzantinischen Kaisers für ein glückliches Leben auf der Erde dar, wie die folgende Frage des Kaisers Theophilos es zeigt: Εἶτά φησιν ὁ πολυπράγμων βασιλεὺς τῷ προγνώστῃ, καὶ μάντει· Τί ποιήσω, καὶ τί πράξω, ὅπως ἐν εὐζωΐᾳ καὶ εὐημερίᾳ καὶ τροπαιοφόρῳ νίκῃ διαβιῶναί με τὸν ἅπαντά μοι χρόνον; [Migne PG 95, 5. Joannis Damasceni Epistola ad Theophilum imperatorem, col 369, 19]. Die gleichen Gedanken kehren auch in den an den byzantinischen Kaiser gerichteten Begrüssungsformeln der Gesandten aus Syrien und des Amermumnis wieder: εὐφροσύνη καὶ δόξα παρὰ Θεοῦ τῷ ὑψηλῷ καὶ μεγάλῳ βασιλεῖ τῶν Ῥωμαίων, εὐζωία καὶ ὑγίεια σοι καὶ ζωὴ πολυχρόνιος παρὰ Κυρίου, εἰρηνοποιὲ καὶ ἀγαθὲ βασιλεῦ. [Const. Porph. De cer. 685, 10 ff., vgl. auch 217,1 : 217,4 : 295,5 ; 295,12 ; 683,14 f., ; 685, 3 f., 685, 19 - 686, 1]. Aus den angeführten byzantinischan Akklamationen ersieht man klar, dass nicht nur der Triumphbrauch, dem Besiegten den Fuss auf den Nacken zu setzen, sondern auch die Akklamationen in der Inschrift eindeutig byzantinischen Ursprungs sind. Der Bulgarenherrscher bemühte sich bewusst, den byzantinischen Kaiser nachzuahmen und das byzantinische Hofzeremoniell zu übernehmen. Es ist zu beachten, dass ein Heide, wie der bulgarischer Herrscher einer war, die Akklamationen einschliesslich der Bitte an den christlichen Gott unverändert übernommen hat. Für ihn war die Akklamation eine festgesetzte Formel, von der wie bei den magischen Formeln nichts ausgelassen oder geändert werden dürfte, damit ihre Wirkung nicht beeinträchtigt wird.

In vier Inschriften zu Beginn steht das Chrisma oder das Kreuz. Es handelt sich auch hier wieder um Nachahmung oder Übernahme eines christlichen bzw. byzantinischen Brauches der Kaiserkanzlei. Sie sind nicht anders als eine Invocatio symbolica oder monogrammatica, die gewöhnlich in den byzantinischen Urkunden statt Invocatio verbalis vor dem Kaisertitel stehen. Auf diese Weise sollte zumindest eine äusserliche Gleichstellung mit dem Kaiser hinsichtlich der Kennzeichen der Kaiserwürde erreicht werden.

Den gleichen Zweck verfolgt auch die Vewendung der Indiktion in der Bauinschrift von 822. Es handelt sich offensichtlich wieder um eine Nachahmung der Praxis der byzantinischen Kaiserkanzlei, wo die Datierung nach Indiktionen seit dem 7. Jahrhundert feste Regel war.

Eine Inschrift ist dem Andenken eines gewissen Turdačis gemeisselt worden, der Kandidat war. Das Korps der Kandidaten im byzantinischen Kaiserhof war bekanntlich die Leibgarde des Kaisers. Die Kandidaten im bulgarischen Herrscherhof versahen wahrscheinlich denselben Dienst. Ihr Korps war wieder eine Nachahmung der byzantinischen Kandidaten. Ohne Zweifel besass der Bulgarenherrscher schon von alters her eine Leibgarde. Sie wurde jedoch nach byzantinischem Vorbild umgestalltet.

Der byzantinische Einfluss beschränkte sich sicher nicht nur auf die bisher erwähnten Fälle. Er erstreckte sich auch auf andere Gebiete

des geistlichen und materielen Lebens. Als ein gutes Beispiel dafür kann das neulich gefundene Goldmedaillon des Khans Omurtag dienen. Seine Ruckseite ist glatt und leer. Auf der Vorderseite ist das bartlose Brustbild Omurtags von vorne im Mantel dargestellt. Er trägt auf dem Kopf eine Krone mit Kreuz und hält in der rechten Hand ein Szepter mit Kreuz an der Spitze und in der linken Akakion oder Mapa. Über dem Herrscherbild befindet sich die Aufschrift in Halbkreis und mit gemischten griechischen und lateinischen Buchstaben: CANE ΣΥΒΗΓΙΩΜΟΡΤΑΓ. Das Bild Omurtags ahmt die Kaiserbilder auf dem Bleisiegel Konstantins VI und auf den Münzen der Kaiser Konstantin V., Nikephoros I., Michael I., Leon V. und Michael II. nach. Die Aufschrift ist auch eine Nachahmung nicht nur in der Verwendung eines gemischten Alphabets, sondern auch sprachlich. In den griechischen Aufschriften der Bleisiegel u.dgl. stehen nicht selten der Titel und der Personenname des Betreffendem im Genetivus Possessivus um den Besitzer des Bleisiegels usw. zu bezeichnen. Die protobulgarische Form cane in der Aufschrift des Medaillns Omurtags ist der bekannte Herrschertitel Khan - Can mit der türkischen besitzanzeigenden Endung -i bzw. -e versehen. Im Türkischen wird die Possessivendung bekanntlich nicht an dem Besitzer selbst, wie es in den indoeuropäischen Sprachen üblich ist, sondern an dem Besitz angehängt. Die Aufschrift des Medaillons verletzt also die elementarste Sprachregel der türkischen Grammatik und lässt sich nur als blinde Nachahmung des Griechischen erklären.

Das Goldmedaillon wurde wahrscheinlich angesehenen Teilnehmern an den Festmahlzeiten im bulgarischen Herrscherhof geschenkt. Die Teilnahme an dem Festesen wird in den Gedenkinschriften Omurtags als θρεπτὸς ἄνθρωπος d.h. bewirteten Mann, Tischgenosse bezeichnet und besonders hervorgehoben. In der einzigen auf uns gekommenen Bauinschrift des Herrschers Malamir wird es mitgeteilt, dass beide bulgarische Adelsstände, die Boilen und Bagainen anlässlich des Baus eines Springbrunnens grosse Geschenke bekommen haben. Neulich fand man einen Goldring mit folgender Aufschrift in der Hauptstadt Pliska: Τοῦτα τὰ δακτύλια δίδει ὁ ἄρχων. Am byzantinischen Kaiserhof existierte die Sitte, wie bekannt, Bankette an bestimmten grossen kirchlichen Festen zu veranstalten und den eingeladenen Gästen Geschenke auszuteilen. Es scheint, dass dieselbe Sitte auch im Hof des bulgarischen Herrschers nach byzantinischem Vorbild eingeführt wurde.

Zusammenfassend dürfen wir sagen, dass der byzantinische Einfluss sich nach dem Ausweis der protobulgarischen Inschriften bemerkbar macht: 1. in der bulgarischen Herrschertitulatur durch den Zusatz ἐκ Θεοῦ, 2. in dem Gebrauch der byzantinischen Kaiserakklamationen, 3. in der bulgarischen Herrscherkanzlei durch Verwendung des Kreuzes

bzw. Chrismas und der Indiktion, 4. in der Triumphsitte auf den Nacken des gefangengenommenen Feindes mit dem Fuss zu treten, 5. In dem Austeilen von Geschenken den Teilnehmern an dem Fastessen im Herrscherhof, 6. der Umgestalltung der bulgarischen Herrscherleibgarde nach byzantinischen Vorbild in Korps der Kandidaten und 7. eventuell in den Herrschertracht und - insignien, wis man aus der Darstellung Omurtags auf seinem Goldmedaillon schliessen dürfte. Aus den eben angeführten Entlehnungen trotz Mangels anderer entsprechender Quellen darf man endlich die Vermutung aussprechen, dass ganze Hofzeremoniell in damaligem Bulgarien nach byzantinischem Vorbild umgestattet war.

Sofia V. BEŠEVLIEV

DAS BYZANTINISCHE REICH UND DER MITTELALTERLICHE BULGARISCHE STAAT

AKAD. DIMITER ANGELOV / SOFIA

Im Laufe von Jahrhunderten standen, wie bekannt, das byzantinische Reich und der am Ende des 7. Jahrhunderts gebildete bulgarische Staat in engen politischen, ökonomischen und kulturellen Beziehungen miteinander. Bei den disherigen Untersuchungen hat man vorwiegend die politischen Verhältnisse zwischen den beiden Nachbarstaaten erforscht, die zwar sehr wichtig sind, doch die vielseitigen Zusammenhänge zwischen Byzanz und Bulgarien gar nicht erschöpfen. Es wäre wünschenswert, die kulturellen Beziehungen mehr als bisher zum Hauptgegenstand einer wissenschaftlichen Analyse zu machen und im Rahmen eines kurzen Vortrages zu zeigen, inwieweit sich in dieser Hinsicht der byzantinische Einfluß ausgewirkt hat. Es ist bekannt, daß für die byzantinische Kultur nicht nur iht für diese Zeit ziemlich hohes Niveau, sondern auch ihre bedeutenden Möglichkeiten, ihre Wirkung auf die dem Reich benachbarten Staaten und Völker auszuüben, typisch sind. Das läßt sich vor allem mit der Tatsache erklären, daß diese Kultur eng mit der christlichen Religion verbunden war und daß Byzanz nämlich jener Mittelpunkt war, mit dessen Bemühungen und Missionärtätigkeit das Christentum als vorherrschender Glauben in eine Reihe von mittelalterlichen Staaten, einschließlich auch in Bulgarien, eindrang und sich durchsetzte. Bekanntlich nahmen die Bulgaren das Christentum im Jahre 865 unter Fürst Boris (852-889) an. Im Ergebnis dieses Ereignisses trat der bulgarische Staat, der noch vorher schon unter dem bedeutenden Einfluß seines südlichen Nachbars stand, noch deutlicher in die Sphäre des byzantinischen Einflusses ein. Es ist gut bekannt, daß während des Mittelalters das Christentum nicht bloß eine religiöse Philosophie mit dem ihr eigenen Hauptmerkal - dem Glauben an das Übernatürliche - war, sondern gleichzeitig damit auch ein kompliziertes System von mit der gesellschaftlichpolitischen Wirklichkeit, mit der Lebensweise, der Ethik, dem Recht, der Literatur, der Kunst verbundenen Anschauungen und Normen darstellte. Die Annahme der christlichen Religion als vorherrschende Weltanschauung und vorherrschende Ideologie bedeutete die Annahme einer neuen Lebenswise,

eines neuen gesellschaftlichen und persönlichen Verhaltens, neuer materieller und geistiger Werte. Da Bulgarien nach byzantinischem Muster zum Christentum bekehrt wurde und in den Schoß der byzantinischen Orthodoxie trat, so ist es ganz verständlich, daß neben dem neuen Glauben in die bulgarische Gesellschaft das ganze komplijierte Phänomen von ideologischen, kulturellen und Weltanschauungserscheinungen, die bedingt als «Byzantinismus» bezeichnet werden, eindrang und sich verbreitete.

Ein wichtiges, für einen solchen Prozeß günstiges Moment war die Tatsache, daß in Bulgarien im 9. - 10. Jh.die feudalen Verhältnisse, d.h. jene gesellschaftlich - ökonomische Ordnung vollkommen ausgebildet wurde, die in dieser Zeit auch für die politisch- administrative Struktur des Byzantinischen Reiches charakteristisch war. Das Vorhandensein von ähnlichen gesellschaftlichen Systemen schafft grundsätzlich geeignete Voraussetzungen für eine leichtere und schnellere Annahme von materiellen und geistigen Werten und das mittelalterliche Bulgarien ist ein überzeugendes Beispiel dafür.

Die Übersicht über das faktische Material zeugt davon, deß in der zweiten Hälfte des 9. und dem Beginn des 10. Jhs. die Wirkung des Byzantinismus auf vielen Gebieten des Lebens und der Kultur der bulgarischen Gesellschaft festzustellen ist. Das byzantinische Hofzeremoniell dringt in die Paläste der bulgarischen Könige, unter dem Zeichen des Byzantinismus entfaltet und entwickelt sich die Theorie und Praxis der neugegründeten orthodoxen bulgarischen Kirche. Die Traditionen der byzantninischen Architektur und Malerei prägen sich in dem Kirchenbau in Pliska und Preslav, in den Wandmalereien, in den Miniatüren. Überzeugende Angaben über den byzantinischen Einfluß finden wir in verschiedenen, aus dieser Zeit stammenden juristischen und literarischen Denkmälern wie «Das Gesetz zum Verurteilen der Menschen», «Die Ekloge», «Das landwirtschaftliche Gesetz», «Das Schestodnev» (Hexameron mit originalen Reden in sechs Kapiteln) von Johan Exharch, Belehrende und Lobreden Kliments von Ochrida und Konstantins preslavski, die beiden Sammelwerke Simeons mit gemischtem Inhalt aus dem Beginn des 10. Jhs. usw. Die meisten der erhaltenen, aus dieser Zeit stammenden schriftlichen Werke sind eigentlich byzantinische Werke, die in die altbulgarische Sprache übersetzt wurden. Es handelt sich um Literatur, die vor der byzantinischen Kultur beeinjlusst war. Diese kultur war überhaupt die Quelle, aus der hervorragende bulgarische Schriftsteller aus den damals gegründeten Unterrichts - und Aufklärungsschulen in Preslav und Ochrida wie Kliment von Ochrida, Naum, Konstantin Preslavski, Johan Exharch, Tschernorisetz Chrabar, der Mönch Grigorii, Tschernorisetz Petar u.a.m. geschöpft haben.

In seiner Gesamtheit hat der byzantinische Kultureinfluß auf das mittelalterliche Bulgarien im 9. - 10. Jh. einen überwiegend reliösen Charakter. Er dringt ein und bewährt sich auf verschied^nen Wegen - vor allem die christliche, in Werken der Literatur, der Malerei, der Philosophie, des juristischen Denkens sich widerspiegelnde Weisheit. Im Vordergrund stehen Werke hervorragander Theologen wie Johan Zlatoust, Vasilii Veliki, Isidor Pelusiot, Grigorii nasianski, Johan Damaskin u. a. Und das ist ganz verständlich. Gleichzeitig und wieder durch Byzanz aber drangen in die mittelalterliche bulgarische Gesellschaft auch Werke mit mehr oder weniger weltlichem Inhalt ein, die Zugang zu den gebildeten Kreisen fanden und ihrem Interesse an reicheren Kenntnissen entsprachen. Neben den theologischen Werken, wie z. B. den «Reden» von Johann Zlatoust und Vasilli Veliki, lernte der bulgarische Leser solche Welke wie die «Dialoge des Pseudocäsarius», «Himmel», «Schestodnev», «Physiolog», «Christliche Topographie», «Über die poetischen Gestalten» von Georgi Chirovosk usw. kennen. Aus solchen Werken erfuhr er vielerlei über die Umwelt, die Himmelskörper, über verschiedene meteorologische Erscheinungen, über die Erde, die Tiere und die Pflanzen, über seinen eigenen Körper und seine Seele. Er begann sich für Fragen der Literatur, der Ethik, der Philologie, der Rhetorik, der Geschichte zu interessieren. Mittelpunkt weltlicher Kenntnisse wurde die Preslawer Schule, wo der bulgarische Herrscher, König Simeon (893 - 927) selbst eine anstrengende Literaturtätigkeit entfaltete und seine Bojaren versammelte, um sie mit dem, was er gelesen und erfahren hatte, bekannt zu machen.

Dank dem immer größerem Interesse für weltliche Kenntnisse, das ein Ergebnis des Einflusses der byzantinischen Literatur war, begann sich in der mittelalterlichen bulgarichen Gesellschaft die Wirkung des alterümlichen heidnischen Kulturerbes bemerkbar zu machen. Durch solche Werke wie «Himmel», «Schestodnev», die «Dialoge des Preudocäsarius», die «Christliche Topographie» usw. lernte der gebidete Bulgare die Auffassungen solcher bekannten antiken Gelehrten und Philosophen wie Thales, Parmenides, Demokrit, Plato, Aristoteles, Strabon, Ptolemäus u.a. kennen. Gleichzeitig mit dem, was ihm die Theologen vorlegten, wurde er, obschon im verhältnismäßig begrenztem Maß, an dem bemerkenswerten, während der griechisch-hellenistischen und der Römerzeit geschaffenen ideologischliterarischen Reichtum mitbeteiligt. Dieses Eindrigen in das Alterum verdankt die mittelalterliche bulgarische Kultur vor allem der Rolle des benachbarteh Byzanz, d.h. jener Gesellschaft, in der die antike Tradition nie zu existieren aufgehört

hatte, trotz den Bemühungen einzelner Vertreter der Kirche, sie nicht zu beachten und sogar zu verleugnen. Dank einer Reihe von aus der griechischen Sprache im 10. - 11. Jh. übersetzten Werken wurde es möglich, daß im mittelalterlichen Bulgarien Namen von antiken Schriftstellern und Gelehrten bekannt und ihre Gedanken und Anschauungen popularistiert wurden. Eine nicht unbedeutende Rolle in dieser Beziehung hat auch die Tatsache gespielt, daß viele gebildete Bulgaren aus dieser Zeit wie z. B. Simeon, bevor er Herrscher wurde, in der beřhmten Konstantinopler Magnaurschule lernten, wo neben den theologischen Disziplinen auch Kenntnisse in Mathematik, Astronomie, Rhetorik, Grammatik usw. erworben wurden. Wie der langobardische Diplomat Liudprand erwähnt, hat Simeon ebendort «die Redekunst Demosthenes' und die Syllogismen Aristoteles' «erlernt». Gut kannte die Werke der alten Autoren und vor allem der Phillosophen auch der angesehene Zeitgenosse Simeons Johan Exharch, der in seinem «Schestodnev» sich mehrmals mit den heidnischen Denkern auseinandersetzt, um ihnen die Überlegenheit der christlichen Religion und die Richtigkeit der in der Bibel dagrelegten Dogman zu beweisen. Ohne Zweifel fand das Interesse für die Antike seine Widerspiegelung in der Unterrichtsund Literaturtätigkeit der unter der Leitung des Königs Simeon stehenden Preslawer Schule, an der sehr aktiv auch der Herrscher selbst teilnahm, der für seine Gelehrsamkeit als «ein neuer Ptolemäus» lobgepriesen wurde.

Wenn man sich mit der Frage der Wirkung des Byzantinismus auf das mittelalterliche Bulgarien befaßt, muß man in Betracht ziehen, daß diese Wirkung in verschiedenen Richtungen vom Standpunkt ihrer sozialen Funktion aus zum Ausdruck kommt. Einerseits sehen wir, daß in Bulgarien Werke des byzantinischen philosophisch-religiösen, politischen, juristischen und ethisch-sozialen Denkens eindringen, die mit der Weltanschauung und den Interessen der weltlichen und kirchlishen Feudalklasse verbunden sind und gerade aus diesem Grunde ins Altbulgarische übersetz und als offizielles Schrifttum verbreitet werden. Neben dieser Literatur aber dringt aus Byzanz in Bulgarien in der betrachteten Periode ein anderer, seinem Inhalt nach wesentlich verschiedener ideologisch-literarischer Reichtum ein. Das sind Werke mit apokryphischem und ketzerischem Charakter, unter denem an erster Stelle die Werke der Paulikianer stehen. Auf der Grundlage des Dualismus, d.h. der Auffassung und der Annahne, daß im Weltall zwei gegensätzliche Prinzipien -Gut und Böse - miteinander kämpfen und daß die sichtbare Welt eine Schöpfung der bösen Kraft ist, entstanden, lehnte das Paulikianertum die bestehende gesellschaftlichpolitische und kirchliche Ordnung ab und erklärte sich gegen die Vertreter der offiziellen Kirche mit ihren Symbolen und Ritualien (Taufe, heiliges Abendmahl, Verehrung des Kreuzes, der Heilignebider usw.). Die Auffassungen des Paulikianertums waren dem Gründer des Bogomilentums, dem Popen Bogomil, gut bekannt, der sie beim Aufbau seiner antikirchlichen dualistischen Lehre, die in Bulgarien um die Mitte des 10. Jhs. erscheint, annahm und weiter entwickelte.

Die Rolle, welche Byzanz in zwei Richtungen spielte und die sowohl als Wirkung der offiziellen kirchlich-feudalen Ideologie wie auch als Wirkung von antikirchlichen und ketzerischen Stimmungen zum Ausdruck kommt, bedeutet, daß man streng differenziert an die Erforschung des einheitlichen Problems der Rolle Byzanz und seines Einflusses auf das mittelalterliche Bulgarien herangehen muß. Man muß die gesellschaftlich - wirtschaftliche, politische, kirchlich-religiöse und kulturelle Entwicklung der beiden mittelalterlichen Balkanstaaten und besonders den Charakter und die Besonderheiten ihrer Gesellschaftsordnung und des damit verbundenen Systems von rechtlichen und sozialen Anschauungen gut kennen.

Bei der Betrachtung des byzantinischen Einflusses muß man auch eine andere Tatsache in Betracht ziehen, nämlich daß er sich auf bulgarischem Boden und unter den örtlichen Verhältnissen verändert. Überzeugende Beispiele dafür kann man in dem Inhalt der nach byzantinischen Mustern entstandenen Rechtsdenkmäler finden. So kann man z. B. in dem «Gesezt zum Verurteilen der Menschen», das zu den ersten schriftlichen juristichen Sammelwerken in Bulgarien gehöt und nach der Annahme des Christentums entstand, solche Anordnungen finden, die seinem byzantinischen Urbild (der Ekloge) nicht entsprechen und das Werk eines bulgarischen Kompilators sind. Besonders beachtenswert ist der Artikel I des «Gesetzes zum Verurteilen der Menschen», der harte Strafen für jene Dörfer verlangte, deren Einwohner die heidnischen Ritualien und Bräuche bewahrten. Vorausgesehen wurde, die Einwohner dieser Dörfer in abhängige Leute zu verwandeln und sie zusammen mit ihrem Hab und Gut zu Cunsten der Kirche zu verkaufen[1]. Dieser Artikel fehlt in der Ekloge, er ist original bulgarisch und entspricht den konkreten Erfordernissen der Zeit, als der heidnische Glaude in dem neugetauften Land noch ziemlich stark war und es nötig war, strenge Maßnahmen für seine Ausrottung zu treffen. Interessante Veränderungen, welche wieder die örtlichen Verhältnisse in Betracht ziehen, sind auch in einigen Strafanordnungen bei Verbrechen von religiös - moralischem Charakter enthalten. Im Gegensatz zu den harten Strafen der Ekloge, welche Tod oder Ausschneiden von Körper-

teilen verlangen, werden in dem «Gesetz zum Verurteilen der Menschen» (GVM) statt dieser grausamen Sanktionen kirchliche, in langem Fasten und Kirchenbuße bestehende Strafen vorausgesehen. So wird z.B. in der Ekloge eine körperliche Strafe für denjenigen vorgeschrieben, der mit fremden Sklavinnen hurt, während nach dem GVM er mit sechsjährigem Fasten bestraft werden muß. Kirchenstrafen statt körperlicher Strafen werden auch bei anderen Vergehen vorausgesehen, die von dem Strafrechtbestand des GVM umfaßt sind. Der Inhalt dieses juristischen Sammelwerks zeugt überhaupt von der großen Rolle der jungen bulgarischen Kirche, die eine Kontrolle über die Rechtsprechung ausüben mußte und der die Möglichkeit gegeben wurde, in bestimmten Fällen die Organe der weltlichen Jurisdktion durch andere zu ersetzen.

Interessante Veränderungen kann man im Text der in altbulgarischer Sprache übersetzten «Ekloge» im Vergleich zu dem byzantinischen Original dieses juristischen Sammelwerkes entdecken. So wird z. B. in der byzantinischen Ekloge bestimmt, daß wenn der Verstorbene gar keine Erben hat, sein Hab und Gut der Staatsschatzkammer zu übergeben ist. Nach der altbulgarischen Ekloge aber muß in einem solchen Fall das Hab und Gut des Verstorbenen der Staatsschatzkammer oder der Kirche zufallen. Auch in dieser Anordnung tritt die große Rolle des kirchlichen Instituts, die sich auch in der entsprechenden Rechtsnorm widerspiegelt, hervor.

Als Beispiel fur auf bulgarischem Boden eingetretenen Veränderungen des byzantninischen Einflusses kann man die belehrenden und Lobreden Kliments von Ochrida anführen. Es ist gut bekannt, daß sie im großen und ganzen nach byzantinischen Originalen entstanden sind und Ideen und Anschauungen von byzantinischen Theologen widerspiegeln. In diesen belehrenden und Lobreden sind jedoch Elemente enthalten, die unmittelbar mit der bulgarischen Atmosphäre, mit den konkreten Bedürfnissen des Kampfes mit dem noch lebendigen Heidentum, des Kampfes gegen den traditionellen Glauben und die Angewohnheiten des neugetauften Volkes verbunden waren. Das sind keine komplizierten kirchlichen Werke, typisch für den byzantinischen rhetorischen Stil, sondern einfach geschriebene, verständliche Welke mit religiöser Thematik, geeignet für die breiten Schichten der Bevölkerung, die noch nicht tief in die christliche Dogmatik eingedrungen waren und auf dem möglichst zugänglichen Wege zu studieren sind. Diese Besonderheit der Reden Kliments, die ihn von den byzantinischen Werken abweichen läßt, ist ausdrücklich in seinem «Prostranno shitie» (Heiligenleben) erwähnt. Dort wird gesagt, daß Kliment «einfache und verständliche Reden für alle Feiertage verfaßte, die nichts Tiefsinniges und sehr Weises enthalten, aber auch dem einfachsten Bauern begreflich sind. Damit ernährte er die Seelen der ungebildeteren Bulgaren, indem er Milch denjenigen zu trinken gab, die keine festere Nahrung zu sich nehmen konnten und wurde ein neuer Paulus für die Korinther-Bulgaren».

Als Beispeil für das Anpassen byzantinischer Werke an den bulgarischen Boden kann man das «Schestodnev» von Johan Exharch anführen. In diesem Werk folgt der altbulgarische Schrifsteller im Grunde genommen den byzantinischen Originalen, die er wörtlich ins Altbulgarische übersetzt. Gleichzeitig damit aber hat er an einigen Stellen seine eigenen Gedanken über verschiedene Fragen in den ext eingefügt, eine neue Einleitung geschrieben und interessante Einzelheiten aus dem Leben der bulgarischen Gesellschaft in dieser Epoche widergespiegelt. Ein gutes Beispiel dafür ist die gut bekannte Stelle in dem «Schestodnev», wo Johan Exharch von dem Entzücken des aus den benachbarten Dörfern nach Preslav gekommenen «armen Wanderers» von der Herrlichkeit der bulgarischen Hauptstadt, der Pracht und dem Prunk des Königspalaste, wo der Herrscher umgeben von seinen Bojaren sitzt, erzählt. So verwandelt sich ein rein byzantinisches Werk wie das «Schestodnev» unter der Feder des beobachtenden und begabten Schriftstellers in ein für die örtlichen Verhältnisse geeignetes, verschiedene Seiten im Leben der Bulgaren widerspiegelndes Werk.

Zum Schluß möchte ich einiges über die politischen Beziehungen zwischen dem byzantinischen Reich und dem mittelalterlichen bulgarischen Staat sagen. Es besteht oft die Meinung, daß es zwischen Bulgarien und Byzanz lauter Kriege und Feindseligkeiten gab. In Wirklichkeit aber gab es lange Perioden eines friedlichen Zusammenlebens. Und noch mehr: es gab Momente militärischer Zusammenarbeit gegen gemeinsame Gegner und Eroberer.

Chronologisch betrachtet ist das erste Ereignis dieser Art die Belagerung der byzantinischen Hauptstadt Konstantinopolis im Jahre 717 duch die Araber. Der Druck der Sarazener auf das Kaiserreich Byzanz wird, um das Ende des 7. und zu Anfang des 8. Jhs. immer stärker und frührt zum endgültigen Verlust seiner afrikanischen Besitzungen. Klenasien wird stark bedroht. Am Anfang der Regierung des Kaisers Leon III. (717 - 741) dringt eine überaus große Flotte der Araber unter dem Befehl des Feldherrn Maslamas bis zu der Mauern von Konstantinopolis vor. Die Stadt wird nicht nur an der Küste, sondern auch vom Festland belagert, wodurch eine reale Gefahr der feindlichen Eroberung entsteht. Die Einnahme von Konstantinopolis wäre ein töd-

licher Stoss für das ganze byzantinische Reich sein. In diesem Zeitpunkt erfolgt die Beteiligung der Bulgaren durch die von ihrem Khan Tervel entsandten Streitkräfte, die den feindlichen Angreifern eine schwere Niedergale bereiten und sie zum Rückzug zwingen. Mit der Rettung der byzantinischen Hauptstadt werden ein für alle Mal die weiteren Eroberungspläne des Arabischen Kalifats auf dem Balkan vereitelt. Was der Französische Hausmeier Karl Martell im Jahre 732 durch die Zerschlagung der Araber in der Schlacht bei Poitiers erreicht hat, um ihren Vorstoß nach Westeuropa Abzuriegeln, verwirklicht 15 Jahre früher der bulgarische Herrscher Tervel durch den Sieg über die Araber und ihren Feldzug zur Einnahme von Konstantinopolis. Dies ist zweifellos ein Beitrag des jungen Bulgarischen Staates zum Widerstand des südlichen Nachbarlandes gegen die drohende Gefahr. Es ist erwähnenswert, daß die Beteiligung der Bulgaren während der Belagerung von Konstantinopolis und die den Arabern bereitete Niederlage nicht nur in der byzantinischen, sondern auch in der westlichen mittelalterlichen Geschichtsschreibung weiten Widerhall findet und diesse Ereignis als eines der bedeutendsten bewertet.

Ein anderes Moment, bei dem der bulgarische Staat seinem südlichen Nachbarn eine militärisch-politische Hilfe geleistet hat ist die gut bekannte Niederlage der Lateiner in der Nähe von Adrianopel am 14. April 1205. Bevor es diesen schweren Schlag erleidet, gehört das Lateinische Kaiserreich von Konstantinopolis, das in den Balkangebieten nach dem 4. Kreuzzug und der Erobergung von Konstantinopolis gegründet wurde, bekanntlich zu den mächtigsten politischen Formationen. Vom Zusammenbruch des Kaiserreichs Byzanz begeistert, sind die lateinischen Ritter auf dem Wege, alle seine Besitzungenauf der Balkanhalbinsel zu erobern und das letzte Widerstandszentum zu vernichten, das sich in Kleinasien unter der Führung von Theodoros Laskaris gebilldet hat. Unter dem Befehl Heinrichs, des Bruders Balduins von Flandern, entsendet das Lateinische Kaiserreich Streitkräfte nach KleinAsen. Unverhohlene Angriffspläne schmieden die Lateiner auch gegen Bulgarien, unruhigen Verhältnissen erweist sich der Sieg des bulgarischen Herrschers Kalojan bei Adrianopolis als Ereignis mit außerordentlichen Folgen. Heinrich erfährt von der Gefangennahme seines Bruders Balduin und zieht seine Truppen aus Kleinasien sofort zurück. Dadurch ermöglicht er Theodoros Laskaris, seine Lage zu festigen und die Grundlagen eines selbständigen, unter dem Namen Kaiserreich von Nikaia bekannten byzantinischen Staates aufzubauen. Ihre Freiheit erlangt auch die Bevölkerung in Epiros, wo sich ein anderer byzantinischer Staat unter der Führung von Michael Angelos Komnenos bildet.

Dadurch werden die gegen die slawischen Staaten auf der Balkanhalbinsel geschmiedeten Eroberungspläne endgültig vereitelt. Der Sieg der Bulgaren bei Adrianopolis zieht demnach Folgen nach sich, die über den Rahmen ihrer eigenen Geschichte hinausreichen und die politische Lage auf der ganzen Balkanhalbinsel sowie in Kleinasien verändern.

LITERATUR

D. Angelov, Vizntijs-i vlijania varhu srednoverkovna Balgarija, Istoritscheski pregled, 1948, H. 4/5, p. 401 fl. 1949, H. 4/5, p. 587 fl. Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantischen Reiches-Ursprung, Wesen und Geschichte, Godischnik na Sofijskia Universitet, Istorico - filologitscheski fakultet, XLIV, 1947/48 p. 1 - 60, XLVI, 1950, p.1 - 45. Die gegenseitigen Beziehungen und Einflüsse zwischen Byzanz und dem mittelalterlichen Bulgarien, Byzantinoslavica XX, 1, 1959, p. 40 - 49. Der bulgarische Staat und das europäische Mittelalter, Bulgarian Historical review. 1979, 3 p. 55 - 76. Bogomilstvoto v Balgarija, Sofia 1980. *M. Andreev D. Andelov,* Istorja na balgarskata darjava i pravo, Sofia 1972. *V. Ganev,* Zakon sudnij lüdem, Pravno -istoritscheski i pravnoanalititschni rpoutschvanija, Sofia 1959. E. Georgiev, Raszvetat na balgarskata literatura v XI - X vek, Sofia 1962. *I. Dujcev,* Klassisches Altertum im Mittelalterlichen Bulgarien, Renaissnase und Humanismus in Mittel-und Osteuropa, Berlin 1962. Drevnoezitscheski misliteli i pisateli v starata balgarka jivopis, Sofia 1978.

Dimiter ANGEROV

Sofia

*Ο ΕΠΙΣΚΟΠΟΣ ΚΑΙ Η ΠΟΛΗ: ΤΑ ΚΟΣΜΙΚΑ ΚΤΙΣΜΑΤΑ**

ΑΝΝΑ ΑΒΡΑΜΕΑ / ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΚΡΗΤΗΣ

* Η εργασία αυτή ανακοινώθηκε στο XI[e] Congrès International d' Archéologie chrétienne (Lyon - Vienne - Grenoble - Genève - Aoste 21 - 28 Σεπτεμβρίου 1986), σε συνεπτυγμένη μορφή και σε γαλλική γλώσσα.

Η μορφή του επισκόπου, ο κοινωνικός του ρόλος καθώς και οι σχέσεις του με την πολιτική εξουσία, στο Ανατολικό τμήμα της Αυτοκρατορίας, έχουν γίνει αντικείμενο πολλών μελετών[1]. Ειδικά στον θεσμικό και κοινωνικό ρόλο του επισκόπου εντάσσεται και η σύμπραξή του στην ανέγερση ή ανανέωση των δημοσίων έργων, κτισμάτων δηλαδή που η λειτουργία τους δεν συνδέεται με λατρευτικούς σκοπούς. Οι αναφορές των πηγών και ιδιαίτερα ή νομοθεσία, οι φιλολογικές μαρτυρίες και τα επιγραφικά κείμενα επιτρέπουν, ως ένα σημείο, τη διαγραφή της εξελικτικής καμπύλης αυτού του ρόλου. Μελετώντας τα προβλήματα τα σχετικά με τη συμμετοχή του κλήρου στον αστικό βίο και πολιτισμό διακρίνουμε: την πορεία των εκκλησιαστικών παρεμβάσεων μέσα στο χρόνο, τη γεωγραφική κατανομή των στοιχείων, την ποικιλία και τα είδη των κτισμάτων καθώς και τις εκφράσεις που χρησιμοποιούνται στις πηγές - ιδιαίτερα στις επιγραφές - και αναφέρονται στα κτίσματα που εκτελούνται, επιβλέπονται και γενικότερα οφείλουν την ίδρυση ή ανανέωσή τους στη συμβολή του επισκόπου.

Κατά τους πρώτους χριστιανικούς αιώνες και πριν από τη βασιλεία του Ιουστινιανού του Α', τα στοιχεία της έρευνας οδηγούν στην ακόλουθη κατάταξη:

α. Εκτέλεση δημοσίων έργων από τον επίσκοπο με χρηματοδότηση από τα έσοδα της εκκλησιαστικής διοίκησης που υπάγεται στη δικαιο-

1. E. Kirsten, *Die byzantinische Stadt. Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress,* V, 3, München 1958, passim. D. Claude, *Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert,* München 1969, σελ. 107 κε. H. Hohlweg, *Bishof und Stadtherr im frühen Byzanz,* «Jahrbuch für österreichischen Byzantinistik», 20, 1971, σελ. 51 - 62. K. L. Noethlichs, *Materialen zum Bischofsbild aus den spätantiken Rechtsquellen,* στο «Jahrbuch für Antike und Christentum», 16, 1973, σελ. 28 - 59. A. Guillou, *L'évêque dans la société Méditerranéenne des VIe - VIIe s. Un modèle,* στη «Bibliothèque de l'Ecole des Chartes», 131, 1973, σελ. 5 - 19. (= *Culture et société en Italie byzantine VIe - XIe s.* London, Var. Reprints, 1978, αρ. II).

δοσία του. Αποσπάσματα από τις επιστολές του Θεοδώρητου Κύρρου είναι ιδιαίτερα διαφωτιστικά για την περίπτωση αυτή. Γράφοντας ο Θεοδώρητος γύρω στα μέσα του 5ου αι. στον πατρίκιο Ανατόλιο, ανώτερο αξιωματούχο του Κράτους, του υπενθυμίζει τις δαπάνες που έκανε για τα δημόσια έργα της πόλης του και τονίζει ότι για την εκτέλεσή τους δεν επιβάρυνε ούτε τον ύπαρχο ούτε τους υπαλλήλους που υπάγονται σ' αυτόν, αλλ' αντίθετα «... πολλά της εκκλησιαστικής προσόδου εις τα δημόσια ανηλώσαμεν οικοδομήματα, στοάς εγείροντες και λουτρά και γεφύρας κατασκευάζοντες και των κοινών των άλλων επιμελούμενοι...»[2]. Και σε άλλη επιστολή ο Θεοδώρητος υπενθυμίζει τις προσπάθειες που κατέβαλε για να αποκρύψει την «ἐρημίαν» και το «εἰδεχθὲς» της Κύρρου με την ανέγερση πολυτελών και ποικίλων οικοδημάτων[3]. Στην ίδια αυτή κατηγορία, της χρηματοδότησης από τον επίσκοπο, με χρήματα που ανήκουν στην Εκκλησία, πρέπει να κατατάξουμε την επιγραφή που αναφέρεται στην ανανέωση του τείχους των Φιλών στην Αίγυπτο, γύρω στα μέσα του 5ου αι. Η ανακαίνιση ενός τμήματος του τείχους πραγματοποιήθηκε όχι μόνον «σπουδῇ καὶ ἐπιεικείᾳ» του επισκόπου Δανιήλ, αλλά και με τη χορήγηση χρημάτων: «ἀναλωμάτων παρεχομένων»[4]. Εξάλλου είναι χαρακτηριστικό ότι κατά τη διάρκεια αυτής της περιόδου - πριν από τη βασιλεία του Ιουστινιανού - τα επιγραφικά κείμενα αναφέρουν συχνά το όνομα του επισκόπου, ή άλλων μελών του κλήρου, ως ιδρυτών κοσμικών κτισμάτων, ακόμη και αμυντικών έργων, χωρίς να μνημονεύεται ο αυτοκράτορας ή ο κρατικός υπάλληλος. Πολλά παραδείγματα αυτής της κατηγορίας προέρχονται κυρίως από τη Συρία[5].

β. Στην ίδια πρώιμη εποχή επισημαίνεται η παρέμβαση του αυτοκράτορα με καταβολή χρηματικού ποσού στον επίσκοπο. Στο Χρονικό του Ιωσηέ του Στυλίτη γίνεται λόγος για το ποσό των 20 λιτρών χρυσού (= 1440 σόλιδοι) που κατέβαλε το 504/5 ο αυτοκράτορας Αναστάσιος στο δημόσιο ταμείο της Έδεσσας και το οποίο θα εισέπραττε ο επίσκοπος για την ανακαίνιση του τείχους της πόλης[6]. Στο ίδιο Χρονι-

2. Théodoret de Cyr, *Correspondance*, εκδ. Y. Azéma, τομ. II, αρ. 79, σελ. 186, («Sources chrétiennes», αρ. 98).

3. Ο ίδιος, τομ. III, αρ. 139, σελ. 146 («Sources chrétiennes», αρ. 111).

4. E. Bernand, *Les inscriptions grecques et latines de Philae*, τομ. II, *Haut et Bas Empire*, Paris 1969, αρ. 194, 195.

5. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (στο εξής: *IGLS*) II, 458, 459, 460, 477; IV, 1582, 1607.

6. Josué le Stylite, εκδ. J.-B. Chabot, *Corpus Script. Christ. Or.*, αρ. 121, Louvain 1949, σελ. 226 - 227. Όπως φαίνεται από το κείμενο (σελ. 226) ο αυτοκράτορας κατέβαλε επί-

κό αναφέρεται ότι ο επίσκοπος Σέργιος του Beredjik έλαβε από τον αυτοκράτορα ένα σημαντικό ποσό για την ανανέωση του τείχους της πόλης[7].

Η βασιλεία του Ιουστινιανού θα αποτελέσει αποφασιστικό σταθμό στην εξέλιξη του θεσμικού ρόλου του επισκόπου, όπως έχει πολλές φορές τονισθεί[8]. Ο αυτοκράτορας, επιθυμώντας να εξασφαλίσει την ενότητα της Αυτοκρατορίας, προσπάθησε να ενδυναμώσει την φθίνουσα τοπική εξουσία και τη βοήθησε να εκπληρώσει το ρόλο της προστατεύοντάς την από τις παρεμβάσεις της υπαρχικής και επαρχιακής διοίκησης. Στην ενίσχυση της αυτονομίας των πόλεων κεντρικό ρόλο διαδραματίζει ο επίσκοπος ως εκπρόσωπος των πρωτευόντων και ολόκληρης της αστικής κοινότητας. Μέσα στο πνεύμα αυτό νομοθετείται το 530 και η παρέμβαση του επισκόπου στα δημόσια έργα. Ο Ιουστινιάνειος κώδικας (I, 4, 26) ορίζει ότι το περιορισμένο συμβούλιο των πρωτευόντων με επικεφαλής τον επίσκοπο θα διαχειρίζεται τα ποσά που προορίζονταν για την κατασκευή ή ανανέωση λουτρών, υδραγωγείων, τειχών και πύργων, δρόμων και γεφυρών[9]. Τα στοιχεία των πηγών που αναφέρονται στη συμ-

σης 200 λίρες χρυσού (= 14.400 σόλιδους) στον ηγεμόνα Ευλόγιο για τα έξοδα της ανέγερσης του εξωτερικού τείχους που προστάτευε την Έδεσσα, καθώς και για την ανανέωση των αγωγών του δημοσίου λουτρού, του μεγάρου του πραιτωρίου και άλλων δημοσίων κτισμάτων. Πρβλ. A. Guillou, *Economia e Società*, στο *La civiltà bizantina dal IV al IX secola. (Università degli studi di Bari. Centro di studi bizantini, Corsi di Studi*, I, 1976), Bari 1977, σελ. 373, 375, 379-380.

7. Josué le Stylite, ο.π. σελ. 228 «... et imperator ei dedit aurum non mediocre in eius expensas».

8. A. Guillou, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VIIe s. L'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie (Istituto Storico italiano per il Medioevo. Studi Storici*, fasc. 75 - 76). Rome 1969, σελ. 164 και σημ. 85 - 88. J. Durliat, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine (Collection de l'Ecole Française de Rome*, αρ. 49), 1981, σελ. 99 - 100 και σημ. 21, 32. G. Dagron, *Les villes dans l'Illyricum protobyzantin*, στο *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin. Actes du Colloque organisé par l'Ecole Française de Rome (Collection de E. F. R.*, αρ. 77), 1984, σελ. 14 - 16.

9. Ως προς τα οχυρωματικά έργα πρέπει να τονισθεί ότι ο Ιουστινιανός διετήρησε με την παλαιά απαγόρευση του Θεοδοσιανού κώδικα (*CTh* XVI, XV, I, 18 εδκ. Mommsen - P. Meyer, Berlin 1905, σελ. 805) σύμφωνα με την οποία απαγορευόταν να αναγραφεί στα οχυρωματικά έργα άλλο όνομα εκτός απ' αυτό του αυτοκράτορα, αλλά τροποποίησε τη διάταξη και νομοθέτησε ότι οι υπάλληλοι, που ανήγειραν με δημόσια χρήματα οχυρώσεις, μπορούσαν να αναγράψουν στις αφιερωματικές επιγραφές το όνομά τους μετά από του αυτοκράτορα (*CJ* VIII, 11, 10, εκδ. P. Krüger, Berlin 1888, σελ. 338-339). Με την αναβίωση της τοπικής αυτονομίας ο Ιουστινιανός επέτρεψε στους επισκόπους και τους πρωτεύοντες να προτείνουν και να παίρνουν σχετικές πρωτοβουλίες· η αναγραφή του ονόματός τους σε οχυρωματικά έργα μικρότερης σημασίας επιτρεπόταν. Βλ. J. Durliat, ό.π., σελ. 93-95.

βολή αυτή του επισκόπου επιτρέπουν να επισημάνουμε τους διάφορους τρόπους χρηματοδότησης και εκτέλεσης των έργων.

α. Το όνομα του επισκόπου αναγράφεται στις αφιερωματικές επιγραφές σύμφωνα με την ιεραρχική τάξη της κρατικής εξουσίας. Στην επιγραφή που είχε εντοιχισθεί στην είσοδο του φρουρίου των Ανασάρθων, στη Συρία, η ιεραρχική τάξη των προστατών της πόλης έχει ως εξής: Ο Χριστός, οι αυτοκράτορες, ο στρατηγός, οι ύπαρχοι του πραιτωρίου, ο επίσκοπος, και ο αρχιτέκτων του οχυρωματικού έργου[10]. Η ίδια ιεραρχική τάξη επισημαίνεται και στην αφιερωματική πλάκα του τείχους των Φιλών, του έτους 577, στην οποία αναγράφεται ότι η ανέγερση έγινε «προνοίᾳ Θεοῦ», «τύχῃ αὐτοκρατόρων», «φιλανθρωπίᾳ δουκὸς και Αὐγουσταλίου», «εὐχαῖς Θεοδώρου ἐπισκόπου» και «ἐκ σπουδῆς καὶ ἐπιεικείας τοῦ σιγγουλαρίου τῆς δουκιανῆς τάξεως».[11]

β. Ο επίσκοπος αναλαμβάνει συχνά το ρόλο του μεσολαβητή και εκτελεστή της αυτοκρατορικής γενναιοδωρίας. Ο επιγραφικός φάκελος της Βόστρας της Αραβίας είναι από την άποψη αυτή ενδεικτικός. Στις επιγραφές που γίνεται λόγος για την ανέγερση ή ανανέωση των τειχών της πόλης[12] και των δημοσίων κτισμάτων[13] εξαίρεται το όνομα του Ιουστινιανού και τονίζεται ότι την ευεργεσία επέτυχε ο αρχιεπίσκοπος Ιωάννης («φιλοτιμίας ἀνυσθείσης»). Το υδραγωγείο της πόλης ανανεώνεται με αυτοκρατορική φιλοδωρία την οποία απέσπασε η «πρεσβεία» του αρχιεπισκόπου[14]. Η άμεση προσφυγή του επισκόπου στον αυτοκράτορα, χωρίς τη μεσολάβηση προσώπων της επαρχιακής διοίκησης, είναι δείγμα της αυτονομίας που έχει δοθεί και της οποίας ο επίσκοπος έχει ταχθεί επικεφαλής. Ο επίσκοπος επιτυγχάνει την πραγματοποίηση του έργου με παρακλήσεις: «εὐχαῖς». Ο τύπος «εὐχαῖς» που επισημαίνεται στα επιγραφικά κείμενα είναι γνωστό ότι χρησιμοποιείται για κάθε παρέμβαση εκκλησιαστικών αξιωματούχων.

γ. Ο επίσκοπος συμβάλλει στην ανοικοδόμηση με την επιμέλεια των εργασιών. Στην Τραπεζούντα, στην επιγραφή της ανατολικής πύλης του μέσου φρουρίου - της πύλης των βυρσοδεψείων - που χρονολογείται στο έτος 542, αναγράφεται ότι ο Ιουστινιανός ανανέωσε τα δημόσια κτίσματα με τις φροντίδες (σπουδῇ καὶ ἐπιμελείᾳ)του επισκόπου Ειρηναίου[15]. Στην Ασσό το οχυρωματικό τείχος ανανεώθηκε με επιμέλεια του Ελλαδίου «πρεσβυτέρου καὶ πολιτευομένου»[16]. Ανάλογη είναι περίπου και η περίπτωση που αναφέρεται σε επιγραφή της Σερδικής[17]. Ο αυτοκράτορας Τιβέριος, τον Ιούλιο του 580, ανανεώνει το υδραγωγείο της πόλης, με την επιμέλεια («inistantia») του επισκόπου Λεοντίου και την προσωπική επίβλεψη του αυτοκρατορικού εκπροσώπου. Στο κείμενο αυτό βλέπουμε την εφαρμογή του Ιουστινιάνειου κώδικα (10, 30, 4) που όριζε ότι τα ποσά που διέθετε απευθείας στις πόλεις ο αυτοκράτορας θα διαχειριζόταν ο επίσκοπος κάτω από την επίβλεψη του λογοθέτη εφοδιασμένου με «βασιλικὸν τύπον».

δ. Ο επίσκοπος ενεργεί σε συνεργασία με το κράτος. Η επιγραφή από τους Όμβους της Άνω Θηβαΐδας[18] μαρτυρεί ότι το δημόσιον «οἰκητήριον τῶν ξένων καὶ παρερχομένων» ανεγέρθηκε σε χώρο τον οποίον ανέλαβαν να καθαρίσουν οι αξιωματούχοι της πόλης με την πρωτοβουλία και ευθύνη του επισκόπου («ἐξ ὑπομνήσεως καὶ ὑποβολῆς τῆς ἐπιεικείας»). Στην ανέγερση αυτή ο επίσκοπος είχε τη βοήθεια των κατοίκων («ὄχλου συνυπουργοῦντος»). Το κείμενο διευκρινίζει επίσης ότι οι ξένοι και οι διερχόμενοι δεν είχαν την υποχρέωση να καταβάλουν εισφορά για την παραμονή τους.

ε. Ο επίσκοπος παίρνει την απόφαση να κατασκευάσει ή να ανανεώσει ένα οχυρωματικό έργο, καθώς και άλλα έργα κοινής ωφελείας, παίρνοντας χρήματα από το ταμείο της πόλης. Σε πολλές περιπτώσεις που εφαρμόζεται αυτός ο τρόπος χρηματοδότησης δεν κρίνεται απαραίτητη η μνεία του ονόματος του αυτοκράτορα ή του υπάρχου του πραιτωρίου. Εφόσον ο επίσκοπος εκπροσωπεί την πόλη, η αναγραφή του ονόματός του στην αφιερωματική επιγραφή είναι αρκετή, ενώ σε ορισμένες επιγραφές η χρονολόγηση της κατασκευής ή ανανέωσης του έργου προσδιορίζεται από το χρονικό διάστημα κατά το οποίο άσκησε το λειτούργημα του ο επίσκοπος. «Ἐπὶ τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου

10. *IGLS* II, 288.

11. E. Bernand, *Les inscriptions grecques et latines de Philae*, ό.π., αρ. 216.

12. *IGLS* XIII_1, 9128, 9130, 9131, 9132.

13. Στο ίδιο, 9129, 9133.

14. Στο ίδιο, 9134.

15. *CIG* IV_2, 8636. Στην έκδοση αυτή ο επίσκοπος ονομάζεται Ουράνιος. Την ανάγνωση Ειρηναίος παραδίδει ο Χρύσανθος, Μητροπολίτης Τραπεζούντος στο «Αρχείον Πόντου», 4-5, 1933, σελ. 216-217. Πρβλ. Κωνσταντίνας Μέντζου-Μεϊμάρη, *Χρονολογημέναι Βυζαντιναί επιγραφαί του Corpus Inscriptionum Graecarum* IV, 2, «Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας», Περίοδος Δ' - τόμ. Θ', 1977-1979, αρ. 180, σελ. 113.

16. *GIG* IV_2, 8838.

17. V. Besevliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin 1964, αρ. 3, σελ. 2-3. Πρβλ. *Dagron*, ό.π., σελ. 16 και σημ. 72.

18. G. Rouilland, *Notes sur deux inscriptions d' Ombos*, στο «Mélanges G. Schlumberger», I, Paris 1924, σελ. 85-100.

Ευσεβίου» καὶ μὲ διαταγὴ δικὴ του («όρισμῷ») ένα τμήμα του θαλάσσιου τείχους της Θεσσαλονίκης κτίσθηκε ἡ ανανεώθηκε γύρω στα τέλη του 6ου αι.[19] Ο Ευσέβιος, του οποίου γνωρίζουμε και τη φιλολογική δραστηριότητα, αναφέρεται στα «Θαύματα του Αγίου Δημητρίου»[20] ως πατέρας της «πολυτέκνου θυγατρός», της Θεσσαλονίκης. Από τη βόρεια Συρία προέρχεται ένα άλλο παράδειγμα: η επιγραφή του Bouz el Hanzir αναφέρει ότι το οχυρό κτίσμα ανεγέρθηκε το 565 με διαταγή («κελεύσει») του επισκόπου Στεφάνου[21].

στ. Το όνομα του επισκόπου αναφέρεται σε ορισμένες αφιερωματικές επιγραφές πριν από το όνομα του αυτοκράτορα ή του αυτοκρατορικού υπαλλήλου. Σε επιγραφή από το Izbicanij της Σερβίας[22] αναγράφεται ότι όλα τα κτίσματα κατασκευάσθηκαν από τον επίσκοπο στα χρόνια της βασιλείας του Ιουστινιανού και η επιγραφή του 539, από τους Αγίους Δέκα (Γόρτυνα) της Κρήτης,[23] κάνει λόγο για ένα τείχος που κατασκευάσθηκε στα χρόνια της επισκοπικής αρχής του Θεοδώρου και της αρχής του ανθυπάτου Ηλία.

Μεμονωμένα παραδείγματα ή συγκεντρωμένα στοιχεία από την ίδια περιοχή - όπως οι επιγραφές της Συρίας, των Φιλών, της Βόστρας - και που έχουν αναμφισβήτητη αξία σε τοπική κλίμακα, μπορούν επίσης να συμβάλλουν στη συναγωγή γενικώτερων συμπερασμάτων εάν καταταγούν στο γεωγραφικό χώρο. Μια τέτοια κατάταξη οδηγεί καταρχὴν στην παρατήρηση ότι τα περισσότερα παραδείγματα προέρχονται από περιοχές που βρίσκονται μακριά από την πρωτεύουσα. Η Συρία και η Αραβία παρέχουν τα περισσότερα στοιχεία· ακολουθούν η Άνω Αίγυπτος (Φίλαι) η Θηβαΐς (Όμβοι), η Οσροηνή (Έδεσσα), η Παλαιστίνη Β

19. G. M. Spieser, *Les inscriptions de Thessalonique*, «Travaux et Mémoires», 5, 1973, αρ. 5, σελ. 154.

20. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius*, I, *Le texte*, Paris 1979, σελ. 146-147 + 132; II, *Commentaire*, Paris 1981, σελ. 27-28.

21. *IGLS*, II, 270. Η επιγραφή του οχυρού αυτού της βόρειας Συρίας στην έκδοση *ILGS* χρονολογείται το 506. Μετά από νέα επιτόπια ανάγνωση ο D. Feissel προτείνει το έτος 565. Βλ. *Fondation Européenne de la Science. Activité Byzantine. Rapports des missions effectuées en 1982*, σελ. 253-254 (πολυγραφημένο αντίτυπο). Ανάλογο είναι και το παράδειγμα: *IGLS*, V, 2507, όπου το όνομα του επισκόπου που ανεγείρει έναν πύργο αναγράφεται μόνο του στην αφιερωματική επιγραφή. Βλ. επίσης και τους αριθμούς 2081, 2098.

22. Βλ. τελευταία έκδοση Ivanka Nikolajević, «*Simposiun Seoski dani S. Vukosavljevica*, VI. 178. Βλ. και την επιγραφή *IGLS* II, 478 του έτους 572.

23. A. Bandy, *The greek christian Inscriptions of Crete*, Athens 1970, αρ. 31, σελ. 58-61. Είναι πιθανώτερο η οχύρωση αυτή να αναφέρεται σε τείχος της πόλης παρά σε τείχος εκκλησίας.

(Σκυθόπολις), η Ισαυρία με το υδραγωγείο από την Όλβα, που ανεγείρεται «σπουδῇ» του επισκόπου Κοσμά επί βασιλείας Ιουστίνου και Σοφίας[24], η Γαλατία, από την οποία προέρχεται η επιγραφή η σχετική με την κατασκευή της γέφυρας στα χρόνια της επισκοπικής αρχής του Παύλου[25], ο Πόντος Πολεμωνιακός (Τραπεζούς). Η Κύπρος αντιπροσωπεύεται με το γνωστό υδραγωγείο της Σαλαμίνας/Κωνσταντίας, οι αψίδες του οποίου ανεγείρονται επί βασιλείας Ηρακλείου και επί αρχιεπισκοπικής αρχής Πλουτάρχου και Αρκαδίου. Οι εργασίες εκτείνονται σε δέκα και περισσότερα χρόνια[26]. Είναι επίσης πολύ πιθανό η ανανέωση του «ἀπαντιτηρίου» των Σόλων στα τέλη του 6ου ή τις αρχές του 7ου αι. να οφείλεται στον επίσκοπο της πόλης που κρύβεται πίσω από τον «κτίστη»(ευεργέτη) του επιγραφικού κειμένου[27]. Από την Ασσό (Ασία) προέρχεται η πλησιέστερη στην πρωτεύουσα επιγραφική μαρτυρία. Η γεωγραφική κατανομή των στοιχείων οδηγεί επίσης στη διαπίστωση ότι οι μνείες που αναφέρονται στο Ιλλυρικό είναι περιορισμένες. Εκτός από τις δύο επιγραφές του βόρειου Ιλλυρικού, της Σερδικής και του Ijbicanj, γνωρίζουμε παραδείγματα από τη Θεσσαλονίκη και τη Γόρτυνα. Στον ισχνό αυτόν επιγραφικό φάκελλο του Ιλλυρικού μπορούμε ίσως να προσθέσουμε μια επιγραφή από τη Σκιάθο[28]. Το κείμενό της αναφέρεται στην κατασκευή του μώλου του νησιού από τον επίσκοπο Στράτωνα, ο οποίος και δαπάνησε από τα χρήματα της Εκκλησίας («εκ των ιδίων»). Θα πρέπει να τονισθεί ότι αυτή η έλλειψη πληροφοριών και μάλιστα αναθηματικών επιγραφών σε δημόσια έργα που παρατηρείται στο Ιλλυρικό επισημαίνεται όχι μόνον για έργα που αναλαμβάνει ο κλήρος, αλλά και για έργα που εκτελούν οι πολιτικές αρχές, κυρίως μετά τον 4ο αι.[29]. Εντούτοις είναι δύσκολο να ερμηνευθεί η διαπίστωση αυτή ως απόρροια οικονομικής παρακμής, γιατί τα αρχαιολογικά τεκμήρια πιστο-

24. *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* III, αρ. 106α.

25. W. M. Ramsay, *Inscriptions de Galatie et du Pont*, «Bulletin de Correspondance Hellénique», 7, 1883, αρ. 11, σελ. 22. Η επιγραφή επισημαίνεται σε γέφυρα απ᾽ όπου περνούσε ο δρόμος από την Άγκυρα προς Δορύλαιο και Πεσσινούντα.

26. T. B. Mitford, *New Inscriptions from early christian Cyprus*, «Byzantion», 20, 1950, αρ. 5, σελ. 118-125. Για το έτος του θανάτου του Αρκαδίου στα τέλη του 641 ή αρχές του 642 βλ. Cyril Mango, *A byzantine Hagiographer at Work: Leontios of Neapolis*, στο έργο *Byzanz und der Westen*, έκδ. I. Hutter, Wien 1984, σελ. 33.

27. Mitford, ὀ.π., αρ. 17, σελ. 152-154.

28. I. Φραγκούλα, *Η επισκοπή Σκιάθου δια μέσου των αιώνων*, «Επετηρίς Εταιρείας Βυζαντινών Σπουδών», 11, 1935, σελ. 111.

29. Κατά τον 4ο αι. ορισμένες επιγραφές προς τιμήν των αυτοκρατόρων και των ανθυπάτων του Ιλλυρικού διασώζουν μνείες για κατασκευές δημοσίων έργων.

ποιούν την οικοδομική δραστηριότητα, που εκτείνεται τόσο στα εκκλησιαστικά όσο και στα κοσμικά έργα. Το παράδειγμα της Κορίνθου είναι χαρακτηριστικό. Οι παλαιές και νεότερες ανασκαφές[30]· αποκάλυψαν ότι οι ανακαινίσεις των κτισμάτων είναι σημαντικές από τα τέλη του 4ου και κατά τη διάρκεια των 5ου και 6ου αι. Εκτός από τις γνωστές επιγραφές του τείχους του Ισθμού, που αναγράφουν τα ονόματα του αυτοκράτορα Ιουστινιανού και του Βικτωρίνου[31], γνωρίζουμε μόνον μια αφιερωματική πλάκα που αναρτήθηκε στην κρήνη της Πειρήνης στη Κόρινθο αλλά το κείμενο είναι ελλιπές και δεν διασώθηκε ούτε το όνομα του ανανεωτή, που ίσως αναγραφόταν, ούτε ο χρόνος της ανακαίνισης[32]. Πρέπει εξάλλου να τονισθεί ότι ο γνωστός θεσμός του «πατρός τῆς πόλεως» που διαχειριζόταν τις πολιτικές προσόδους και τον οποίο συναντάμε σε πόλεις οι οποίες διατήρησαν μια ευημερία ανεξάρτητη από την κεντρική εξουσία, πολύ σπάνια επισημαίνεται στο Ιλλυρικό[33].

Η προοδευτικά αυξανόμενη συμμετοχή του επισκόπου στη διοίκηση των πόλεων σύμφωνα με τον νόμο και στην πράξη εκφράζεται με την αναγραφή του ονόματός του σε έργα ποικίλα που χαρακτηρίζουν τον αστικό βίο. Κατά την πρώιμη ιδιαίτερα εποχή αρκετά έργα κοινής ωφελείας ανεγείρονται στο άμεσο περιβάλλον της Εκκλησίας. Η επιτύμβια πλάκα του Ευγενιανού, που διώχθηκε επί Μαξιμίνου και κατόπιν ονομάσθηκε επίσκοπος στη Λαοδίκεια της Λυκαονίας αναφέρει ότι αναστήλωσε «πάσαν τὴν Ἐκκλησίαν» καθώς και το υδρείον, «εἰς κόσμον τῆς Ἐκκλησίας καὶ τοῦ γένους μου»[34]. Το λουτρό, στο χώρο της εκκλησίας των Γεράσων, ανανεώνεται από τον επίσκοπο Πλάκκο το 454/5[35]. Το

30. R. Scranton, *Mediaeval Architecture in the Central Area of Corinth* (Resultats of Excavations conducted by the American School of Classical Studies, Corinth XVI), Princeton 1957. Βλ. Άννας Αβραμέας, *Inventaire topographique de Corinthe et sa région à l'époque chrétienne et byzantine* (συνεργασία Μ. Κύρκου), υπό έκδοση στον τόμο «Fondation Européenne de la Science. Actes du colloque de clôture». Athènes 1984.

31. Βλ. τελευταία έκδοση από τον D. Feissel, *Inscriptions du Péloponnèse*, «Travaux et Mémoires», 9, 1985, αρ. 16-17, σελ. 279-281.

32. N. Bees, *Die Griechisch-christlichen Inschriften des Peloponnes*, I, Athen 1941, αρ. 8, σελ. 21 - 22.

33. H Charlotte Roueché, *A new Inscription from Aphrodisias and the title πατήρ τῆς πόλεως*, «Greek, Roman and Byzantine Studies», 20, 1979, σελ. 173-185, που μελέτησε με πολύ συστηματικό τρόπο το θεσμό, αναφέρει ότι μόνον στη Γορτύνα, από ολόκληρο το Ιλλυρικό, εντοπίζεται, αλλά και στην περίπτωση αυτή όχι απολύτως εξακριβωμένος εφόσον η επιγραφή που διασώζει τη μνεία είναι γνωστή από χειρόγραφο αντίγραφο.

34. *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* I, αρ. 170.

35. C. B. Welles, *The Inscriptions*, 296, στο έργο του C. Kraeling, *Gerasa, City of the Decapolis*, New Haven 1938.

υδραγωγείο του αγίου μάρτυρα Σωκράτη, που ανανέωσε το 487 ο Φιρμιανός, ήταν όπως φαίνεται έργο δημόσιας χρήσης ακόμη και αν η κρήνη που ήταν αφιερωμένη στο μάρτυρα κοσμούσε το άτριο της βασιλικής του[36]. Αστική ευεργεσία και χριστιανική φιλανθρωπία συνδυάζονται στο πρόσωπο του επισκόπου και τον οδηγούν στην ανέγερση έργων που σκοπό έχουν την προστασία, την οικονομική άνεση και την καλύτερη διαβίωση των πολιτών. Οι εκφράσεις που χρησιμοποιούνται είναι ενδεικτικές: «τὸ συμφέρον δοκιμάσας», «εἰς κοινὴν ὠφέλειαν». Μια επιγραφή που βρέθηκε πρόσφατα στα Γέρασα της Συρίας[37] αναφέρεται στη φυλακή που ιδρύθηκε για τους υποδίκους. Ο επίσκοπος Παύλος ανήγειρε τη φυλακή το 539 για να εγκλείονται οι «ὑπαίτιοι», «δίχα τῶν κατακρίτων» και για το λόγο αυτόν ο όρος που χρησιμοποιείται για το κτίσμα των υπαιτίων είναι ο όρος «φρουρά», ενώ για το κτίσμα των καταδικασμένων ο όρος «φυλακή». Το επιγραφικό αυτό κείμενο δείχνει φανερά πως η Ρωμαϊκή αυτοκρατορία, που έγινε χριστιανικό κράτος, έδωσε στον επίσκοπο το δικαίωμα να επεμβαίνει και στον σωφρονιστικό βίο και είναι ιδιαίτερα ενδεικτικό για τις σχέσεις που επικρατούσαν ανάμεσα στην επισκοπική εξουσία και στην πόλη. Το ενδιαφέρον του επισκόπου για τη δημόσια υγεία φαίνεται από την πρωτοβουλία του επισκόπου Θεοδώρου να κατασκευάσει λουτρό ειδικό για τους λεπρούς στη Σκυθόπολη[38]. Εξάλλου η επισκοπική παρέμβαση στην οικονομική ζωή της πόλης αποδεικνύεται και από την επιγραφή της Αρέθουσας στη Συρία, όπου ο επίσκοπος Ανδρέας ανεγείρει το «δημόσιον ὥρριον»[39]. Η φροντίδα για την άμυνα (τείχη, πύργοι κλπ.) καθώς και για κάθε έργο που βοηθούσε στην καλυτέρευση της διαβίωσης των κατοίκων (γέφυρες, λιμάνια, υδραγωγεία) αναφέρθηκε πάρα πάνω.

Η παρακμή του αστικού βίου κατά τη διάρκεια των λεγόμενων «σκοτεινών χρόνων» επέφερε και την παρακμή του ρόλου του επισκόπου μέσα στην πόλη. Από την πρώτη αποκατάσταση της λειτουργίας των αστικών κέντρων διακρίνουμε μέσα από τις πηγές μια εικόνα της μορφής του επισκόπου που απέχει πολύ από την παλαιά της λαμπρότητα, ενώ παράλληλα επιχειρείται η προσπάθεια για την ενίσχυση του

36. H. Delehaye, *L'aqueduc de Saint Socrate à Zénonopolis*, »Analecta Bollandiana», 30, 1911, σελ. 316 - 320.

37. P.-L. Gatier, *Nouvelles inscriptions de Gerasa*, «Syria», 62, 1985, σελ. 298 - 307.

38. M. Avi-Yonah, *The Bath of the Lepreus at Scythopolis*, «Israel Exploration Journal», 13, 1963, σελ. 325 - 326.

39. *IGLS*, V, 2081.

επισκόπου και την απόδοση της κοινωνικής του υπόστασης, όπως συμπεραίνουμε από τους κανόνες της οικουμενικής συνόδου του 869[40]. Με την πολιτική αναβίωση των πόλεων, ιδιαίτερα από τον 10ο αι. και εξής, σημειώνεται νέος σταθμός στην εξέλιξη του ρόλου του επισκόπου, στη συμμετοχή του στον αστικό βίο και στα δημόσια έργα. Δοκίμιο του 11ου αι. περιγράφει τη θέση του επισκόπου στα επαρχιακά κέντρα και την τάση προς κάποια ανεξαρτησία απέναντι στον αυτοκράτορα[41]. Προοδευτικά ενισχύεται η επισκοπική δύναμη που συχνά συνδέεται με την τοπική αριστοκρατία. Όσο μειώνεται ο έλεγχος της Κωνσταντινούπολης τόσο ενισχύεται ο ρόλος του επισκόπου. Ανίσχυροι και με ελαστική συνείδηση υπάλληλοι, κυρίως κατά τον 12ο αι,. αντικαθίστανται στην πράξη από τον επίσκοπο, ο οποίος αντιπροσωπεύει συχνά τον νόμο και την τάξη, εκφράζοντας τη συνέχεια στην επαρχιακή διοίκηση[42]. Τα επιγραφικά κείμενα που χαράχθηκαν και αναρτήθηκαν σε δημόσια οικοδομήματα με το όνομα του επισκόπου, που συντέλεσε στην ανέγερση ή ανανέωσή τους, είναι σπάνια. Ο Αλέξανδρος Νικαίας έκτισε γύρω στα μέσα του 10ου αι. ένα λουτρό στην Πραίνετο «οἰκείοις χρήμασι καὶ δαπάναις»[43]. Κατά την ίδια περίπου εποχή ένα άλλο επίγραμμα αναφέρεται στο λουτρό που ανακαίνισε ο Ηρακλείας Νικηφόρος[44]. Ο μητροπολίτης Αθηνών Λέων ο Β', σύγκελλος και ρέκτωρ, προβαίνει πριν από το 1068/9 (έτος του θανάτου του) στην κατασκευή ενός πύργου του εξωτερικού τείχους της Ακρόπολης[45]. Μετά τα μέσα του 12ου αι., ο Βασίλειος Αχριδηνός, μητροπολίτης Θεσσαλονίκης οχυρώνει ένα τμήμα των τειχών της πόλης του. Το όνομά του αναγράφεται σε πύργο της Ακρόπολης κοντά στο Επταπύργιο[46].

Διαποτισμένος με την κλασική παιδεία και άνθρωπος της πόλης - ιδιαίτερα κατά τον 4ο αι. - εκπρόσωπος και υπερασπιστής της πόλης και των πολιτών, «πατρίδος ἔρεισμα»[47], «τροφεὺς» τῶν πτωχῶν[48], είναι τα χαρακτηριστικά του επισκόπου που επανέρχονται συχνά στις πηγές. Περιουσία, αρετή και φιλοδωρία χαρακτηρίζουν τον Ιωάννη Αλεξανδρείας: «...Τοῦ καὶ κάλλεα πάντα τάπερ πτόλις ἔλλαχεν αὔτη / εἰσὶ φιλοφροσύνης κόσμος ἀρειοτάτης»[49]. Μέσα στην παλαιοχριστιανική πόλη αναδύεται η μορφή του επισκόπου σημείο συνοχής της χριστιανικής κοινωνίας, έκφραση της ολότητάς της και εγγύηση της αυτοκρατορικής ενότητας. Το Κράτος του παραχωρεί ορισμένες δικαιοδοσίες, χωρίς βέβαια να υποχωρεί. Όπως έγραφε ο Gabriel Millet η ευελιξία δεν είναι αδυναμία[50]. Μετά τον 10ο αι. και την αναγέννηση των πόλεων ο επίσκοπος εμφανίζεται ως σταθερό στοιχείο της επαρχιακής πόλης, αντίθετα από τους συχνά εναλλασσόμενους αυτοκρατορικούς υπαλλήλους. Στις κρίσιμες στιγμές δρα ως αρχηγός της πόλης ενώ συνεχώς εντείνεται η παιδευτική και φιλανθρωπική του δράση. Κατά την εποχή αυτή, που η πολιτική εξουσία είναι περισσότερο εμπόδιο παρά βοήθεια για τους κατοίκους των επαρχιακών κέντρων, ο επίσκοπος ασχολείται με θέματα της πόλης που δεν σχετίζονται μόνο με τα εκκλησιαστικά του καθήκοντα[51].

Παν/μιο Κρήτης

Άννα ΑΒΡΑΜΕΑ

40. Βλ. Cyril Mango, *Byzantium, The Empire of New Rome*, London 1980, σελ. 49.

41. J. Darrouzès, *Documents inédits d'* ecclésiologie byzantine, Paris 1966, σελ. 198, 200, 214, 242. Πρβλ. A. P. Kazhdan - Ann Wharton Estein, *Change in byzantine culture in the 11th and 12th certuries*, Berkley - Los Angeles 1985, σελ. 68.

42. Judith Herrin, *Realities of Byzantine Provincial Government. Hellas und Peloponnesos, 1180 - 1205*, «Dumbarton Oaks Papers», 29, 1975, σελ. 258-9, 283 - 284.

43. P. Maas, *Alexander von Nikaia*, «Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher», 3, 1922, σελ. 333 - 336.

44. A. Papadopoulos-Kerameus, «Vizantijskij Vremennik», 1, 1894, σελ. 133 - 141.

45. Γ. Σωτηρίου, *Τα ερείπια του παρά τον Άρειον Πάγον βυζαντινού ναού*, «Αρχαιολογικόν Δελτίον», 2, 1916, σελ. 139 - 142. Πρβλ. Α. Ορλάνδου-Λ. Βρανούση, *Τα Χαράγματα του Παρθενώνος*, Αθήναι 1973, σελ. 42.

46. *Η Θεσσαλονίκη και τα μνημεία της*, έκδ. Εφορείας Βυζαντινών Αρχαιοτήτων Θεσσαλονίκης, Θεσσαλονίκη 1985, σελ. 31.

47. Γρηγόριος ο Θεολόγος, *PG*, τόμ. 37, επιστολή αρ. 44, στ. 92.

48. L. Robert, *Hellenica*, X, σελ. 200, XI - XII, σελ. 569 - 570.

49. *Παλατινή Ανθολογία*, VII, αρ. 679, έκδ. P. Waltz, Paris 1941 («Les Belles Lettres», τόμ. V).

50. G. Millet, *Eglise et pont à Byzance*, «Byzantina Metabyzantina», I, 1949, σελ. 105.

51. Judith Herrin, ό.π. P. Magdalino, *The Byzantine Holy Man in the Twelfth Century*, στο «The Byzantine Saint», έκδ. Sergei Hackel, 1981, σελ. 65. A. Kazhdan, *People and Power in Byzantium*, Washington 1982, σελ. 56. M. Angold, *The Byzantine Empire, 1025 - 1204. A. Political History*, London-New York 1984, σελ. 252.

LES PRÉMISSES

VASILKA TAPKOVA - ZAIMOVA / SOFIA

On évoque souvent les zones de civilisation, les interrelations entre les cultures dans la typologie des unités macro-ethniques ou macro-sociales. On a discuté pas mal de fois sur le problème des cadres géographiques, sur l'opposition Orient - Occident.[1]

Il ne s'agit pas de faire ici une revue, aussi succinte soit - elle, des systèmes méthodologiques dans de la culture ou des cultures, mais d'établir quelques points d'appui qui nous permettront de relever ce qu'il y a de spécifique dans l'espace et dans le temps des constituantes de la culture médiévale bulgare.

Un problème qui est étroitement lié à notre sujet, c'est la compréhension que nous aurons des Etats multi - ethniques et des Etats «nationaux» à diverses étapes du développement des sociétés balkaniques. Enfin, un deuxième problème est non moins important : c'est le jugement que nous porterons à la «barbarie», à l'affrontement dans la zone des Balkans entre les vieilles civilisations et les envahisseurs. Dans son côté théorique, ce problème a été considéré un peu trop comme «un dialogue à sens unique» -c'est une expression que l'emprunte à W.R. Jones.[2]

Il est inutile de reprendre la constatation que les Balkans ont été une aire de contacts belliqueux et pacifiques du fait même de leur position géographique. Ce qui est plus important, c'est de dégager les grands moments historiques qui ont eu une répercussion fondamentale sur cette zone, considérée dans son entité ou seulement sur les régions périphériques.

A mon avis, ce ne sont pas seulement les valeurs esthétiques de l'art et la littérature officielle que nous devons prendre comme mesure (et c'est ce qu'on fait ordinairement, malgré les déclarations contraires), mais la production matérielle et intellectuelle (dans la mesure où elle existe) de tous les niveaux de la société à une étape définie de son développement.

1. A. Abdel-Malek. La notion de spécificité dans les civilisations et la culture. - in : Cultures, V, 1978, p. 170 - 191.

Dans ce sens, on devrait affirmer dès le début que les contacts culturels donnent toujours des résultas réciproques, quoique inégalement. Il s' agit donc de considérer le côté historique dans son dynamisme continuel, en tenant compte des processus économiques et sociaux, politiques et ethno-démographiques. Il s' agit aussi de définir les points culmunants de tous les phénomènes culturels qui confèrent un caractère conducteur à quelques unes de ces cultures à une étape historique donnée.

Du point de vue sémantique dans la conception des grandes zones de civilisations est importante l' époque mycénienne que les études récentes considèrent comme s' étendant sur une aire beaucoup plus grande, jusqu au Nord du Danube. Naturellement ces limites élargies ne font que demander plus de précision dans l' élément *spécifité* et *profondeur*, ce qui veut dire qu' il ne s' agit pas de mettre un signe d' égalité entre les phénoménes balkaniques et anatoliens au cours de cette période.

En Thrace ont existé des formations étatiques qui, malgré certaines différences, se rapprochent de celles qu' on pourrait considérer comme typiquement mycéniennes (au sens classique du terme). De l' Est à l' Ouest se détachent trois grandes régions connaissant une centralisation du genre mycénien : la Péonie, c' est-à-dire le territoire le long du cours inférieur de l' Axios - Vardar : la région entre le Nestos et l' Hébros dans leur cours inférieur et enfin la région à l' Est de l' Hébros avec la Chersonnèse thrace. Le culte solaire qui, en Thrace, est étroitement lié au culte chtonien, représente la manifestation idéologique du pouvoir souverain, à la fois politique et religieux. On en trouve un exemple significatif dans les tombeaux rupestres des Rhodopes, taillés à même les rochers sur les cimes élevées.

Les nouveaux contacts on pourrait dire «les interdépendances» avec le monde hellénique sont saisissables vers le VI[e]s. a.n.è., lorsque la vie étatique se développe dans diverses régions de la Thrace, toujours sur les versants méridionaux où les contacts avec le monde Egéen sont étroits, de même qu' avec l' Asie Mineure et jusque vers l' Egypte. Les monuments mégalithiques et les forteresses des Rhodopes orientales indiquent qu' à la fin du premier millénaire le développement économique et social y est avancé grâce à la position historico-géographique de ces lieux. Aussi y trouve-t-on des formes de vie étatique qui se rapprochent des *poleis* antiques. Mais la centralisation s' effectue après l' invasion perse et losque l' Etat des Odryses acquiert des proportions importantes du point de vue militaire et dans ses relations au Nord, à l' Est

et au Sud[2].

Cependant dans la synthèse balkanique caractérisée par le second âge du fer, cette sorte de *Koine* culturelle[4], on doit souligner l' importance de la colonisation grecque sur le rivage pontique (la légende, peut être exagérée, attribue 90 colonies à Milet), ainsi que la présence scythe dans la zone Nord-pontique qui a donné lieu à de nombreuses controverses sur l' art animalier et sa présence en Thrace[5]. Cette dernière présence, même périphérique, est importante par le fait même de ce que sera plus tard la présence dans ces parages des populations équestres et nomades qu' on a souvent mésestimées dans la formation des sociétés balkaniques.

D' autre part, ce problème que nous venons d' aborder, nous fait repenser une fois de plus la vision du monde, telle qu' elle nous vient de l' Orient Moyen, principalement de l' Iran, dans la grande synthèse qui s' imposera à l' époque hellénistique. Et là encore la culture, surtout l' art thrace, seront le pont entre les modéles esthétiques de l' Orient, entre les représentations des divinités immobiles et figées qui auront leur impact sur l' iconographie thrace et les héros (donc l' anthropomorphisme) de la Grèce classique où la divinité a son équivalent — l' homme. Mais dans l' art thrace l' homme et l' animal, donc l' élément de la steppe, seront en équilibre, parce que l' animal représente les forces de la terre et leur fusion avec le culte solaire, donc l' idée du renouveau de la nature ou du mysticisme orphique conduisant à la pureté totale et de là — à l' immortalité, donc à un état proche de la divinité.

Il sera un peu plus difficile – et c' est là un phénomène général – de définir l' impact régional thrace et autre dans le domaine de la culture balkanique, lorsque nous serons en présence de la grande synthèse romaine, l' urbanisme et le système de défense, l' édification du système administratif et des voies de communication, l' art de guerre et l' art tout court. Mais le problème le plus compliqué qui se pose, c' est

2. W.R. Jones. Le mythe du Barbare à travers l ' Histoire. - in : Cultures, IV, 2, 1977, p. 113 sq.

3. A. Fol, V. Velkov. Roljata na drevnite balkanski narodi (Traki i Iliri) v istoričeskoto razvitije na anticnija svjat. - Archeologia, 1976, 1, p. 1-7.

4. E. Condurachi, R. Theodorescu. L ' Europe de l ' Est-aire de convergence des civilisations, XV[e] Congrès International des historiens, Rapports, I, Bucarest 1980, p. 38 sq. Cf. Istorija na Bălgarija, I, 1980, p. 110 sq.

5. A. Fol. Grackijat stil i take narečenoto varvarsko izkustvo. - Izkustvo, 1979, 3, p. 26 - 28.

l'opposition de la romanisation, par rapport à l'hellénisation dont l'impact culturel continue de se faire voir, principalement sur les côtes maritimes, et par rapport á la «byzantinisation» qui va suivre.

Je crois qu'on ne peut parler d'intégration totale des anciennes cultures dans la culture romaine, car celle-ci est une culture qui, dans les Balkans, concerne davantage les sommets. Cependant même dans l'urbanisme qui est reconnu comme une manifestation essentielle de la synthèse romaine, il y a des particularités locales qui ne sont pas négligeables: Nicopolis ad Istrum ne ressemble pas à Gérasia en Judée et ceci non seulement à cause de la position géographique, mais aussi dans certains éléments de construction, dans les mosaïques, etc.

Le monde méditerranéen gardera longtemps son rôle sur l'avant-scène de ce que sera la physionomie de l'Europe médiévale. Mais la continuité au sens le plus large du mot se fera sentir plus manifestement à mesure que l'on se rapproche davantage de Constantinople, la nouvelle Rome sur le Bosphore qui facilitera encore les contacts avec l'Orient. Certains chercheurs sont mêmes convaincus qu'il y a eu une sorte de renouveau économique au Sud de l'Hémus où l'élément thrace conservera plus longtemps son originalité et sa vision du monde. Des villes, comme Andrinople, Berrhoé, Philippopolis, qui représentent un hinterland de la nouvelle capitale connaîtront une stabilisation relative dans la sphère d'activité de Constantinople[6], et cela malgré les invasions germaniques et autres qui ne seront pas arrêtées par la chaîne des montagnes.

Plus au Nord, et surtout le long du limes danubien, il y aura cet autre apport beaucoup plus considérable, dans ces régions, de la «barbarie» qui triomphait des anciennes frontières de l'Empire romain. Ce sera le tour de la périphérie de s'imposer petit à petit. Je crois que les territoires de l'ancienne Thrace ont bénéficié en quelque sorte de ces nouvelles rencontres, venant en direction de l'Est et du Nord. Un simple exemple: les fibules, dites «gothiques», jalonnant les routes de l'Europe orientale et centrale, les produits de la culture de Černjakov, apparaissent au Sud du Danube. Et ce n'est pas seulement par manque d'information et de documentation archéologique qu'apparissent les discussions sur les porteurs de cette culture et de ses adjacentes[7]. Le

6. M. Stančeva. Sofia au Moyen âge à la lumière de nouvelles études archéologiques. - Byzantinobulgarica, V, 1978, p. 211-218.

7. V. en dernier lieu la bibliographie chez: N. Miteva. The Goths and the Late Ancient Civilization in the Balkan Peninsula. - Etudes historiques, IX, 1979, p. 7-22.

mélange de ethnies, l'apparition de régions affectant une physionomie propre qui implique discrètement son cachet «barbare» même à ces zones que l'on considère comme conservatrices de l'héritage antique au sens social, s'est-à-dire renforçant le dynamisme de la société médiévale en train de formation, font voir l'importance de ces nouveaux courants qui sont essentiellement revificateurs. Je ne veux nullement idéaliser par là les siècles d'invasions, de dévastations, la désagrégation de la vie urbaine - on sait qu'à l'Est de la Jantra, en Mésie Inférieure, quatre villes seulement conserveront leur nom antique[8]. L'auteur anonyme de la Vita Hypatii assurera un peu plus tard qu'à l'époque d'Attila 100 villes (le nombre est exagéré naturellement) ont été dévastées[9].

Il est question seulement des effets à longue date, de ceux qui transformeront les relations sociales et changeront la manière de voir et de juger d'une population hétéroclyte au Sud du Danube qui sentira peu à peu l'effet nivellateur du christianisme.

Dans la biorgaphie plus ou moins légendaire de Maximin le Thrace qui se trouve dans l'«Historia Augusta», il y a des exemples caractéristiques de la manière dont les couches inférieures de la société réussissaient à s'adapter aux exigences d'une vie précaire. Le père de Maximin était goth, sa mère alaine. Tous deux s'étaient fixés dans un village en Thrace «non loin des barbares». Maximin, déjà soldat, parlait un latin méllangé de thrace. Les Goths l'aimaient comme leur com-patriote, les Alains se plaisaient à échanger des présents avec lui[10].

Oh hésite à attribuer aux Sarmates, aux Goths, aux Alains, aux Huns les objets de style dit polychromatique. Le problème qui s'en dégage, c'est celui de l'adaptation des formes de culture suivant les ethnies et les milieux. Certains auteurs parlent de zones ethno-culturelles, une définition que nous saurions adopter dans certains cas, mais pas toujours, parce que le système d'adaptation dépend d'un grand nombre de facteurs—le fond déjà existant, le milieu géographique, etc.

Il y a des échanges d'éléments culturels qui ne sont pas nécessairement ou absolument liés à des ethnies détachées du fait même des exemples que j'ai indiqués ci-dessus. Et ces exemples, on pourrait les

8. V. Besevliev. Les cités antiques en Mésie et en Thrace et leur sort à l'époque du Haut Moyen âge. - Etudes balkaniques, 5, 1966, p. 207-220.

9. Vita Hypatii, in: A. Tougard. De l'histoire profane dans les actes grecs des Bollandistes, Paris 1874.

10. H. Hohl. Scriptores Historiae Augustae, vol. II, Lipsiae 1927, p. 9-10.

multiplier — il y a certain type de chaudrons, d'épées, etc. en Europe centrale, lesquels — d'aprés les observations de quelques spécialistes de nos jours — ne sont pas seulement le fait des Huns, mais aussi des Alains, des Germains, etc. C'est pourquoi, dans notre cas et pour cette époque qui concerne la «Barbarie», un autre problème encore pourrait nous préoccuper à juste titre: quelles sont les résultats de ces interdépendances de cultures dans une situation révolutionnaire, et surtout le degré de conservation d'une grande culture, d'une civilisation (et c'est le cas d'employer ce terme pour ce qui concerne Rome, avec tout ce que nous avons accepté comme composantes culturelles édificatrices dans les Balkans)- ceci quand il s'agit nettement de changements intérieures dans la société ?

Nous aurons en premier lieu l'édification de la civilisation byzantine qui prendra naissance dans les processus décrits ci-dessus, mais qui dans son développement ultérieur devra modeler à son image une grande aire géographique sur les deux continents.

Quant à la culture médiévale bulgare, elle commencera à se former dans sa spécificité à partir du moment où il y aura un Etat bulgare qui canalisera les processus nationaux et de là— les processus culturels. C'est pourquoi, dans la suite, on pourrait parler de civilisation bulgare, dans le sens typologique, non pas du point de vue territorial, mais du point de vue de rayon d'action.

Je n'ai pas encore mentionné les grandes composantes culturelles — celles des slaves et des Protobulgares. Or, il y a eu chez les Slaves un trait remarquable — celui de la conscience slave générale à côté du sentiment d'appartenance à un groupe slave bien défini. Ceci dure assez longtemps, ce qui signifie que, malgré les différences dans les langues slaves, dans les us et coutumes, etc., il y a eu un sentiment de cohésion «panslave» entr'eux — fait que les auteurs byzantins et autres n'ont pas manqué de remarquer[11].

Ainsi, l'apport slave, essentiellement représenté par une culture d'agriculteurs et de gens ayant une affinité bien définie pour la vie sédentaire, a été plus ou moins le même en Europe de l'Orient qu'en Europe centrale et au Sud du Danude. Certes, l'assertion que les Slaves ont revivifié la vie communautaire dans les anciens territoires de Byzance, ne doit pas être soutenue globalement. Je trouve qu'il y a là une adaptation de formes locales de la vie matérielle qui, quoique devant évoluer différemment, parlent déjà en faveur de l'héritage de l'antiquité. De plus, dans ce cas, cet héritage nous fait remonter non pas aux *latifundia* romains, mais à la population locale et à ses propres traditions héritées ou acquises au cours des siècles «mouvants». Ceci davantage pour les régions le long de la ligne danubienne qu'au Sud de l'Hémus.

11. G.G. Litavrin. Etničeskoe samosoznanije južnich slavjan. - VIII Meždunarodnyj s'ezd slavistov, Moskva 1978, p. 254 sq.

Cependant, ce fond commun de croyances religieuses et folkloriques slaves, à côté du voisinage linguistique, bref cette «vision du monde» qui se prolonge au delà de la période de christianisation, favorisera un peu plus tard l'adoption à grande échelle, en Europe du Sud - Est et de l'Est, des lettres slaves et de la littérature slave, issue de la Bulgarie qui en sera l'initiatrice dans une vaste aire, peuplées aussi de Slaves en dehors du groupe bulgare.

L'apport protobulgare est différent. Il aurait dû doubler ce qui théoriquement aurait dû survivre des groupes hunniques, avares, etc. Mais de ces nomades qui ont précédé les Protobulgares, nous n'avons conservé que le souvenir de quelques vagues habitats qui auraient pu leur être attribués, quelquefois même partiellement[12]. Par contre, le milieu propice et le moment politique favorable ont abouti à la formation de l'Etat Bulgare où, cette fois-ci, l'apport d'une culture proche du rivage Nord-pontique, de la mer d'Azov, des confins du Caucase, etc. a été productif.

J'ai déjà rappelé qu'en maintes régions des steppes au Nord de la Mer Noire il y a eu pas mal de superpositions de cultures. Ainsi, les contacts ont été doubles et triples. Mais il s'agit aussi de rappeler les contacts bulgaro-slaves qui se sont réalisés en maints endroits au Nord du Danube, cela — avant la fondation de l'Etat bulgare et qui sont évidents non seulement dans l'onomastique de la «Liste des khans bulgares», mais aussi dans cette culture que certains archéologues appellent «balkano - danubienne»[13]. Il s'agit, enfin, de dégager les traditions étatiques et militaires, l'urbanisme, etc., qui nous font remonter jusqu'à la Bulgarie de la Volga avant sa désagrégation. Il est évident que ces traditions étaient encore vivantes. Elles mettent en relief, d'autre part, les liens anciens avec l'Iran hellénistique qui se sont perpétués et que nous trouvons matérialisés dans les monuments et les constructions

12. Ž. Văzărova. Slavjani i prabălgari (Po danni na nekropolite ot VI-XI v. na teritorijata na Balgarija), Sofia 1976, p. 423.

13. I.A. Rafalovič. Moldavija i puti zasselenija slavjan v jugo - vostočnoj Evrope. - Jugo-Vostočnaja Evropa i srednije veka, Kišinev 1972, p. 7 - 30.

de Pliska, de Tzar Krum, etc[14].

Ainsi, par un long détour territorial et chronologique le cercle des attaches avec le monde antique et hellénistique se referme. Le Pont Euxin a un rôle important dans la conservation des liens presque permanents avec l'élément hellénique. Ceci est indépendant, naturellement des rivalités politiques pour le contrôle des ports et des points stratégiques, comme le delta danubien.

Il restera, pour les siècles qui vont suivre,l'attrait de Byzance et de tout ce que ce creuset immense représentera d'attrait pour le nouvel Etat bulgare qui, à ses débuts, se rapprochera des autres Etats dits «barbares».

Les premiers rapports officiels ressembleront aux contacts avec les autres chefs étrangers, attirés par les objets de luxe qui seront un atout dans la diplomatie byzantine. Mais l'affrontement dans l'idée étatique existera dès le début : les khans paiens prétendront que leur pouvoir vient aussi de Dieu. Plus tard, ces relations sur le plan officiel seront nuancées selon les époques : il y aura le rapprochement immédiat de la culture byzantine, grâce au christianisme, venu de Constantinople. Il y aura le «filiation spirituelle» dans les relations politiques et l'attachement à l'idéologie chrétienne dont l'expression slave suivra l'expression byzantine dans la littérature, l'art, l'architecture (en partie), etc. Mais il y aura aussi- cette fois après la mission Cyrillo - Méthodienne, des tentatives réussies de détachement de la ligne officielle byzantine, par la revivification des anciennes conceptions slaves ou protobulgares. La nouvelle vision du monde dans les idées des hommes de lettres et de science, principalement à l'époque de Siméon, consistera en cette exaltation slave et chrétienne, cependant, dont j'ai parlé ci-dessus. Son expression politique s'appuiera une nouvelle fois sur la conception étatique bulgare.

En cherchant à élucider ces conceptions de l'époque et en suivant la présence permanente de Byzance, nous en arrivons aux relations de l'homme avec le temps, c'est-à-dire à la recherche de mémoire historique. Pour le Moyen âge bulgare, il me semble difficile de parler de conscience qui trouverait écho dans la littérature bulgare de l'époque. Dans un récit apocryphe bulgare, daté du XIe siècle[15], il est dit que Ispor le roi, c'est-à dire Asparuch, le fondateur de l'Etat bulgare, au-

14. S. Vaklinov. Formirane na starobǎlgarskata kultura, Sofia 1977, p. 79 sq.

15. I. Ivanov. Bogomilski knigi i legendi, Sofia 1925 (e^{e} éd. 1970), p. 131 sq.

rait érigé également la ville de Durostorum, un centre urbain qui n'a même pas perdu son nom antique. D'autre part, comme je l'ai dit, il y a une foule de témoignages qui exaltent le sentiment de fierté slave. Je crois que la tradition bulgare s'est imposée durablement dès l'époque des khans paiens dont les chroniques lapidaires renferment de nombreux éléments se rapportant aussi bien à leur pouvoir souverain qu'à «la terre où ils sont nés»[16].

Un curieux rapprochement pourrait être établi avec Byzance où les choses se développent différemment. L'idée de l'oecuménisme y étant extrêmement forte — du moins jusqu'au XIII^{e}s. — on s'en tient dans les appellations officielles à l'héritage romain et beaucoup moins à une réalité qui est en majeure partie grecque[17]. Par contre, dans toute la littérature bulgare et slave, c'est l'épithète «grec» qui est toujours employé et non pas le ῥωμαῖος courant. Ceci signifie que ces écrivains bulgares, aussi bien que leurs confrères grecs, se rendaient bien compte de l'état des choses, mais n'étaient pas liés comme eux par un traditionnalisme très fort. Par contre, en Bulgarie médiévale, on ne reconnaît pas l'héritage antique, parce que dans l'idéologie politique de l'Etat bulgare, c'est la prépondérence protobulgare qui prend le dessus.

C'est donc à la littérature byzantine que nous aurons recours comme mesure de l'historicité aussi pour ce qui concerne les territoires bulgares. Il ne s'agit pas de traiter ici le grand problème de la réception du fond antique dans la littérature byzantine. Je n'ai nullement l'intention de m'approfondir sur les questions de l'imitation de l'antiquité — si imitation il y a, ni même de l'étendue de la connaissance de l'antiquité grecque à Byzance. Je voudrais seulement rappeler que chez un certain nombre d'écrivains, principalement les lexicographes, dont le mérite est d'avoir recueilli et conservé des parcelles importantes de la sagesse antique, il y a des moments où les précisions ethniques ne sont pas seulement le fruit d'archaïsation. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, on lit chez Zonaras: Ἰλλυρίοι· Βάρβαροι· Θρακικοί· οἶμαι δέ, τοὺς Βουλγάρους.
Et chez Tzetzès: Παίονες δέ, οἱ Βούλγαροι[19]

16. V. Beševliev. Protobulgarische Inschrifte, Berlin 1963 (Einleitung).

17. G. Rösch. Onoma Vasileias, Wien 1978, p. 1 sq ; 19 sq.

18. I. Zonarae Lexicon, ed. Tittmann, 1808, col. 1103.

19. Ioannis Tzetzae Historiarum variarum Chiliades, Lipsiae 1825, p. 370. Cf. P. Matranga. Anecdota graeca, I, Roma 1850, p. 27.

Dans les recueils des paroimiographes on peut trouver des dizaines d' exemples de légende provenant de la Thrace ou se rapportant à la Thrace, puisées chez les auteurs grecs classiques et dont les commentaires byzantins, comme ceux de Suidas, révèlent une très bonne connaissance des réalités géographiques et historiques. Mais ceci prouve encore une fois que l' antiquité, même propre, revient dans les milieux bulgares par le truchement de Byzance.

Il nous faut, puisque nous avons déjà abordé le côté légendaire et les proverbes, nous arrêter quelque peu aux problèmes du folklore, parce que par là nous abordons l' autre niveau de la mémoire historique — celui des couches populaires où la tradition diffère de la tradition officielle de par son information même.

Les éléments de l' Orient hellénistique, avec la cosmogonie des hérésies qui ont alimentées les courants de Pauliciens, de Bogomiles, etc. en Bulgarie et en partie par l' intermédiare de la «vision» hérétique byzantine, en partie aussi directement par des contacts compliqués au cours de transports forcés de populations en Thrace et autres. Et là trouve un reflet sensible dans la production littéraire des livres dits «apocryphes». Ceci d' une part.

Il y a, d' autre part, le problème des cultes familiers de la Thrace et leur prolongement dans le christianisme et son iconographie populaire. Il faut prendre garde, comme nous le fait voir un article de A. Fol., aux interprétations trop faciles d' un culte, comme celui de Saint Georges, par exemple. La sémantique du Cavalier thrace est inconnue à la population slave et paienne, son iconographie à l' époque romaine n' est pas proprement l' iconographie thrace– il y a toujours les éléments hellénistiques. C' est la sémantique qui demeure thrace, mais elle est inconnue aux Slaves et aux Bulgares; chez ceux-ci le rapprochement se fera en sens inverse, suivant leurs propres représentations du cavalier bulgare ou de la religion qu' ils ont adoptés, venant de Byzance[20].

La danse sur le feu qui existe encore dans la Strandja, nous unit à la communauté indo-européenne en général et plus particulièrement à l' Orient[21]. Il est fort possible, dans ce dernier cas que l' élément thrace qui s' y est conservé plus longtemps et plus massivement, en soit le porteur immédiat. Par contre, il y a encore pas mal de phénomènes

20. A. Fol. Istoričeskata priemstvenost meždu drevnostta i srednovekovieto. - Vekove, 1980, 3, p. 85.

21. M. Arnaudov. Studii vărhu obredi i legendi, Sofia 1927 (passim).

dans le domaine de la tradition folklorique où l' élément endémique ne doit pas être écarté. Tels, par exemple, les jeux des «kukeri», repandus dans de nombreuses régions en Bulgarie[22]. Comme on le voit, il faut éviter les pièges de la trop grande simplification.

Il y a cependant un domaine dans la production populaire où je suis tentée d' admettre l' opinion de quelques auteurs qui estiment qu' il y a eu une influence plus directe de l' héritage local antique, vraisemblablement thrace. Il s' agit de l' art plastique et de ces plaques funéraires à ornementations en relief qu' on trouve dans les cimetières bulgares jusqu' au XIX^{e}s. Il se peut que les acquisitions thraces qui sont nombreuses dans cette plastique populaire aient pu agir directement dans la procréation artistique pour ce qui concerne la forme, l' essence philosophique et religieuse étant moins aisée à suivre.

Je ne voudrais pas pousser plus loin la recherche du particulier dans la naissance et le développement de la culture médiévale bulgare. Les spécificités doivent nous conduire à trouver méthodologiquement les critères de la vision syncrétique.

On ne peut se détacher de la présence permanente de Byzance dans tous les moments de la vie sociale, politique et culturelle, lorsqu' il s' agit du Moyen âge dans le Sud-Est européen. Je me suis hazardée partiellement sur le terrain des contacts de la Bulgarie avec le monde byzantin, toujours dans la recherche de ce qui est général et de ce qui constitue des particularités dans le développement de la culture bulgare.

La société byzantine n' a pas été une société immobile, malgré la conception de l' «ordre»- la τάξις -et le souci de «la plus parfaite oikonomia»[23], visant à garantir l' harmonie et par là — l' immuabilité divine dont le pouvoir impérial est l' image la plus parfaite. Ce n' est que le côté extérieur de ces institutions qui semble fixer sa place dans l' histoire universelle comme celle d' un peuple choisi de Dieu dont le code est la Bible[24]. En réalité, dans son développement qui est le développement de toute société médiévale - à quelques particularités prèselle a eu une répercussion importante sur le monde environnant.

22. P. Petrov. Kukeri i survakari. - Izvestija na bălgarskoto istoričesko družestvo, XXVIII, 1972, p. 271, n' admet pas (à tort) le caractère endémique de cette sorte de manifestations.

23. D. Ovčarov - M. Vaklinova. Ranno-vizantijski pametnici ot Bălgarija (IV-VII v.), Sofia 1978, p. 19 sq.

24. H. Ahrweiler. L' idéologie politique de l' Empire byzantin, Paris 1975, p. 129 sq.

Les structures sociales sont nécessairement à la base de toute expression de la vie culturelle et de ses changements.

Dans la sphère de l' Empire, les similitudes qui touchent les pays voisins, les Etats qui se sont formés plus ou moins sur d' anciens territoires considérés comme byzantins, sont nombreuses. Je ne crois pas qu' on ait cherché à atteindre le modèle byzantin : les grands empires ne se répètent pas. Mais il serait oiseux de chercher à délimiter le message de l' antiquité dans le cadre limité des territoires historiques bulgares. Les interférences sont trop grandes et trop compliquées., le Moyen âge n' a pas cherché l' originalité — c' est peut-être une partie de sa richesse. Aussi ne devrions nous pas chercher à porter un jugement global avec nos mesures actuelles. La Bulgarie, débitrice de Byzance pour une grande partie des valeurs culturelles qu' elle développa et enrichit selon ses besoins, rivale à Byzance dans la sphère politique, sut bâtir elle-même un modèle politique et culturel dans la grande transmission de la culture slave.[25]

Sofia

Vasilka TAPKOVA - ZAIMOVA

25. NOTES COMPLÉMENTAIRES. 1. Les livres de I. Georgieva. Balgarska narodna mitologia, Sofia 1985 et de A. Fol. Mitologia, izkustvo, folklor, Sofia 1985, ont paru après la mise sous presse de cet article ; 2. J ' ai publié un article assez proche du sujet ici traité dans : Les rapports entre la France et les Slaves du Sud, Paris 1983, p. 9-17 / «Les fondements de la culture médiévale bulgare»/.

BIE BEWERTUNG DER GRÜNDUNG DES ERSTEN BULGAREN-REICHES IN DER VORWISSENSCHAFTLICHEN GECHICHTSSCHREIBUNG

JOHANNES IRMSCHER/BERLIN

Faßt man als ein wesentliches Kennzeichen der wissenschaftlichen Geschichtsschreibung die Herausbildung und Anwendung der philologisch-quellenkritischen Methode, die entscheidend mit den Arbeiten Niebuhrs und Rankes und ihrer Schulen verbunden ist[1], so wird man die Historiographie bis zur ersten Hälfte des vergangenen Jahrhunderts und teilweise auch darüber hinaus im wesentlichen als vorwissenschaftlich ansprechen müssen, ungeachtet des Umstandes, daß sie das Geschichtsbild ihrer Zeit mitunter sogar stärker bestimmt und geprägt hat, als die wissenschaftliche Geschichtsschreibung ihrerseits zu wirken vermochte. Die Gründung des Ersten Bulgarenreiches von 680/681 mit der Hauptstadt Pliska[2] war zweifellos ein Ereignis, das im nationalen Geschichtsbild des bulgarischen Volkes eine hervorragende Stelle einnimmt und das auch unter weltgeschichtlichem Aspekt nicht übersehen werden kann[3]. Die Frage ist daher nicht ohne Interesse, welche Aufmerksamkeit der Staatsgründung von 680/681 in der eingangs gekennzeichneten vorwissenschaftlichen Geschichtsschreibung zugewandt wurde. Auf diese Frage soll im folgenden eine erste Antwort gegeben werden.

Hauptquelle für unser Thema ist die Χρονογραφία des Theophanes Homologetes, der um das Jahr 760 geboren wurde und sein Geschichtswerk zwischen 811 und 814[4], also mehr als hundert Jahre nach

1. Sachwörterbuch zur Geschichte Deutschlands und der deutschen Arbeiterbewegung, 1, Berlin 1969, 678.

2. Dimităr Angelov in: Enzyklopädie zur Frühgeschichte Europas. Arbeitsmaterial, Konzeption, Musterartikel, Berlin 1980, 57.

3. Vgl. etwa die Vorbemerkungen von Joachim Herrmann zu Dimităr Angelov, Die Entstehung des bulgarischen Volkes, Berlin 1980.

4. Herbert Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, 1, München 1978, 334 ff.

den bulgarischen Ereignissen, niederschrieb. Theophanes berichtet unmißverständlich, daß die Bulgaren einen Staat errichtet hatten: Sie hielten die sieben Slawenstämme des Territoriums ὑπὸ πάκτων, dehnten ihre Macht aus und befestigten sie, überfielen Städte und Dörfer, die ὑπὸ τὴν Ῥωμαικὴν πολιτείαν standen, so daß schließlich der Kaiser sich gezwungen sah, Frieden mit ihnen zu schließen (εἰρήνευσε) und ihnen jährliche Zahlungen (ἐτήσια πάκτα) auszusetzen, und es mußte, auch wenn es ἐκ προνοίας Θεοῦ geschah, als den Byzantinern abträglich angesehen werden, daß ihr Kaiser von einem so unappetitlichen, eben erst auf der politischen Bühne erschienenen Volke (ὑπὸ τοῦ μυσαροῦ καὶ νεοφανοῦς ἔθνους) besiegt worden war[5]. Nicht minder eindeutig sind die Informationen in dem Breviarium des dem Theophanes zeitgenössischen Patriarchen Nikephoros (um 785 - 829)[6]: Die Bulgaren befestigten ihre Herrschaft über die slawischen Stämme und sicherten ihre Grenzen gegen Awaren wie gegen Byzantiner; in dieser Situation wurde es zur Notwendigkeit für den Kaiser, ἐπὶ τελέσμασι vertragliche Bindungen mit ihnen einzugehen[7]. Beide Texte, Theophanes sowohl als auch Nikephoros, waren seit 1655 bzw. 1648 im Pariser Korpus für die Geschichtsschreibung zugänglich[8]. Daß jene Informationen in verkürzter und darum weniger aussagekräftiger Form auch von späteren byzantinischen Chronisten aufgenommen worden waren - zum Beispiel von Georgios Kedrenos[9] an der Wende vom 11. zum 12. Jahrhundert[10] und Johannes Zonaras[11] im 12. Jahrhundert[12] -, sei wenigstens beiläufig erwähnt.

5. Theophanes, Chronographia, rec. Ioannes Classenus, 1, Bonn 1839, 549 f. Die in den siebziger Jahren des 9. Jahrhunderts angefertigte lateinische Übersetzung des Anastasius Bibliothecarius (Hunger a. a. O. 338) folgt exakt der griechischen Vorlage (Ausgabe von Immanuel Bekker im 2. Bande der zitierten Theophanesausgabe, Bonn 1841, 181 f.).

6. Hunger a. a. O. 344.

7. Sanctus Nicephorus patriarcha Constantinopolitanus, Breviarium rerum post Mauricium gestarum, recogn. Immanuel Bekkerus, Bonn 1837, 40.

8. Daran erinnerte bereits Friedrich Rühs, Handbuch der Geschichte des Mittelalters, Berlin 1816, 23; vgl. auch Constantin Jireček, Istorija na B'lgarite hgg. von Pet'r Chr. Petrov, Sofia 1978, 146 Anm. 6.

9. Georgius Cedrenus, ab Immanuele Bekkero suppletus et emendatus, 1, Bonn 1838, 766.

10. Hunger a. a. O. 393.

11. Ioannes Zonaras, Epitomae historiarum libri XVIII, rec. Mauricius Pinder, 3 (Theodorus Büttner-Wobst), Bonn 1897, 227 f.

12. Hunger a. a. O. 416.

Neben den byzantinischen Geschichtsschreibern gab es jedoch noch eine zweite Überlieferung, die Historiographie der Renaissance, am markantesten repräsentiert durch den apostolischen Sekretär Flavio Biondo (Flavius Blondus) (gestorben 1463)[13], dessen «Decades historiarum ab inclinatione Romani imperii» mit Grund als die erste Universalgeschichte des Mittelalters bezeichnet worden sind[14]. In Florenz, der Stadt des Unionskonzils mit den Griechen, kam dem Autor in den aktuellen Auseinandersetzungen um die Declinatio imperii und die Translatio imperii der ebenso neuartige wie fruchtbare Gedanke, beide Teile des alten Reiches, Ostrom und Westrom, gleichermaßen und womöglich auch gleichmäßig darzustellen[15]. Während Biondo in Italien aus den verschiedensten Gründen nicht den rechten Anklang fand, wirkte es umso stärker auf die deutsche Historiographie. Bezüglich der Bulgaren, für deren Geschichte sich der römische Historiker, ohne sich sklavisch an das Vorbild zu ketten[16], auf den lateinischen Theophanesbearbeiter Anastasius Bibliothecarius gründete[17], ist es Johann Verge, gräzisiert Nauklerus, der ausdrücklich Biondo als Quelle nennt[18]. Um 1425 als Sproß einer angesehenen Familie im Württembergischen geboren, studierte er noch zu Lebzeiten Biondos in Italien die Rechte und wurde 1477 Professor, später Kanzler der neugegründeten Universität Tübingen. In dieser Stellung faßte er seine Weltchronik ab; 1516 ist er, ohne sie veröffentlicht zu haben, gestorben[19]. Wiewohl noch von dem ungefüge gewordenen System der sechs Weltalter ausgehend, ist doch Nauklerus' Chronik zum Sinnbild des Tübinger Humanismus und zum ersten kritischen Geschichtswerk Deutschlands geworden[20]. Zum

13. Zur Vita Georg Voigt, Die Wiederbelebung des classischen Alterthums, 2, 4. Aufl. Berlin (West) 1960, 34 ff. und 85 ff.

14. Franz X. von Wegele, Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus, München 1885, 34.

15. Paul Joachimsen, Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluß des Humanismus, 1, Leipzig 1910, 22 f. Über die zeitpolitische Bedeutung dieser Linie vgl. Agostino Pertusi, Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft 15, 1966, 7.

16. Ähnlich Paul Buchholz, Die Quellen der Historiarum decades des Flavius Blondus, Diss. Leipzig 1881, 52 f.

17. Die entscheidenden Passus des Anastasius finden sich, ediert von Bekker, in der Theophanesausgabe a. a. O. 2, 179 ff.

18. Die einschlägige Partie steht bei Blondus Flavius, Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii libri, Venedig 1483, I 9.

19. Joachimsen a. a. O. 91.

20. Joachimsen a. a. O. 92.

zehnten Jahre Kaiser Konstantins IV. hat das in vielen Drucken verbreitete Geschichtsbuch zu bemerken, daß der Kaiser genötigt gewesen war, mit den Arabern Frieden zu schlieben; denn die Bulgaren hätten zu jener Zeit als eine nova barbarorum colluvies, als ein neuer Barbarenabschaum, die skythischen Grenzen überschritten und Thrakien verwüstet[21]. Das von ihnen geschlagene byzantinische Heer nahm bereitwillig den angebotenen Frieden (pacem quam hostes offerebant) an, und der Kaiser überließ den Bulgaren durch Vertragsabschluß (icto foedere) die fruchtbare Provinz (provinciam feracem) zur Besiedlung. Die weltgeschichtliche Bedeutung dieses Ereignisses weiß der Chronist sehr wohl zu würdigen. Die Modestia, die Fügsamkeit, welche die Bulgaren seinerzeit an den Tag legten, habe nicht nur ihnen, den vormaligen Barbaren, sondern ganz Europa zum Segen gereicht. Denn die ihnen kraft jenes Vertrages zugefallene Provinz besäßen sie bereits 763 Jahre und hielten sie tanquam limitanei milites excubitoresque Christianorum adversus caeteram barbariem, als Grenzwächter der Christenheit gegen das Barbarentum. Die Jahreszahl übernimmt Nauklerus von Biondo. Das zehnte Jahr Konstantins, 679/80, plus 763 führt auf 1442/43, offenbar das Jahr, in dem Biondo seine Notiz niederschrieb. Zu dieser Zeit war der bulgarische Staat freilich bereits von den türkischen Eroberern zu Fall gebracht, sein Territorium jedoch noch von den polnisch-ungarischen Kreuzfahrern, auf die Biondo namentlich Bezug nahm[22], umkämpft[23].

Die Linie Biondos, Ostreich und Westreich als gleichgewichtige Teile des Orbis mediaevalis zu betrachten, fand indes keine Fortsetzung. Christoph Cellarius[24] (1634 - 1707), Professor der Geschichte und Beredsamkeit an der Universität Halle, der zumindest für die Länder des mittleren Europa den Begriff des Medium aevum durchsetzte, richtete sein Augenmerk primär auf die okzidentale Entwicklung, auch wenn er jenes Medium aevum durch byzantinistische Items, nämlich die Regierung Konstantins des Großen und die Eroberung Konstantinopels, begrenzt sein ließ. Die Bulgaren begegnen daher bei ihm nur im Zusammenhang mit Anastasios I. (491-518), unter dessen Regierung sie erstmalig auf der Balkanhalbinsel einfielen, während er für Konstantin

21. Iohannes Nauclerus, Chronica, Ausgabe Köln 1578, 644.

22. Blondus a. a. O. I 9.

23. Georg Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates, 2. Aufl. München 1952, 437 und 448.

24. Wegele a. a. O. 484 ff.

IV. lediglich den arabischen Kriegsschauplatz und das 6. ökumenische Konzil zu erwähnen weiß[25]. Quelle ist in beiden Fällen Zonaras[26]. Der in Cellarius' Nachfolge stehende streitbare Lutheraner Valentin Ernst Löscher[27] (1673 - 1749) versicherte zwar in seiner mit antirömischer Tendenz geschriebenen Geschichte des Mittelalters von 1725, daß zu seinem Gegenstand auch die Slavica, die Saracenica und die Byzantina gehörten[28], rückte aber realiter die deutschen Ereignisse in den Mittelpunkt. Dabei waren ihm die byzantinistischen Studien der Gelehrten des Louvre[29] keineswegs entgangen, vielmehr erwähnte er ausdrücklich den Namen Ducanges, der ja in seine «Familiae Byzantinae» von 1680 die Historie und Genealogie der bulgarischen Könige mitaufgenommen hatte[30]. Unter Berufung auf Nikephoros[31], Theophanes[32] und Anastasius Bibliothecarius[33] wurde als erster König «sub Constantino Pogonato» Chrouatus oder auch Couratus genannt = Kuber im heutigen Bulgarischen[34].

Die universalgeschichtliche Darstellung, im Siècle de l'érudition[35] entwickelt, wurde von dem Siècle des Lumières[36] übernommen und zu einer neuen Qualität gebracht. Fragen wir nun nach der Aufmerksamkeit, welche der bulgarischen Staatsgründung in diesen Werken gilt, so zeichnen sich deutlich zwei Linien ab. Die eine begreift die welthistorische Bedeutung der Ereignisse von 680/681, während die zweite die Fakten zwar verzeichnet, sie in ihrer Bewertung jedoch nivelliert. Beide Linien haben auf die Ausprägung des Geschichtsbildes des 18. und 19. Jahrhunderts eingewirkt.

25. Christophorus Cellarius, Historia Medii aevi a temporibus Constantini Magni ad Constantinopolim a Turcis captam deducta, 5. Aufl. Jena 1712, 54 und 76.

26. Zonaras a. a. O. 137, 140 f., 223 ff.

27. Wegele a. a. O. 488 f.; Georg Müller in: Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche, 3. Aufl. von Albert Hauck, 11, Leipzig 1902, 593 ff.

28. Val. Ernst Löscher, Die Historie der Mittlern Zeiten, als ein Licht aus der Finsterniß vorgestellet, Leipzig 1725, 9.

29. Johannes Irmscher, Byzantinistische Beiträge, Berlin 1964, 13 f.

30. Carolus du Fresne - du Cange, Historia Byzantina duplici commentario illustrata, 1, Paris 1680, 305 ff.

31. Nicephorus a. a. O. 38.

32. Theophanes a. a. O. 1, 546.

33. Theophanes a. a. O. 2, 180.

34. Enciklopredija A - Ja, Sofia 1974, 419.

35. Pertusi a. a. O. 3.

36. André Guillou, Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft 15, 1966, 27.

Am Anfang der ersten Linie steht der Göttinger Professor Johann Christoph Gatterer[37] (1727 - 1771), dessen Byzanzkonzeption in dem Satze gipfelte: «Dieser Teil der römischen Geschichte ist einer der ekelhaftesten in der ganzen Historie»[38]. Dagegen ließ er der Bulgaren Gerechtigkeit zuteil werden, indem er 1771 in seiner Einleitung in die synchronistische Universalhistorie» einen Absatz unter die Überschrift stellte «Entstehung des bulgarischen Staats in Mösien»[39] (um das Jahr 679 oder 680). Die Fakten werden dann im Anschluß an Theophanes berichtet. Neben Gatterer steht Charles Lebeau[40] (1701 - 1775), der Darsteller der Geschichte des Alters des römischen Reiches, als welche er die byzantinische verstanden wissen wollte. Im 13. Bande seiner «Histoire du Bas-Empire» (1770 erschienen) behandelt der Secrétaire perpétuel der Académie des inscriptions et belles-lettres das Vordringen der Bulgaren bis in das Land, «qui porte encore aujourd hui le nom Bulgarie»[41]. Er spricht dabei von ihrem König Kubrat, der mit dem Patrikiostitel geehrt wurde, und seinem dritten und berühmtesten Sohn namens Asparuch, dem «chef de la nouvelle nation des Bulgares, qui pendant plus de trois siècles furent le fléau de l' Empire du côté de l' Occident»[42]. Kürzer faßte sich August Ludwig Schlözer[43] (1735 - 1809), der Byzanz als ein Pfaffenreich charakterisiert hatte, das über tausend Jahre an seinen Untergang gearbeitet habe[44]. Er erzählte in seiner «Vorstellung der Universal-Historie» von 1772 in lexikalischer Gedrängtheit die Geschichte der Bulgaren[45] und konstatierte: «Der Staat, den sie in Niedermösien errichteten, hatte slawische Könige, wie die Namen dieser Könige ausweisen»[46], eine Feststellung, die ja nach

37. Wegele a. a. O. 756 ff.

38. Johannes Irmscher, Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft 15, 1966, 98.

39. Johann Christoph Gatterer, Einleitung in die synchronistische Universalhistorie, Göttingen 1771, 937.

40. Johannes Irmscher, Annales du Service des antiquités de l' Egypte 62, 1977, 175 ff.

41. Le Beau, Histoire du Bas - Empire, en commencent à Constantin le Grand, 13, Paris 1770, 137.

42. Le Beau a. a. O. 134.

43. G. Brendler in: Biographisches Lexikon zur deutschen Geschichte, Berlin 1967, 422.

44. Irmscher, Jahrbuch a. a. O. 98.

45. August Ludwig Schlözer, Vorstellung der Universal-Historie, 1, 2. Aufl. Göttingen 1775, 151.

46. Schlözer a. a. O. 177.

unserer vertiefteren Einsicht nur bedingt richtig ist.

Von erheblicher Bedeutung für die weitere Ausbildung ebendieser positiven Linie wurde die Sammlung von Quellenbelegen, welche der russische Gelehrte J. G. Stritter unter dem Titel «Memoriae populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Maeotidem, Caucasum, Mare Caspium et inde magis ad Septentriones incolentium e scriptoribus historiae Byzantinae erutae et digestae» in vier Bänden in Petersburg von 1771 - 1779 erscheinen ließ[47]. Unter dem Eindruck dieser Sammlung steht deutlich die Aufmerksamkeit, welche der große Aufklärer und Byzanzverächter Edward Gibbon[48] (1737 - 1794) in seiner «History of the decline and fall of the Roman Empire» (1776 - 1788) dem «Ruhm der Bulgaren» und dem «Ersten Königreich der Bulgaren»[49] zuteil werden ließ. Andere folgten diesem Beispiel, so der klassische Philologe an der Leipziger Universität Christian Daniel Beck[50] (1757 - 1832), der in seinem Studentenlehrbuch von 1788 im Telegrammstil vermerkte: Der dritte Sohn Kuvrats, Asparuch, «geht über die Donau, besiegt eine griechische Armee 680 und nimmt von der heutigen Bulgarei Besitz. Ursprung des dritten Bulgariens» - nach dem 1. Bulgarien «auf der asiatischen Seite der Mäotis von der Näherung des Dons und der Wolga bis an den Kuban» und dem 2. Bulgarien «zwischen dem Schwarzen und dem Asowschen Meer»[51]. Ähnlich urteilte der von aufklärerischem Geschichtsdenken beeinflußte süddeutsche Liberale Karl von Rotteck[52] in seiner weltgeschichtlichen Darstellung von 1831 - 1833: Asparuch «gründete in Niedermösien dasjenige bulgarische Reich, welches gleich anfangs dem byzantinischen fürchterlich, noch viele Jahrhunderte unter mancherlei Wechsel von Macht und Schwäche bis auf die osmanische Zeit sich erhalten hat»[53].

Wir rücken ans Ende dieser Reihe den britischen Philhellenen

47. Zitiert nach Karl Krumbacher Geschichte der byzantinischen Litteratur, 2. Aufl. München 1897, 1102.

48. Dazu Johannes Irmscher, Klio 43-45, 1965, 537 ff.

49. Eduard Gibbon, Geschichte des Verfalls und Untergang des römischen Reichs, 15, deutsch von Karl Gottfried Schreiter, 2. Aufl. Leipzig 1805, 288.

50. Wegele a. a. O. 803 Anm. 4.

51. Christian Daniel Beck, Anleitung zur Kenntniß der allgemeinen Welt- und Völker -Geschichte für Studirende, 2, Leipzig 1788, 618 Anm. x.

52. S. Schmidt in: Biographisches Lexikon a. a. O. 404 f.

53. Karl von Rotteck, Allgemeine Geschichte vom Anfang der historischen Kenntniß bis auf unsere Zeiten, 1. Stereotyp - Ausgabe, 4, Braunschweig 1846, 69.

George Finlay[54] (1799 - 1875), der in seinem Lebenswerk, der Geschichte der Griechenlands von 146 ante Christum natum bis 1864, im Anschluß an Ducange und Theophanes die Gründung des bulgarischen Königtums zwischen Donau und Balkan herausstellte, eine Gründung, die dazu beigetragen habe, den Niedergang der Griechen zu beschleunigen und die Zahl der Angehörigen ihrer Rasse in Europa zu reduzieren[55].

Wir kommen nunmehr zu der zweiten Entwicklungslinie, zu jenen Autoren, die zwar die Quellen für das Geschehen der Jahre 680/681 kannten, diesem Geschehen jedoch keine weltgeschichtliche Bedeutung beimaßen. Die zu ihrer Zeit berühmte «General History of the World» der Engländer William Guthrie und John Gray, in zwölf Bänden in London 1764 - 1767 erschienen[56], wurde unter der Leitung des Göttinger Altertumswissenschaftlers und Bibliothekars Christian Gottlob Heyne[57] 1765 - 1808 in einer siebzehnbändigen deutschen Ausgabe herausgebracht[58]. Den Byzanzteil übernahm der Wittenberger Historiker Johann Daniel Ritter[59], der den ihm vorliegenden Text, den er mit Recht als unzulänglich beurteilte, überarbeitete. Der Vorstoß der Bulgaren wird nach den Quellen und der Sekundärliteratur behandelt, jedoch nur als militärische Aktion gewertet[60]. Dasselbe gilt für Karl Friedrich Becker[61] (1777 - 1806), einen Schüler des Philologen Friedrich August Wolf, der eine weitwirkende «Weltgeschichte für Kinder und Kinderlehrer» schrieb. Hier wurden die Bulgaren als ein «rohes Volk» gekennzeichnet, dessen einzige Beschäftigungen lange Zeit «Krieg, Jagd, Viehzucht und Pelzhandel» gewesen seien, bis die Christianisierung wenigstens auf die «Sitten der höheren Stände» einen mildernden Einfluß

54. Vgl. dessen Autobiographie in: George Finlay, A history of Greece from the conquest by the Romans to the present time, B.C. 146 to A. D. 1864, New Edition by H. F. Tozer, 1, Oxford 1877, XXXIX ff.

55. Finlay a. a. O. 384 f.

56. Ernst Gerland, Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit, Athen 1934, 7.

57. Conrad Bursian, Geschichte der classischen Philologie in Deutschland von den Anfängen bis zur Gegenwart, München 1883, 476 ff.

58. Gerland a. a. O. 7.

59. Bursian a. a. O. 490 Anm. 1.

60. Wilhelm Guthrie - Johann Gray, Allgemeine Weltgeschichte von der Schöpfung an bis auf gegenwärtige Zeit, V 1, deutsch bearbeitet von Daniel Ritter, Leipzig 1786, 382.

61. Wegele a. a. O. 805.

geübt habe; «der große Haufe blieb» auch weiterhin «roh und schmutzig»[62]. Abwertend sind auch die Urteile von Beckers Zeitgenossen Friedrich Rühs[63] (1779 - 1819) und Karl Heinrich Ludwig Pölitz[64] (1772 - 1838). Rühs bemerkt in seinem «Handbuch der Geschichte des Mittelalters» von 1816 lakonisch: «Die Bulgaren wurden mit Geld abgefunden»[65], während der Leipziger Staatswissenschaftler Pölitz nur «das erschöpfte Reich» sah[66], das seinen Fortbestand «nicht seiner Kraft, nicht den Tugenden seiner Beherrscher», sondern der Breite der Donau, der Höhe der thrazischen Gebirge etc. verdankte[67]. Von Friedrich Christoph Schlosser (1776 - 1861), dem demokratischen Publizisten, dessen «Weltgeschichte für das deutsche Volk» (1815 ff.) das Geschichtsbild der Nation prägte wie nur wenige andere Werke[68], wird Konstantinos Pogonatos nur als Verteidiger Konstantinopels gegen die Araber erwähnt[69]. Unter solchen Umständen ist es nicht zu verwundern, daß die großen Nachschlagewerke der Epoche gleichfalls die Gründung des Ersten Bulgarischen Reiches, zumindest dort, wo man in erster Reihe danach sucht, mit Stillschweigen übergehen. Der Bulgarienartikel in dem vierundsechzigbändigen «Großen vollständigen Universallexikon aller Wissenschaften und Künste», das der Leipziger

62. Karl Friedrich Becker, Weltgeschichte, 6. Aufl. von Johann Wilhelm Loebell, 4, Berlin 1829, VIII. Eine ähnlich negative Wertung der Bulgaren, welchen die «zahlreichen kräftigen, fleißigen und ackerbautreibenden» Slawen entgegengestellt werden, findet sich auch bei dem reussischen Slawophilen A. Hilferding (Sovetskaja in: istoričeskaja enčiklopedija 4, Moskau 1963, 445 f.) in seiner «Geschichte der Serben und Bulgaren», 1, Bautzen 1856, 21 f.: «Die gewalttätige Schöpfung des Bulgarenreichs» «ebenso wie die wilde Grausamkeit, welche die Bulgaren von jenseits der Wolga mitbrachten, ihre sittliche Verderbtheit, eine Frucht des zeitigen und fortwährenden Verkehrs mit Byzanz, alles dieses hatte Einfluß auf die Geschichte Bulgariens, und was durch das Schwert gegründet war, mußte auch durch das Schwert untergehen. Zuerst fiel die ganze Familie des Asparuch, dann auch das von ihm gegründete Reich, und nichts blieb von dem Werke der bulgarischen Eroberung übrig: nur das unterworfene slawische Volk erhebt sich mitten unter den Trümmern des alten Bulgariens, kaum daß der von ebendiesem slawischen Volke angenommene Name an das Tun des Asparuch erinnert».

63. Wegele a. a. O. 1023.

64. Der Große Brockhaus, 14, Leipzig 1933, 708.

65. Rühs a. a. O. 34.

66. Karl Heinrich Ludwig Pölitz, Die Weltgeschichte für gebildete Leser und Studierende, 2, 3. Aufl. Leipzig 1820, 148.

67. Pölitz a. a. O. 144 f.

68. Irmscher, Jahrbuch a. a. O. 98 f.

69. Fr. Chr. Schlosser, Weltgeschichte, 4, 27. Aufl. von Oskar Jäger und Franz Wolf, Berlin o. J., 62.

Buchhändler Johann Heinrich Zedler in den Jahren 1732 - 1754 hatte erscheinen lassen[70], spricht von den Wanderbewegungen nach 630 und geht dann unvermittelt zu dem als König titulierten Zaren Krum (803 - 814)[71], über[72], während die Torso gebliebene und dennoch bedeutendste unter den gelehrten Enzyklopädien des vergangenen Jahrhunderts, die der Professoren Johann Samuel Ersch und Johann G. Gruber[73], sub voce Bulgarei / Bulgarien überhaupt nur über die türkische Provinz informieren zu sollen glaubte[74].

Dieses offenkundige Desinteresse an den südosteuropäischen und osteuropäischen Entwicklungen findet seine Begründung in dem sich unter vielerlei Einflüssen wandelnden Geschichtsbild. Bereits Schlosser hatte hervorgehoben, daß nur in Beziehung auf die Zivilisation, die sich in den neuen Staaten des Abendlandes herausgebildet habe, und nicht etwa in sich selbst die byzantinische Geschichte wichtig werden könne[75]. Die weltgeschichtliche Darstellung des Schweizers Johannes von Müller[76] (1752 - 1809) war nicht anders konzipiert und fand an der Regierung Konstantins IV. nur das griechische Feuer und das konstantinopolitanische Konzil bemerkenswert[77]. Die Sicht Leopold von Rankes[78] (1795 - 1886), die sowohl die außereuropäischen als auch die Völker Ost - und Südosteuropas als nicht geschichtsträchtig aus der Erörterung ausklammerte, war vielfältig vorbereitet. In Rankes «Weltgeschichte» (1881 f f.) wird sie an unserm Exemplum augenfällig offenbar. Ausgehend von den Zeugnissen des Theophanes behandelt der Geschichtsschreiber Konstantins Auseinandersetzungen mit den Arabern; für die Bulgaren dagegen findet er kein Wort[79].

70. Johannes Irmscher bei Max Kunze, Archäologie zur Zeit Winckelmanns, Stendal 1975, 40 f.

71. Die Regierungsjahre nach der Enciklopedija a. a. O. 415.

72. Großes vollständiges Universal- Lexikon, 4, Halle 1733, 1914.

73. Teicht bei Karl Löffler und Joachim Kirchner, Lexikon des gesamten Buchwesens, I, Leipzig 1935, 501.

74. Stein bei J. S. Ersch und J. G. Gruber, Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste, 14, Leipzig 1825, 2.

75. Irmscher, Jahrbuch a. a. O. 99.

76. Wegele a. a. O. 806 f f.

77. Johannes von Müller, Vierundzwanzig Bücher allgemeiner Geschichten besonders der europäischen Menschheit, 2, hgg. von Johann Georg Müller, Upsala 1812, 91.

78. Herbert Hunger, Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft 15, 1966, 53.

79. Leopold von Ranke, Weltgeschichte, V1, 1, - 3. Aufl. Leipzig 1884, 175 f.

Doch die Welt hat sich in den letzten hundert Jahren in rapidem Tempo fortentwickelt, das europazentristische Geschichtsbild ist zum Anachronismus geworden. Die südosteuropäischen Studien[80], führend von Gelehrten der Länder Südosteuropas selbst betrieben, gehören in unserer Gegenwart zum festen Profil der internationalen Geschichtswissenschaft; ihre Ergebnisse prägen mitgestaltend das moderne Geschichtsbild in allen seinen Formen.

Berlin Johannes IRMSCHER

80. Über die Entwicklung bis zum Beginn unseres Jahrhunderts informiert Georg Stadtmüller, Geschichte Südosteuropas, München 1950, 401 f f.

OBSERVATIONS SUR LES PAUVRES DE L' ÉGLISE DANS LES LIBRI HISTORIARUM *DE GRÉGOIRE DE TOURS.*

JEAN - YVES BASSOLE / THESSALONIQUE

Parmi les catégories sociales qui apparaissent dans les *libri historiarum* de Grégoire de Tours,[1] il en est une qui, bien qu' évoquée à plusieurs reprises, demeure énigmatique : les pauvres de l' église. Ils n' y sont mentionnés sous cette dénomination que deux fois,[2] mais ils apparaissent en plusieurs circonstances, ce qui permet d' examiner leur situation et de s' interroger sur leur statut social.

Curieusement, les divers historiens qui se sont intéressés aux pauvres pendant l' époque mérovingienne[3] ou aux institutions d' assistance et de charité de l' église,[4] n' ont pas relevé l' existence de cette catégorie en tant que telle[5] ou, plus exactement, ont intégré les textes qui la

1. On se référera au texte de *Gregorii episcopi Turonensis Historiarum libri X*, editionem alteram curavit Bruno Krusch (*Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Merovingicarum* I). Hannoverae 1937 - 1942 - 1951, et à la traduction de R. Latouche, Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2e tir. (*Les Classiques de l' Histoire de France au Moyen Age*, 27 & 28). Paris 1975 & 1979.

2. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 26 : «de pauperibus et iunioribus eclesiae vel basilicae» ; *ibidem* 5, 42 : «defendens pauperes ecclesiae suae».

3. Voir par exemple Sir S. Dill, *Roman Society in Gaul in the Merovingian Age*. London 1926 et S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours. A Study of the Attitude of Merovingian Society Towards the Poor, as Reflected in the Literature of the Time*. D. Phil. Faculty of Philosophy, Columbia University. New York 1936.

4. Voir M. Rouche, «La matricule des pauvres. Evolution d' une institution de charité du Bas-Empire jusqu' à la fin du Haut Moyen Age», *Etudes sur l' histoire de la pauvreté* sous la direction de M. Mollat (*Publications de la Sorbonne*, série «Etudes», 8). Paris 1974, pp. 83 - 110.

5. S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours...* pp. 100 - 102 relève les catégories suivantes : les *matricularii*, les mendiants, les mendiants «recommandés» par un évêque, les petits propriétaires, les esclaves, les prisonniers, les lépreux et les pauvres «volontaires».

concernent au corpus de textes relatifs aux pauvres assistés par les églises.

De fait, la première idée qui vienne à l'esprit quand on examine leur cas, c'est que ces pauvres pourraient être des mendiants ou des indigents[6] qui bénéficiaient des secours de l'église. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela puisque l'église a toujours exercé une mission d'assistance aux pauvres et aux déshérités.[7] Cette mission constitue d'ailleurs une justification de la propriété ecclésiastique.[8] On pourrait donc estimer qu'il s'agit des pauvres que l'église a pris en mains — ils sont enregistrés sur la matricule des pauvres[9] — et qu'elle nourrit.[10] Ils sont

6. E. Delaruelle, «La spiritualité des pèlerinages à Saint-Martin de Tours du Ve au Xe siècle», *Convegni del Centro di Studi sulla spiritualità medievale, IV: Pellegrinaggi e culto dei santi in Europa fino alla Ia Crociata, 8 - 11 ottobre 1961.* Todi 1963, p. 221 se demande quelle est la différence entre pauvre et mendiant. Sir S. Dill, *Roman Society...* p. 225 y voit aussi des infirmes; en faveur de cette observation, voir J. Brissaud, *Manuel d'histoire du droit français (sources - droit public - droit privé).* Paris, 1898 - 1904, p. 510 qui note que, depuis une loi de 382, tous les mendiants valides pouvaient devenir colons à titre de peine. Cf. encore O. Giordano, «Sociologia e patologia del miracolo in Gregorio di Tours», *Helikon* 18 - 19 (1978 - 1979) 185 : «Così pure il termine *pauper*, che l'agiografo usa spesso, implica una valutazione sociale ed economica molto imprecisa [...]».

7. Cf. dès 326, *Code Théodosien* 16, 2, 6 : «Opulentos enim saeculi suuire necessitates oportet, pauperes ecclesiarum divitiis sustentari». Pour l'époque mérovingienne, voir le Concile de Tours de 567, c. 5 (Mansi, VII, 376) cité par M. Rouche, *La matricule des pauvres...* p. 88 : «Que chaque cité nourrisse selon ses possibilités les pauvres et les habitants indigents avec des aliments en quantité suffisante, que tous les prêtres des *vici*, que tous les citoyens entretiennent leur pauvre. Grâce à cela, les pauvres eux-mêmes ne vagabonderont pas à travers les autres cités.» Voir O. Giordano, *Sociologia e patologia...* p. 192.

8. Cf. M. Rouche, *La matricule des pauvres...* pp. 84 - 85 : «La législation conciliaire cherche en effet constamment à protéger les biens de l'Eglise qu'elle assimile au bien des pauvres. Une simple statistique des canons concernant les propriétés ecclésiastiques et le soin des pauvres montre que, par rapport à l'Orient, à l'Afrique, à l'Italie et à l'Espagne, en Gaule on se préoccupe tout particulièrement de ces deux problèmes [...]. L'assimilation volontaire du patrimoine foncier de l'Eglise avec les biens des pauvres apparaît dès 442 au concile de Vaison, puis dans les années 475 avec les *Statuta Ecclesiae Antiqua*; elle est nettement formulée au concile d'Agde de 506, où le canon 4 précise que tous ceux, clercs ou laïcs, qui cherchent à retenir les donations faites aux églises et aux monastères doivent être exclus de la communion *velut necatores pauperum.* Cette très forte expression d'assassins des pauvres revient ensuite constamment, répétant les termes des canons 4 de Vaison en 442 et d'Agde en 506.»

9. Cf. M. Rouche, *La matricule des pauvres...* pp. 108 - 109 : «La matricule des pauvres a donc été une institution sociale parfaitement adaptée aux besoins de l'époque mérovingienne. Cette organisation, née des préceptes évangéliques dans les évêchés et monastères orientaux au IVe siècle, fut établie à Rome dans la première moitié du Ve siècle par les papes, au point de prendre la succession de l'Annone Publique, sous le nom de diaconie.

connus sous le nom de *matricularii*[11] et ont des fonctions bien déterminées dans l'église.[12]

Une question se pose cependant: pourquoi Grégoire de Tours les appellerait-il pauvres de l'église quand il les mentionne ailleurs comme pauvres immatriculés:[13] et peut-il s'agir des mêmes personnes quand, dans la même phrase, il parle des pauvres immatriculés et des autres pauvres?[14] Certains historiens ont pensé résoudre le problème en dédui-

Tout en étant en conformité avec les initiatives de l'Eglise primitive, elle se coule dans l'ancien moule romain sans difficulté. Elle passe ensuite en Gaule à la fin du Ve siècle et au début du VIe sous le nom de matricule, probablement par suite de l'ignorance du vocabulaire grec et du sens du mot diaconie. Ce bureau de bienfaisance, qui existe auprès de chaque église urbaine ou de gros bourg rural, est la justification concrète et vivante de la fortune foncière de l'Eglise. Certes, la matricule ne satisfait pas les besoins de tous les pauvres comme les diaconies romaines, puisque le nombre des inscrits est limité et que la quatrième part des revenus ne lui est pas intégralement allouée. Mais il n'empêche qu'elle amorce la bienfaisance des laïcs par son exemple, qu'elle correspond à une vie urbaine encore importante, puisqu'elle retient et attire les pauvres dans les agglomérations et qu'elle joue même parfois un rôle dans l'élection de l'évêque.»

10. Voir M. Rouche, *La matricule des pauvres...* p. 98.

11. Cf. S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours...* p. 100 : «First of all, there were the *matricularii* or those whose names were inscribed on the church registers and who lived exclusively on alms. Some of these were voluntary poor, the «poor of Christ», as Saint Cesarius of Arles referred to them, while others were merely indigent people who had succeeded in getting their names on these rolls, thereby perpetually solving their problem of livelihood. The *matricularii* were authorized to beg alms at the church door. Incidentally, the term *matricularii* has evolved into the modern French word *marguilliers* or *vestrymen,* a notable increase in the importance of the ones so designated.» Voir également M. Rouche, *La matricule des pauvres...* p. 89.

12. Cf. M. Rouche, *La matricule des pauvres...* pp. 99 - 100 : « [...] ils doivent prier et assister à tous les offices; ils sont nourris et habillés à l'aide d'une partie de la quatrième portion des revenus du patrimoine, sous l'autorité du clerc responsable. [...] Accoutumés à être présents auprès du sanctuaire, ils prennent la charge de recueillir les nouveaux-nés abandonnés, comme à Trêves, où ceux-ci sont déposés dans une vasque de marbre, à Tours, à Angers, etc. Ils s'efforcent de retrouver leurs parents et si, au bout de trois jours, ils ont échoué, ils peuvent, avec l'accord du recteur de la matricule, vendre le nouveau-né à quelqu'un qui le nourrira et en fera son esclave. Le prix versé aux marguilliers et partagé entre eux varie de quelques sous à un triens avec l'offrande d'un repas à chacun d'eux. Ils sont encore davantage attachés au sanctuaire par une autre occupation: la protection du droit d'asile. [...] A Tours, où un proscrit protégé par le droit d'asile avait été traîtreusement assassiné dans l'atrium de la basilique Saint-Martin, les marguilliers et d'autres pauvres assomment, à coup de pierres et de bâtons, les esclaves des meurtriers. Ainsi, les marguilliers font partie de la *familia* de tel ou tel saint, et se transforment insensiblement en serviteurs et en gardiens du sanctuaire.»

13. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 29 : «Nonnulli [...] matricolariorum [...] pauperum».

14. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 29 : «Nonnulli etiam matricolariorum et reliquorum pauperum pro scelere commisso tectum cellolae conantur evertere.»

sant de ce texte de Grégoire qu'il y a deux catégories de pauvres.[15] Mais le problème demeure en ce qui concerne les pauvres de l'église : appartiennent-ils à la première catégorie ou à la seconde? Ou faut-il penser qu'il en existe une troisième?

Il apparaît donc nécessaire de revenir au témoignage des *libri historiarum.* Commençons par le récit de la scène qui a opposé le roi Clotaire à l'évêque Injuriosus : Clotaire avait institué un nouvel impôt qui frappait toutes les églises de son royaume et qui consistait, pour elles, à verser au fisc un tiers de leurs fruits.[16] Il s'agit donc d'un impôt de type nouveau qui ne frappe plus la terre en elle-même, ni les cultivateurs, mais ce que l'église peut retirer de ses biens. Les évêques, convoqués par le roi Clotaire, avaient consenti, contre leur volonté, à ce nouvel impôt, quand l'évêque de Tours, Injuriosus refusa de souscrire à cette décision de Clotaire[17] et déclara au roi : «Si volueris res Dei tollere, Dominus regnum tuum velociter aufret, quia iniquum est, ut pauperes, quos tuo debes alere horreo, ab eorum stipe tua horrea repleantur».[18] Nous ne nous attarderons pas sur les menaces de l'évêque, mais sur le rôle qu'il assigne au roi : celui-ci doit subvenir aux besoins des pauvres et non les spolier.[19] Cette phrase, qui peut passer pour une

15. Cf., par exemple, sir S. Dill, *Roman Society...* p. 452 : «Of the poor dependant on a great Church, Gregory distinguishes two classes, the *matricularii* and *pauperes.* The former were an organised body, duly registred, supported by regular rations, and living in a hospice attached to the Church. The saint was said to feed them. The beneficence of the Church was often supplemented by gifts or bequests, or by occasional feasts provided by private persons, or by the alms collected at the church door by a responsible officer, which formed a common stock. The unenrolled mendicants were freely allowed to solicit alms in the porticos of the church, probably awaiting their chance of being placed on the official register.»

16. Cf. GREG. TVR. Franc. 4, 2 : «Denique Chlothacharius rex indixerat, ut omnes eclesiae regni sui tertiam partem fructuum fisco dissolverent.»

17. Cf. GREG. TVR. Franc. 4, 2 : «Quod, licet inviti, cum omnes episcopi consensi essent atque subscripsissent, viriliter hoc beatus Iniuriosus respuens, subscribere dedignatus est [...]»

18. GREG. TVR. Franc. 4, 2. Sur le sens à donner à cette phrase, voir l'appendice «*ab pauperum stipe,* note sur GREG. TVR. Franc. 4, 2.»

19. S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours...* p. 25 y voit une tentative du roi pour annuler des exemptions : «Even though the revenues of the Church were generally exempt from taxation and the payment of tribute, it sometimes happened that a king would attempt to revoke this exemption and collect for himself a portion of these revenues. While Injuriosus was bishop of Tours, King Chlothar ordered all the churches in his kingdom to pay one-third of their revenues to the royal treasury. Injuriosus refused to allow his church to be taxed and warned the king that if he persisted in thus robbing the poor, whom he should be feeding, he would lose his kingdom.» J. Schneider, «Die Darstellung der Pauperes in den Historiae Gregors von Tours. Ein Beitrag zur sozialökonomischen Struktur Galliens im 6. Jahrhundert», *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte* 4 (1966) 64 cite ce passage pour souligner l'opposition morale entre l'attitude de l'évêque, qui représente l'idéal chrétien, et celle de Clotaire. B. Vetere, *Strutture e modelli culturali nella Società merovingia. Gregorio Di Tours : una testimonianza* (*Università degli Studi di Lecce. Facoltà di Lettere e Filosofia. Istituto di Storia Medioevale e Moderna. Saggi e Ricerche,* 3). Galatina 1979, p. 237 reprend l'idée de S.H. Mac Gonagle et conclut : «Viene riconosciuto, in altri termini, un discorso, che, come si vede, la chiesa sta conducendo con sistematicità e convinzione, ove si tenga conto che l'episcopato, al tempo dei merovingi, incominciava ad essere un'esclusiva quasi dell'aristocrazia ed in particolare dell'ex aristocrazia senatoria, la cui ricchezza immobiliare incominciava a rifluire, per una parte, nel patrimonio ecclesiastico.»

déclaration de portée générale, prend une tout autre valeur si l'on se rappelle qu'Injuriosus l'applique au nouvel impôt de Clotaire : c'est le travail des pauvres qui est exploité par le roi quand il inflige un nouvel impôt aux églises.[20]

On pourrait naturellement mettre cette formulation sur le compte de l'exagération rhétorique, mais cela correspondrait fort peu aux circonstances particulières dans lesquelles cette phrase a été prononcée : il y aurait un trop grand risque à menacer un roi en se fondant sur des arguments de ce type. Le fait que le roi finisse par revenir sur sa décision prouve d'ailleurs que l'argument de l'évêque n'était pas le fruit d'une simple exagération rhétorique.[21] Par conséquent, on est amené à penser que si Injuriosus a dit à Clotaire qu'il exploitait le travail des pauvres, lorsqu'il instituait un nouvel impôt sur les fruits de l'église, c'est que les pauvres en question étaient précisément ceux qui produisaient ces fruits de l'église.[22] On pourrait donc formuler l'hypothèse que les pauvres de l'église sont en fait des cultivateurs de terres appartenant à l'église.[23]

20. Voir à ce sujet la conclusion des observations que j'ai formulées dans l'appendice (voir *infra*, p. OO). Quoi qu'il en soit, que l'on adopte l'idée de récolte ou celle de travail, on aboutit au même résultat.

21. Il faut noter qu'Injuriosus laisse également entrevoir la possibilité d'un mouvement de contestation de la part des pauvres : si la diminution de leurs ressources les poussait à quitter leur exploitation ou même à se révolter contre l'autorité royale, il ne fait pas de doute que l'église serait de leur côté.

22. Sur le mot *pauperes* employé pour désigner des cultivateurs, voir O. Giordano, *Sociologia e patologia...* p. 186.

23. Mais si l'on examine la situation que créerait le nouvel impôt de Clotaire, on s'aperçoit que ce serait l'église, et non pas le roi, qui exploiterait ces mêmes pauvres : le roi veut en effet que les églises lui versent le tiers des fruits qu'elles collectent des pauvres ; le nouvel impôt ne concerne donc nullement les pauvres qui continueraient à verser à

Un autre passage des *libri historiarum* présente des informations comparables : il se trouve qu'il s'agit d'un épisode étroitement lié à la vie de Grégoire, ce qui nous permet de penser qu'il est bien informé : il y explique en effet les raisons pour lesquelles son frère a été assassiné.[24] Grégoire commence son récit en disant que l'évêque de Langres, Tétricus, avait renvoyé son homme de confiance, le diacre Lampadius ;[25] et il poursuit en indiquant le motif de ce renvoi, lorsqu'il écrit que son frère, le diacre Pierre, était soucieux de porter secours aux pauvres que Lampadius avait injustement dépouillés.[26] Ainsi formulée, l'accusation ne précise pas qu'il s'agissait de pauvres de l'église ; on peut toutefois l'inférer du fait que l'homme de confiance de l'évêque a pour tâche essentielle de gérer les biens de son église et que les pauvres sur lesquels il a autorité ne sont autres que les pauvres de l'église.

Cette interprétation est confirmée par la suite du récit de Grégoire : on en retiendra seulement que Lampadius avait conçu une telle haine pour Pierre qu'il réussit un jour à le faire assassiner,[27] et que l'abbé Mummole, devenu évêque de Langres, ne tarda pas à s'apercevoir que Lampadius avait volé beaucoup de biens d'église et amassé des champs, des vignes et des esclaves en dépouillant les pauvres.[28]

l'église la même somme, mais exclusivement l'église qui prélèverait sur ses revenus un impôt supplémentaire. Pour que les pauvres subissent un dommage — ce que laisse clairement entendre la déclaration de l'évêque —, il faudrait que l'église les oblige à payer ce nouvel impôt, en plus de ce qu'ils lui donnent déjà.

24. Voir GREG. TVR. Franc. 5, 5.

25. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 5 : «Consenescente beato Tetrico ecclesiae Lingonicae sacerdote, cum Lampadio diacono, quem creditorem habuit, deicisset [...]»

26. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 5 : «[...] et frater meus, dum pauperibus, quos ille male spoliaverat, opitulare cupiens, consensisset in eius humiliatione, odium ex hoc incurrit.»

27. Cf. GREG. TVR. Franc. 5. 5, : «[...] Lampadius [...] ab honore et facultate privatus, in odio Petri diaconi cum filio Silvestri coniungitur, machinans atque confirmans, patrem suum ab ipso fuisse maleficiis interfectum. At ille aetate iuvenis, sensu levis contra eum commovetur, ipsum inpetens publice parricidam. [...] Post duos vero annos instigatus iterum a Lampadio filius Silvestri, adsecutus in via Petrum diaconum, lancea sauciatum interfecit.»

28. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 5 : «In cuius [= Pappoli] loco Mummolus abba, quem Bonum cognomento vocant, episcopus substituitur. Quem multi magnis laudibus prosecuntur : esse eum castum, sobrium, moderatum ac in omni bonitate promptissimum, amantem iustitiam, caritatem omni intentione. Qui, accepto episcopatu, cognoscens, quod Lampadius multum de rebus fraudasset ecclesiae ac de spoliis pauperum agros vineasque vel mancipia congregasset, eum ab omni re nudatum a praesentia sua iussit abigi.» A propos de ce texte, S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours...* p. 26 se contente de noter : «Mummolus, bishop of Langres, was forced to take severe measures to protect property under his guardianship from one of his subordinates. He discovered that the deacon Lampadius had been accumulating lands, vineyards and slaves out of the spoils obtained by robbing the poor through the Church. Lampadius was deprived of all his possessions and driven out of the Church, after which he lived in extreme poverty, earning his livelihood by manual labor.»

D'emblée on doit observer que les victimes de Lampadius semblent être de bien curieux pauvres puisqu'ils avaient des champs, des vignes et des esclaves. Pour énigmatique qu'elle soit, la phrase de Grégoire devient tout-à-fait claire si l'on tient compte de deux éléments :

a) l'expression *en dépouillant les pauvres* s'applique en fait aux deux verbes ; et le second verbe n'est en réalité qu'une explication du premier : Lampadius a volé beaucoup de biens de l'église, c'est-à-dire qu'il a amassé des champs, des vignes et des esclaves, et tout cela s'est fait au détriment des pauvres ;

b) les trois termes de *champs*, de *vignes* et d'*esclaves* font penser à une tenure, dont ils sont des éléments constitutifs.

Ces deux observations tendent à confirmer que les pauvres de l'église étaient des cultivateurs pour le compte de l'église et peut-être même des tenanciers de terres appartenant à l'église. Dès lors, on peut penser qu'en tant que gestionnaire des biens de l'église, Lampadius n'a pas eu trop de difficultés à leur reprendre les meilleures tenures et à se les faire attribuer ou à les faire cultiver par des gens à son service, en d'autres termes, à s'approprier ainsi les fruits de ces tenures.[29]

Il apparaît donc possible que les pauvres de l'église aient été des cultivateurs de tenures de l'église ; mais leur statut n'est pas défini

29. La question se pose cependant de savoir par quel moyen Lampadius a pu dépouiller ces pauvres de leurs terres. Le problème ne se poserait pas s'il s'agissait de cultivateurs libres ou d'esclaves : Lampadius aurait pu, dans le premier cas, résilier ou ne pas renouveler le contrat de location et, dans l'autre, disposer de ces terres à son gré. Mais si l'on opte pour la solution des colons (cf. *infra*, p. OO), on doit admettre qu'ils étaient protégés par la prescription des trente ans qui leur garantissait leurs terres. Les colons pouvaient cependant se désaisir de leurs droits par deux moyens : par une vente ou par une donation. On peut conjecturer que les spoliations dont Lampadius s'est rendu coupable (cf. GREG. TVR. Franc. 5, 5 : «[pauperes] ille male *spoliaverat*» et *eod. loc.* : «de rebus fraudasset ecclesiae ac de *spoliis* pauperum agros vineasque vel mancipia congregasset») ne sont autres que des «ventes» ou des «donations» fictives extorquées par la force aux colons (l'épisode de Cautin et d'Anastase présente un type d'extorsion commise par un évêque aux dépens d'un de ses prêtres, voir GREG. TVR. Franc. 4, 12). De même, il n'est pas interdit d'imaginer que Lampadius, nouveau bénéficiaire de ces terres de l'église, a pu engager les anciens colons comme ouvriers agricoles. Etant l'homme de confiance de l'évêque, il pouvait réaliser toutes ses opérations sans que son évêque ne s'en aperçoive, puisque l'église continuait à percevoir régulièrement les revenus afférant à ses terres.

pour autant : étaient-ils des hommes libres, des colons ou des esclaves ?

On peut d'emblée exclure le statut d'esclave pour trois raisons :

a) Les biens dont Lampadius avait spolié les pauvres étaient constitués de champs, de vignes et d'esclaves.[30] Or, on voit mal comment des esclaves pourraient détenir d'autres esclaves.

b) Maurilion de Cahors était un évêque fort généreux, versé dans les écritures saintes, et juste ;[31] Grégoire précise qu'il défendait les pauvres de son église contre la griffe des mauvais juges.[32] L'esclave n'ayant pas le droit d'agir ni d'être cité en justice,[33] il est donc impossible que les pauvres défendus par Maurilion de Cahors soient de condition servile.

c) Après une expédition lancée contre les Bretons de Weroc, le roi Chilpéric fit exiger l'amende du ban des pauvres et des jeunes serviteurs de l'église cathédrale et de la basilique, parce qu'ils n'étaient pas allés à l'armée.[34] Cette amende était infligée par les rois francs aux hommes qui étaient en état de porter les armes, mais qui ne s'étaient pas rendus à la convocation des ducs et des comtes, après la publication du ban.[35] Ainsi, pour le roi, les pauvres de l'église, comme tous les Francs et tous les Gallo-romains, sont tenus de se rendre à l'armée.

L'opposition de Grégoire à la décision du roi ne se situe pas au niveau du principe de l'appel à l'armée, mais au niveau d'une coutume ; il écrit en effet que ce n'était pas la coutume que ces gens fussent soumis à une charge publique.[36] Cette déclaration implique que Grégoire ne nie pas que, dans d'autres circonstances ou à d'autres époques, les pauvres de l'église aient pu avoir été tenus de se présenter à la convocation du ban ; il invoque seulement une situation particulière instituée par la coutume. Ce qui a pour conséquence qu'il est impossible que ces cultivateurs aient été des esclaves, car leur condition servile les excluait d'office du service des armes[37] et, si les pauvres de l'église avaient été des esclaves, Grégoire n'aurait pas eu besoin d'invoquer une quelconque coutume, mais seulement leur condition d'esclave.

30. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 5 : «mancipia» (voir *supra,* note 28).

31. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 42 : «Fuit autem valde elemosinarius, in scripturis ecclesiasticis valde instructus [...]»

32. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 42 : «Fuit etiam et in iudiciis iustus ac defendens pauperes ecclesiae suae de manu malorum iudicum [...]»

33. Voir J. Brissaud, *Manuel d' histoire du droit...* p. 586.

34. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 26 : «Post haec Chilpericus rex de pauperibus et iunioribus eclesiae vel basilicae bannos iussit exigi, pro eo quod in exercitu non ambulassent.»

35. Voir N.D. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. La Monarchie franque.* Paris 1888, p. 293 et M. Prou, *La Gaule Mérovingienne* (*Bibliothèque d' histoire illustrée*). Paris s.d., pp. 76 - 78.

36. Cf. GREG. TVR. Franc. 5, 26 : «Non enim erat consuetudo, ut hi ullam exsolverent publicam functionem.»

Examinons maintenant le cas des hommes libres : les pauvres de l'église pourraient-ils être des hommes libres qui cultivaient une terre d'église ? Cela serait parfaitement compatible avec l'amende du ban : l'homme libre est absolument tenu de se rendre à l'appel du roi lors de la publication du ban, puisque son statut ne lui interdit pas le service des armes. Il y a cependant deux arguments qui plaident contre cette solution :

a) Le premier est tiré de l'épisode de l'évêque Cautin, qui n'est pas sans rappeler celui du diacre Lampadius. Grégoire raconte que cet homme était si avare qu'il voulait s'approprier les biens de ses voisins : avec les grands, il usait de procès et de bagarres ; avec les petits, il les dépouillait de force, il dédaignait d'en payer le prix et était au désespoir de ne pas obtenir de titres écrits.[38] Comme dans le cas de Lampadius, il s'agit de spoliation ; mais, du fait que les victimes de Cautin sont des propriétaires munis de leurs titres de propriété,[39] Grégoire se garde de parler de *pauvres* et préfère employer le mot de *petits.*[40]

b) Le second argument est plus général : qui dit homme libre, dit d'ordinaire propriétaire de sa terre, car l'homme libre qui cultive la terre d'un propriétaire foncier ou de l'église devient vite un colon.[41] Dès lors, il semble bien peu probable que Grégoire ait voulu se référer à une catégorie sociale qui serait si peu stable et qui serait somme

37. Voir J. Brissaud, *Manuel d' histoire du droit...* p. 586.

38. Cf. GREG. TVR. Franc. 4, 12 : «Erat enim et avaritiae in tantum incumbens, ut, cuiuscumque possessionis fines eius termino adhaesissent, interitum sibi putaret, si ab eisdem aliquid non minuisset. Et maioribus quidem cum rixa et scandalo auferebat, a minoribus autem violenter diripiebat. Quibus et a quibus, ut Sollius noster ait, nec dabat pretia contemnens nec accipiebat instrumenta desperans.»

39. Cf. GREG. TVR. Franc. 4, 12 : «instrumenta».

40. Voir J. Schneider, «Bemerkungen zur Differenzierung der gallorömischen Unterschichten im sechsten Jahrhundert», *Klio* 48 (1967) 237 - 249.

41. Par la prescription de trente ans ; voir *Code Justinien* 11, 48 (47), 19 et 23 ; N.D. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. L'Invasion germanique et la fin de l'Empire Romain,* 2e éd. Paris 1904, p. 140 et *idem, Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. L'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne,* nouvelle éd. Paris 1914, pp. 355 - 356.

toute une étape intermédiaire entre la liberté et le colonat.

La solution de l'esclavage et celle de l'homme libre étant rejetées, il ne reste donc plus qu'à retenir celle du colon. C'est en effet la seule qui puisse concorder avec toutes les données concernant les pauvres de l'église : ils travaillent effectivement sur des terres de l'église et leur production profite essentiellement à l'église ; ils ont le droit d'ester en justice[42] et, enfin, ils sont soumis au service militaire[43] et peuvent être convoqués à l'armée par la publication du ban.

Une question se pose pourtant : quelle est la coutume en vertu de laquelle Grégoire de Tours prétend que les pauvres de l'église ne devaient pas se rendre à la convocation du ban, car ils étaient exemptés de charges publiques ? Un épisode des *libri historiarum*, qui concerne lui aussi l'amende du ban,[44] permet de penser qu'il s'agit d'une exemption accordée à des clercs — peut-être même des clercs de saint Martin — et que Grégoire essaie, par extension, d'en faire bénéficier tous les hommes qui sont au service du saint, qu'ils soient clercs ou non.

Après la prise de Comminges par les hommes de Gontran, les juges publient un édit pour condamner ceux qui ont tardé à se rendre à cette expédition.[45] Après quoi, le comte de Bourges envoie des agents dans une maison de saint Martin pour infliger à ceux qui y demeurent l'amende du ban, étant donné qu'ils ne sont pas allés se battre.[46] Notons d'abord que Grégoire ne parle ni d'*église*, ni de *basilique*, ni de *monastère*, mais de *maison*[47] du saint, qu'il ne parle pas de *clerc*, mais d'*agent*.[48] Il s'agit donc d'une propriété au nom du saint dont les cultivateurs ne sont pas allés se battre et à qui le comte inflige l'amende du ban. La réponse de l'agent chargé de l'établissement aux envoyés du comte est révélatrice : «Ces hommes sont à saint Martin, ne

42. Voir N.D. Fustel de Coulanges, *L'Invasion germanique...* p. 142 et J. Brissaud, *Manuel d'histoire du droit...* p. 509.

43. Voir J. Brissaud, *Manuel d'histoire du droit...* p. 510.

44. Voir GREG. TVR. Franc. 7, 42.

45. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «Post haec edictum a iudicibus datum est, ut qui in hac expeditione tardi fuerant damnarentur.»

46. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «Biturigum quoque comes misit pueros suos, ut in domo beati Martini, quae in hoc termino sita est, huiusmodi homines spoliare deberent.»

47. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «in *domo* beati Martini» ; «agens *domus* illius» ; «atrium *domus*».

48. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «*agens* domus illius» ; «conversusque ad *agentem*».

leur causez aucun tort, car ils n'ont pas coutume de partir dans de tels cas».[49]

Il est clair qu'il s'agit d'une tentative d'extension d'un privilège des clercs de saint Martin à des hommes qui cultivent un domaine du saint. La réponse de l'envoyé du comte prouve bien que les hommes du domaine en question ne devaient pas bénéficier de ce privilège ; elle montre également que ces tentatives n'étaient pas prises au sérieux par les autorités civiles : «Nous n'avons rien à voir avec ton Martin, que tu mets toujours vainement en avant dans les affaires, mais et toi et ces hommes vous paierez des amendes parce que vous avez bravé l'ordre du roi».[50]

Cette tentative d'étendre aux hommes qui sont au service du saint un avantage dont ils ne bénéficiaient sans doute pas et que, en tout état de cause, l'administration des rois francs se refuse à leur reconnaître, atteste le caractère encore instable du statut des colons-cultivateurs de terres de l'église ; on peut également penser qu'en présentant les pauvres de l'église et les hommes de saint Martin comme appartenant à la même catégorie, Grégoire de Tours essaie d'étendre les privilèges acquis aux pauvres de l'église à tous ceux qui travaillent pour l'église, de les faire ainsi passer sous la pleine dépendance de l'église et donc de les soustraire à l'autorité du pouvoir civil.[51]

Au terme de cette étude, nous pouvons donc proposer les conclusions suivantes :

a) l'expression *pauvres de l'église* employée par Grégoire de Tours désigne des gens cultivant des terres de l'église[52] — sans doute des colons — ;

49. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «Sancti Martini homines hii sunt. Nihil eis quicquam inferatis iniuriae, quia non habuerunt consuetudinem in talibus causis abire.»

50. Cf. GREG. TVR. Franc. 7, 42 : «Nihil nobis et Martino tuo, quem semper in causis inaniter proferis ; sed et tu et ipsi pretia dissolvitis, pro eo quod regis imperium neglexistis.»

51. Souvent d'ailleurs, ils le désirent eux-mêmes ; cf. S.H. Mac Gonagle, *The Poor in Gregory of Tours...* p. 26 : «Their innumerable crowd of dependents included not only the regular clergy but also the clerics of lower orders, who were servants rather than ministers of the Church, the poor enrolled as dependents of their particular church, all freedmen and, in addition, many other persons who flocked voluntary to place themselves under ecclesiastical protection in which they had more confidence than they had in the efficacy of the laws of the time.»

52. On peut se demander si cette solution n'a pas été entrevue par Camille Jullian lorsqu'il écrit (*Histoire de la Gaule*, t. VIII. *Les Empereurs de Trèves*, II. *La terre et les hommes*, rééd. anastatique. Bruxelles 1964, p. 155) : «Le patrimoine ecclésiastique qui se

b) par le biais d'une coutume qu'il essaie d'exploiter, Grégoire de Tours atteste qu'à son époque, l'église s'efforçait de soustraire à l'autorité des rois des hommes qui étaient à son service pour les établir dans un statut de dépendance exclusive à son égard.

forme et s'accroît, est ou doit être le bien commun de tous les déshérités. [...] Voici maintenant que les vagabonds ont pour leur part terres et revenus, et que sous les espèces du domaine divin et de la propriété collective, ils prennent enfin leur place dans les cadres de la société humaine.»

APPENDICE

AB PAUPERUM STIPE, *NOTE SUR GREG. TVR. Franc.* 4, 2.

Pour refuser le nouvel impôt que Clotaire avait imposé aux évêques de son royaume et qui frappait les églises, l'évêque de Tours Injuriosus lança au roi cette phrase menaçante :[1] «*Si volueris res Dei tollere, Dominus regnum tuum velociter aufret, quia iniquum est, ut pauperes, quos tuo debes alere horreo, ab eorum stipe tua horrea repleantur*».[2]

Cette déclaration pose un problème de compréhension qui est directement lié à l'interprétation du mot *stipe*. Certains traducteurs des *Libri Historiarum* ont évité la difficulté en rendant ce mot par une périphrase de sens vague ; c'est, par exemple, le cas d'un des premiers traducteurs de Grégoire de Tours, M. de Marolles : «*Si vous voulez oster ce qui est à Dieu, le Seigneur vous ostera bien-tost vostre Royaume, parce que c'est une chose injuste que les pauvres que vous devez nourrir de votre abondance, soient frustrez de la part qui leur a été attribuée pour les soutiens de la vie, afin que vos greniers en soient remplis*».[3] Telle est également la solution adoptée par W. Giesebrecht : «*Wenn du [...] Gott nehmen wirst, was sein ist, so wird der Herr dir bald dein Reich nehmen, denn es ist schändlich, dass, da du die Armen aus deinen Scheuern ernähren solltest, diese von ihrer Nothdurft gefüllt werden sollen*».[4]

1. GREG. TVR. Franc. 4, 2 ; les abréviations utilisées sont celles du *Thesaurus Linguae Latinae.*

2. Le texte cité est celui de *Gregorii episcopi Turonensis Historiarum libri X.* Editionem alteram curavit Bruno Krusch (*Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum Merovingicarum I*). Hannoverae 1937-1942-1951. Je n'ai pas pu prendre connaissance de la traduction de O.M. Dalton, *Saint Gregory, Bishop of Tours, The History of the Franks* ni de celle de J.P. Jacobsen, *Gregor af Tours Frankerkrøniken.*

3. M. de Marolles, *L'Histoire des François de S. Grégoire evesque de Tours,* tome I. Paris 1668, p. 191.

4. W. Giesebrecht, *Zehn Bücher Frankischer Geschichte vom Bischof Gregorius von Tours* (*Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit,* 12). Berlin 1851, p. 151.

D'autres ont pris parti plus nettement. On peut les classer en deux catégories: la première regroupe ceux qui ont vu dans *stipe* l'idée d'argent et la seconde, ceux qui y ont vu celle de récolte.

A. *Stipe* vient de *stips, stipis.*

1°/ Petite pièce de monnaie, obole.[5] Cette interprétation a été adoptée par Guadet et Taranne qui ont traduit ainsi la phrase d'Injuriosus: «*Si tu veux prendre ce qui est à Dieu, le Seigneur t'enlèvera bientôt ton royaume; car c'est une iniquité de ravir le denier des pauvres pour en remplir tes greniers, tandis que tes greniers devraient les nourrir*».[6]

Fustel de Coulanges a lui aussi opté pour cette interprétation: «*Tu prétends ravir les biens qui appartiennent à Dieu, mais c'est Dieu qui va bientôt te ravir ton bien; car c'est une iniquité que tes greniers se remplissent de l'obole des pauvres, alors que tu devrais plutôt nourrir les pauvres du blé de tes greniers*».[7]

2°/ Argent, gain, profit.[8] Telle semble être l'interprétation de H. Bordier qui a rendu *stipe* par le mot «bien»: «*Si tu veux enlever ce qui est à Dieu, le Seigneur t'enlèvera bientôt ton royaume; car c'est une iniquité, quand les pauvres devraient être nourris aux dépens de ton grenier, que tu remplisses au contraire tes greniers de leur bien*».[9]

Ces deux types d'interprétation ne sont compatibles avec le mot *fructus* que si l'on entend les fruits des églises dans le sens le plus large, c'est-à-dire ses revenus.[10] Sinon, si l'on entend *fructus* dans le sens de production de la terre,[11] cette interprétation ne peut être admise.

5. Cf. par exemple VARRO ling. 5, 182.

6. Guadet & Taranne, *Histoire ecclésiastique des Francs, par Georges Florent Grégoire, évêque de Tours, en dix livres,* tome II. Paris 1837, p. 7.

7. N.D. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne.* Ouvrage revu... par Camille Jullian. Paris 1907, p. 33.

8. Cf. par exemple QVINT. inst. 1, 12, 18.

9. H. Bordier, *Histoire ecclésiastique des Francs par saint Grégoire évêque de Tours (depuis 573 jusqu'à 594)*, tome I. Paris 1859, p. 147.

10. C'est d'ailleurs la solution adoptée par M. de Sauvigny [cf. *infra* note 20], p. 141, par Guadet & Taranne [cf. *supra* note 6], p. 7, par W. Giesebrecht [cf. *supra* note 4], p. 151 («Einkünfte»), par H. Bordier [cf. *supra* note 9], p. 147, par Guizot et A. Jacobs [cf. *infra* note 21], p. 169, par R. Buchner [cf. *infra* note 17], t. 1, p. 195 («Einkünfte») et par A. Duby [cf. *infra* note 23], p. 88; de son côté, Fustel de Coulanges [cf. *supra* note 7], p. 33, a traduit *fructus* par «revenus fonciers».

11. Telle semble être l'interprétation de R. Latouche, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs...* tome 1, p. 181, qui a opté pour le mot «fruits».

D'autre part, l'assimilation de l'argent des pauvres aux *fructus* des églises est difficile à admettre; les pauvres reçoivent effectivement une partie des revenus des églises, mais il ne s'agit que d'une fraction;[12] dans ces conditions, il faudrait comprendre la phrase de l'évêque comme une exagération abusive. C'est sans doute une éventualité qu'on ne peut rejeter, mais il faut admettre qu'elle correspondrait assez mal à l'idée de *res Dei* que l'evêque vient de lancer.

Toutefois, le point essentiel est que l'idée d'argent, sous quelque forme que ce soit, est incompatible avec l'idée de greniers,[13] *horrea,* qui sont mentionnés à deux reprises;[14] en effet, si l'on admet que le mot *stipe* évoque de l'argent, on attendrait plutôt une mention de trésor que la mention des greniers. Cette observation est corroborée par l'expression *tuo debes alere horreo*: si l'évêque invite le roi à *nourrir* les pauvres *de son grenier,* c'est que le grenier contient des choses susceptibles de les nourrir; sinon, l'évêque n'aurait employé ni le verbe *alere,* ni le mot *horreum.*

3°/ Aumone faite à un mendiant, monnaie mendiée,[15] d'où *stipus,* le mendiant.[16]

Cette interprétation a été adoptée par R. Buchner: «*Wenn du Gott nehmen willst, was sein ist, so wird der Herr dir bald dein Reich nehmen, denn es ist unrecht, dass die Armen, die du aus deinen Scheuern nähren sollst - dass von ihren Gaben deine Scheuern gefüllt werden sollen*».[17]

12. M. Rouche, *La matricule des pauvres...* p. 109, l'évalue à une partie du quart.

13. Grégoire en fournit d'ailleurs lui-même la preuve puisque, rapportant des paroles qu'il attribue à la reine Frédégonde, il oppose clairement les greniers aux trésors: il associe en effet les celliers au vin, les greniers au froment, et les trésors à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses et aux bijoux; cf. GREG. TVR. Franc. 5, 34: «Numquid non exundabant prumptuaria vino? Numquid non horrea replebantur frumento? Numquid non erant thesauri referti auro, argento, lapidibus praeciosis, monilibus vel reliquis imperialibus ornamentis?».

14. GREG. TVR. Franc. 4, 2: «pauperes... tuo debes alere horreo» et «tua horrea repleantur».

15. Cf. par exemple SEN. benef. 4, 29, 2.

16. Cf. A. Blaise, *Lexicon Latinitatis Medii Aevi (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis).* Turnholti 1975, p. 867, s.v. *stipus* et Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis,* t. 6, rééd. anast. Graz 1954, p. 601, s.v. *stipus.*

17 R. Buchner, *Gregor von Tours, Zehn Bücher Geschichten,* tome 1, 2e édition [1ère éd. 1955] (*Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters,* II). Darmstadt 1977, p. 195.

Cette solution se heurte cependant à deux problèmes : d'une part, les aumones reçues par les mendiants ne constituent pas les *fructus* de l'église ; et de l'autre, comme d'ailleurs dans le cas précédent, ces aumones sont incompatibles avec les greniers.

4º/ Amende.[18] Ce sens s'accorde difficilement avec l'idée de *fructus* : les fruits de l'église ne peuvent être constitués de l'amende des pauvres. En outre, les amendes ne sont pas versées dans les greniers du roi.

5º/ Paye versée au clergé par l'évêque.[19] Cette solution ne peut pas non plus être retenue car il ne saurait y avoir de confusion entre les pauvres et le clergé. Et là encore, l'idée est incompatible avec les greniers.

B. *Stipe* mis en relation avec les récoltes.

Parallèlement, certains traducteurs ont opté pour une autre solution : ils ont rendu *stipe* par «blé», «récolte» ou «gerbes».

C'est ainsi que M. de Sauvigny a employé une périphrase peu précise, mais qui reprend l'idée de blé formulée dans la première partie de la phrase : «*Si vous voulez enlever à Dieu ce qui lui appartient, Dieu ne tardera pas à vous priver de votre Royaume. Vous devez nourrir les pauvres du bled de vos greniers. N'est-il pas souverainement injuste que vous les remplissiez de ce qui est destiné à la subsistance de ces infortunés?*»[20]

Guizot et A. Jacobs ont reconnu dans *stipe* l'idée de récolte : «*Si tu veux prendre ce qui est à Dieu, le Seigneur te ravira promptement ton royaume ; car il est injuste que tu remplisses tes greniers de la récolte des pauvres, toi qui devrais les nourrir de tes propres greniers*».[21]

Ils ont été suivis par J.-J. Clamageran : «*Si tu veux ravir les biens de Dieu, le Seigneur te ravira promptement ton royaume ; car il est injuste que tu remplisses tes greniers de la récolte des pauvres, que tu devrais nourrir de tes propres greniers*»,[22] et par A. Duby : «*Si tu veux*

18. Cf. par exemple VAL. MAX. 2, 9, 1.

19. Cf. par exemple CYPR. epist. 65, 3, 1.

20. M. de Sauvigny, *Histoire des Francs, par saint Grégoire, évêque de Tours*, tome II. Paris 1785, p. 141.

21. Guizot & A. Jacobs, *Histoire des Francs. Grégoire de Tours et Frédégaire*, tome I. Paris 1861, p. 169.

22. J.-J. Clamageran, *Histoire de l'impôt en France. Première partie comprenant l'époque romaine, l'époque barbare et l'époque féodale*, réimpression de l'édition de Paris 1867. Genève 1980, p. 121.

ravir les biens de Dieu, le Seigneur te ravira promptement ton royaume ; car il est injuste que tu te remplisses tes greniers de la récolte des pauvres que tu devrais nourrir de tes propres greniers».[23]

R. Latouche quant à lui, a opté pour l'idée de gerbes : «*Si tu as voulu prendre les biens de Dieu, le Seigneur t'enlèvera vite ton royaume parce qu'il est inique que tandis que tu dois nourrir les pauvres avec ton grenier, ce soient tes greniers qui se remplissent de leurs gerbes*».[24]

Le problème se pose de savoir comment ils ont abouti à ces traductions :

1º/ *Stipe* mis en relation avec *stipes, stipitis.* Notons d'emblée que ce dernier mot ne peut vouloir dire blé, récolte ni gerbes. *Stipes* signifie tronc, arbre,[25] pieu,[26] bâton,[27] poteau,[28] ou instrument de torture, croix,[29] idole de bois.[30] Autant de sens qui sont incompatibles avec notre phrase.

Mais le problème ne se situe pas seulement au niveau du sens : il faut également admettre une confusion entre *stipe* et *stipite*.[31]

2º/ *Stipe* mis en relation avec *stipula,* tige coupée (cf. français «éteule»). Cette solution ne peut s'accorder avec les traductions mentionnées plus haut qu'au prix d'une série d'interprétations assez complexes : *stipe* employé pour *stipite* pour signifier *stipula*, ou plutôt son contraire, c'est-à-dire non pas la tige coupée mais, par métonymie, l'épi, la récolte.

En outre, la confusion entre *stips* et *stipes* semble difficile à admettre dans la mesure où Grégoire de Tours emploie le mot *stipes* dans le sens de branche,[32] et dans celui de supplices.[33]

23. A. Duby, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs.* S.l. 1970, p. 8.

24. R. Latouche, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs...* tome I, p. 181.

25. Cf. par exemple VERG. Aen. 4, 444 et OV. F. 3, 37.

26. Cf. par exemple CAES. Gall. 7, 73, 3.

27. Cf. par exemple VERG. Aen. 7, 524.

28. Cf. par exemple SVET. Nero 29 ; poteau où l'on attachait les chrétiens : TERT. apol. 50, 3.

29. Cf. par exemple PRVD. perist. 10, 114.

30. Cf. par exemple PRVD. cath. 12, 198.

31. Cette confusion est, il est vrai, attestée dès 627, cf. J.F. Niermeyer, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*. Leiden 1976, p. 993, s.v. *stipes*.

32. GREG. TVR. Franc. 9, 19.

33. GREG. TVR. Franc. 5, 28.

On est donc amené à se demander si les deux catégories d'interprétations qu'on vient d'examiner ne doivent pas être écartées et si l'on ne peut pas chercher ailleurs une solution à ce problème.

Une phrase tirée de la *Vita Columbani abbatis discipulorumque eius*[34] permet en effet d'envisager une autre interprétation: «*En quindecim tempora volvuntur, quo et domum carui et hunc peregrinationis locum expetii, et numquam deinceps Christo praesule, manu stipham tenens, retro respexi, et nisi fragilis sexus obstasset, mare transacto, potioris peregrinationis locum petissem*».[35] Il s'agit d'une référence à l'Evangile selon saint Luc, 9, 62: «*Ait ad illum Iesus: Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei*».[36] L'auteur a remplacé *aratrum* par *stipham*; les manuscrits donnent également les leçons *stip: am* et *stivam*. Quelques pages plus loin, l'auteur emploie de nouveau le même mot: «*Factumque est deinceps, cum aliquo in tempore unus monachorum nomine Fraimeris ad frumenta suscipienda vomere tellus excoleret, subito stifae firmitatem durae glebae asperitas peremit atque confregit*».[37] Pour le mot *stifae*, les manuscrits donnent également les leçons *stipe* et *stiphe*. Il apparaît donc clairement que le mot *stiva*[38] s'est transformé en *stifa/stipha* ou *stipa/stiba*.[39] Cette évolution est d'ailleurs attestée par l'existence des mots *stibarius*[40] et *stibarium*.[41] Le fait que ces deux termes apparaissent chez un auteur de la fin du VIIe siècle plaide en faveur de la survie de

34. Cette vie a vraisemblablement été composée une cinquantaine d'années après l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours.

35. *Jonas Bobiensis, Vitae Columbani abbatis discipulorumque eius libri duo*, dans *Passiones Vitaeque Sanctorum Aevi Merovingici* edidit Bruno Krusch, (*Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum Merovingicarum* IV). Hannoverae & Lipsiae 1902, p. 68.

36. *Novum testamentum Graece et Latine*, ed. E. Nestle & K. Aland. London s.d., p. 177.

37. *Passiones Vitaeque Sanctorum Aevi Merovingici*... [cf. *supra* note 35], p. 116.

38. Cf. par exemple CIC. Scaur. 11, 25.

39. Cf. Aldhelmus de Sherborne, *Carmen de virginitate*, 31, *Aldhelmi opera* edidit R. Ehwald, (*Monumenta Germaniae Historica. Auctores Antiquissimi*, XV), p. 270: «*dum aratri stibam postergum respiciens neglegenter regeret*». (Il s'agit ici aussi d'une allusion à l'Evangile selon saint Luc 9, 62).

40. Cf. Aldhelmus de Sherborne, *Carmen de virginitate*, 28, [cf. *supra* note 39], p. 264: «Antonius, caelestis aratri stibarius».

41. Cf. Aldhelmus de Sherborne, *Epistula ad Arcicium de metris et enigmatibus ac pedum regulis* [cf *supra* note 39], p. 67: «cessantibus stibariorum rastrorumque pulverulentis quassationibus».

la forme *stipa/stiba* au-delà la fin du VIe siècle ou du début du VIIe siècle.

La confusion entre les formes *stiva/stifa/stipha/stiba/stipa* d'une part et les mots *stips* et *stipes* de l'autre est en outre attestée par un texte beaucoup plus tardif: on lit en effet dans la *Vita Walarici abbatis Leuconaensis*:[42] «*Nam in tantum eum divinis instruxerat eloquiis et oratione sua iam muniverat, ut omni etiam mundi cura postposita, voluntariam paupertatem pro Deo diligens et ad domum propriam ulterius non regrediens nec retro aspiciens, sed manum in stipite ponens, una cum magistro suo sancto Walarico pari religionis fervore Luxovium usque pervenit*».[43] Il ne fait aucun doute que *stipite* est employé ici pour *stiva* puisque l'auteur de cette vie fait lui aussi allusion au passage de l'Evangile Selon saint Luc précédemment mentionné.[44]

Il est donc tout à fait probable que le texte de Grégoire de Tours fasse lui aussi allusion à la charrue des pauvres, à leur travail, et non à leur *stips* ni à leur *stipes*. Dans ces conditions, il faudrait entendre le mot charrue dans son sens figuré: le travail des champs, la peine des cultivateurs. Ce sens s'accorde d'ailleurs parfaitement avec le style métaphorique de la phrase où l'évêque reproche au roi de ne pas nourrir les pauvres de son grenier. On pourrait donc comprendre ainsi la phrase de l'évêque: «il est injuste que, alors que tu dois nourrir les pauvres de ton grenier, tes greniers se remplissent grâce à leur travail».

Université de Thessalonique

Jean - Yves BASSOLE

42. On peut dater cette vie du deuxième tiers du XIe siècle.

43. *Passiones Vitaeque Sanctorum Aevi Merovingici*... [cf. *supra* note 35], p. 162.

44. *Luc* 9, 62 [cf. *supra* note 36].

*CONSTANTINE XI LASCARIS, UNCROWNED AND EPHEMERAL «BASILEUS OF THE RHOMAIOI» AFTER THE FALL OF CONSTANTINOPLE TO THE FOURTH CRUSADE**

ALEXIS G. C. SAVVIDES / ATHENS

* *Abbreviations*: *AICBS= Acts of the International Congress of Byzantine Studies*, ΑΠ= Ἀρχεῖον Πόντου (Athens), *BF*=Byzantinische Forschungen (Amsterdam), *BMGS=Byzantine and Modern Greek Studies (Oxford)*, *BS=Byzantinoslavica (Prague)*, *BZ=Byzantinische Zeitschrift (Munich)*, *CFHB = Corpus Fontium Historiae Byzantinae* (Berlin, etc.), *CMH=Cambridge Medieval History*, *CSHB = Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* (Bonn 1828 - 97), *Δίπτυχα=Δίπτυχα Ἑταιρείας Βυζαντινῶν καὶ Μεταβυζαντινῶν Μελετῶν* (Athens), *DLit = Deutsche Literaturzeitung*, *DR - DWR* (cf. abbrev. bibl.), *ΕΕΒΣ=Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* (Athens), *EO=Echos d' Orient* (Istanbul - Paris 1897 - 1942), *ΘΗΕ=Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, 12 vols. (Athens 1962 - 7), *IEE= Ἱστορία Ἑλληνικοῦ Ἔθνους Ἐκδοτικῆς Ἀθηνῶν*, *MB=Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, ed. C. Sathas, 7 vols. (Paris - Venice 1872 - 94), *ΜΓΕΥ=Μεγάλη Γενικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια Ὑδρία* (Athens 1978 ff.), *MEE=Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία Πυρσοῦ*, 24 vols. (Athens 1927 - 34, 4 suppl. vols. 1957 - 9), *MM*=Fr. Miklosich - J. Müller, *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi Sacra et Profana et edita*, vol. IV (Vienna 1871, repr. 1968), *REB=Revue des Etudes Byzantines* (Paris), *Σύμμεικτα =Σύμμεικτα Κέντρου Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν Ἐθνικοῦ Ἱδρύματος Ἐρευνῶν* (Athens). *TM=Travaux et Mémoires* (Paris), *VR=Variorum Reprints*, collected studies series (London) *VV=Vizantiiski Vremennik* (Moscow - Leningrad), *ZRVI=Zbornik Radova Vizantinoloskog Instituta* (Beograd).

Primary sources: George Acropolites, Chronicle, ed. Im. Bekker (Bonn 1836 : *CSHB)*, ed. A. Heisenberg, *G. Acropolitae Opera*, vol. I (Leipzig 1903 : *Teubner*, repr. with additions and corrections by P. Wirth, Stuttgart 1978), Nicetas Choniates, History, ed. Im. Bekker (Bonn 1835 : *CSHB*), ed. J. - L. van Dieten (Berlin New York 1975 : *CFHB)*, N. Choniates, Orations, ed. J. - L. van Dieten, *N. Choniatae Orationes et Epistulae* (Berlin - N. York 1972 : *CFHB)*, Ephraem, Versed Chronicle, ed. Odys. Lampsides, 2 vols. (Athens 1984 - 5), George of Pelagonia, Vita Ioannis Batatzae, ed. A. Heisenberg, 'Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige', BZ 14 (Leipzig 1905), 160 - 233, Ibn Bibi, Seljuk - name, ed. -French tr. Ch. Schefer (Paris 1889), German tr. H. Duda (Copenhagen 1959), Theodore Scutariotes, Compiled Chronicle, ed. C. Sathas, *MB* VII (1894), ed. A. Heisenberg - P. Wirth in Acropolites, vol. I, pp. 275 - 302, Geoffroi de Villehardouin, Chronicle, ed. E. Faral, 2 vols. (Paris 1939, repr. 1961 : *Budé*), English tr. F. Marzials (London 1908, repr. 1933) and Margaret Shaw (Penguin Classics 1963, repr. 1979), Greek tr. C. Antypas - commentary G. Sarafianos (Athens 1985).

One of the most intricate and perplexing issues of later Byzantine constitutional history has been the selection and hasty proclamation - with no official coronation - in Hagia Sophia of the enigmatic figure of Constantine Commenus Lascaris[1] on 12/13 April 1204 as *basileus of the Rhomaioi,* i. e. emperor of the Byzantines, following the overthrow and escape of Alexius V Ducas Murtzuphlus during the final stages of the Fourth Crusade[2]. Despite the clouded references in the contemporary sources, either Byzantine or foreign (western and oriental), the majority of scholars now agree that it was certainly Constantine and not Theodore Lascaris, who was hurriedly selected by drawing lots[3] and proclaimed emperor by a delegation of Constantinopolitan nobles and the Patriarch, John X Camaterus (1198 - 1206), on the last tragic night of Byzantine independence, the 12th of April 1204. It is also agreed that John X Camaterus, who had advised the nobles to prefer Constantine's candidacy to that of the latter's opponent, a certain Constantine Ducas[4], did not perform any official act of coronation on Constantine, whose election and proclamation may therefore be considered non - legitimized[5].

Ever since M. A. Andreeva and B. Sinogowitz raised the «Constantine Lascaris issue» in the 30s, 40s and 50s (see below, ns. 12, 15,

1. On the use of the epithet Comnenus by the members of the Lascarid house cf. Polemis, *Doukai,* 139 - 40, Ruth Macrides, What's in the name "Megas Kommenos"?, *ΑΠ* 35 (1979), 244, n. 1.

2. On Murtzuphlus' flight cf. Runciman, *Crusades,* III, 129, Nicol, Empires, 286 ff., Karpozilos, *Nicaea - Epiros,* 15 - 16, Hendrickx - Matzukis, Alexios V, 125 ff.

3. The procedure of κλήρωσις, is unanimously attested in the sources. See below, note 96. Cf. Christophilopulu, *Ἐκλογή,* 170 - 1, Karpozilos, *Nicaea - Epiros,* 18.

4. On Constantine's fellow - candidate, Constantine Ducas, cf. Polemis, *Doukai,* 91 (no. 44), 195 (no. 235). He appears to have been elevated to the rank of *despot* by Theodore I Lascaris, following the latter's official coronation in Easter 1208 at Nicaea. On the rankof *despot* see now B. Ferjanchich, Despotes, *Lexikon des Mittelalters* III / 4 (Munich - Zurich 1984), cols. 733 - 4.

5. See e. g. Brand, *Byz. - West,* 258, 381, n. 5.

17ff), a number of tormenting questions has been plaguing scholarship concerning the aforementioned issue:

a) Was it Constantine or the latter's younger brother, Theodore[6],

6. In spite of Meliarakes, *Ἱστορία* 8, who recorded that Theodore's 5 (actually 6) brothers were Alexios, Isaacius, Manuel, Michael and *Constantine*, it seems certain that C. was older that Th. (Savvides, *Μελέτες*, 78). Cf. genealogical tables in *CMH* IV/I[2], 796 (no. 8), and in *Istorija Vizantii*, vol. III (Moscow 1967) (no. 8), where the 6 brothers (they were actually 7) are thus listed according to their age: Manuel, Michael, *Constantine*, Theodore, Alexius, Isaacius. See also the more vague table in *IEE* IX (1980) (Ahrweiler's chapter), p. 109, where *Constantine* appears as the eldest and Theodore as the youngest, the remaining 4 (actually 5) brothers placed between them with the indication: four other brothers.

To the 6 mentioned Lascarid brothers, offsprings of an unknown Lascaris, a seventh, *George Lascaris*, should be added. See Zhavoronkov, Konstantin XI, 35, n. 49, and below, n. 119. Generally on the Lascarid house see Savvides, *Μελέτες*, appendix I, n. 51, idem, *Κινήματα*, chapter IV, n. 1.

When Theodore I ascended the Byzantine throne, he deliberately avoided to elevate his brothers to high posts «*according to their merit*», as Acropolites (I, 109, cf. Meliarakes, *Ἱστορία*, 425) recorded; for the careers of Theodore's brothers - except Constantine and George - see index in Heisenberg ed., I, 353 - 4.

The 7 Lascarid brothers held the following posts during the last years of the Angeli in Constantinople, the exiled Lascarid state in Nicaea, and the first years of the restored empire under the first Palaeologus, Michael VIII (cf. Angold, *Laskarids*, index III, 330 - 1. See also the prosopographical lists in the programme «Byzantine History Data Bank (Byzantine Chronography)» in the Centre for Byzantine Research/Hellenic National Research Foundation at Athens; my warm thanks to Dr. T. C. Lounghis, coordinator of the above programme):

i. *Manuel L.* (Maximus): fugitive in 1223 - 54, monk and advisor to Theodore II Ducas Lascaris in 1254 - 8, and imprisoned from 1258 until the reconquest of Cple in late July, 1261. According to Angold, Laskarids, 331, he had the title of *protosebastus*.

ii. *Michael L.*: fugitive in 1223 - 54, advisor to Theodore II in 1254 - 8, and *Megas Dux* from early 1259 until mid - 1270.

iii. *Constantine L.*: *Despot* from c. 1200, proclaimed *basileus* from 12/13 April 1204 until early 1205, military commander of the Nicaean troops from 1205 until 1211/12.

iv. *Theodore (I) L*: *Despot* from c. 1200, proclaimed *basileus* from early 1205 until Easter 1208, crowned *basileus* from Easter 1208 until his decease in August 1222.

v. *George L.*: *Sebastocrator* from c. 1200 until 1211, Dux of Thracesion theme from 1211 until after 1236.

vi. *Alexius L.*: *Sebastocrator* from c. 1208 until 1224, counterclaimant of emperor John III Ducas Batatzes in 1224,fugitive and blinded in 1224.

vii. *Isaacius L.*: *Sebastocrator* in c. 1208 - 24, conterclaimant in 1224, arrested and blinded in 1224 (On the coup by Alexius and Isaacius L., who in 1224/5 seem to have assisted the extensive insurrection of the Nicaean nobility, headed by the Nestongi brothers, Andronicus and Isaacius, see now Savvides, *Κινήματα*, chapter IV with details).

who was selected and proclaimed emperor on 12/13 April 1204?

b) Was Constantine actually crowned, and, if he was only proclaimed and not crowned, can he be considered a legitimate basileus? Therefore, can he be included in the imperial Byzantine lists as Constantine XI?[7]

c) Did Constantine flee to Anatolia immediately after his Proclamation in Hagia Sophia? Did he actually exercise his imperial duties there, or was he simply active there as supreme commander of the Nicaean forces in the latter part of 1204 and early 1205?[8]

d) Was there an antagonism between the two brothers, Constantine and Theodore, in the initial period of Byzantium - in - exile, or did the former peacefully relinquish the imperial title to his more energetic brother, thus continuing as the latter's faithful general after 1205? Can we refer to a case of strained relations between two brothers tin the period 1204 - 5?

e) Did Constantine actually cooperate with the independent dynast of Philadelphia, Theodore Mancaphas, against the Latins of the 'Empire of Romania' in the battle of Adramyttium (March 1205)? Was he, moreover, killed in this battle or soon after it, an event which possibly enabled his brother, Theodore, to stabilize his position and precipitated the latter's proclamation in the spring of 1205?[9]

f) Finally, was Constantine active militarily until 1211/12, when he is - most probably - mentioned for the last time in the chronicle of Acropolites? Moreover, is the opinion put forward recently, that he was killed then, correct? (see below, n. 84).

The present study is divided into 3 parts. The first has already set the issue under discussion, the second will attempt to give a detailed bibliographical picture of what we call the «Constantine Lascaris issue», together with a parallel examination of all the contemporary and later primary sources, and the third will follow up anew Constantine's career from the time of his first direct mention by Villehardouin in

7. *Cf. DWR* III, p. 1, with refs. The numismatist M. Hendy, *Coinage*, 156, writes that since he was not officially crowned, Constantine cannot have minted coinage.

8. *DWR* III, p. 1, where P. Wirth observes that Constantine L. following his proclamation does not seem to have assumed his office in Anatolia nor did he become active in any way or issue orders for the promulgation of any imperial document.

9. On Theodore I's proclamation in N - W Anatolia in 1205 until the year 1208, when he eventually suceeded in ascending the Byzantine throne in Nicaea, see Wirth's commentary, op. cit., p. 1 & refs,. cf. Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 18 - 20, 23 ff with detailed refs.

1203 and his controversial proclamation on 12/13 April 1204, until his military activities against the Latins in 1211/12 in N-W Asia Minor. Our aim here is to show that:

a) It was Constantine who was proclaimed in Hagia Sophia, though there is no concrete evidence excluding his brother, Theodore, from that proclamation. Therefore, it is not altogether impossible that the 2 *brothers may have been proclaimed together* (cf. Ahrweiler, below. n. 41, Savvides, *Μελέτες*, 77 - 8).

b) Constantine *did not decline the offer of the imperial title.* The crucial texts of Nicetas Choniates (*CFHB*, p. 572: "... τὸ πρωτεῖον εἰληφὼς ὁ Λάσκαρις (= Constantine) *τὰ μὲν τῆς βασιλείας οὐ προσίεται σύμβολα...*"), Theodore Scutariotes (*MB* VII, 448: "... *τὸ πρωτεῖον ὁ Λάσκαρις εἰληφώς, τὰ μὲν τῆς βασιλείας οὐ προσίεται σύμβολα...*"), and the monk Ephraem (ed. Lampsides, II, vs. 7150 - 51: "... *λαχὼν Λάσκαρις κραταρχίαν/τέως μὲν ἀπείπατο σύμβολα κράτους...*"), are to be interpreted not that he declined the supreme office, but *that he was not able to receive it properly,* i. e. with the legitimation through official coronation.

c) It seems more likely that the two brothers cooperated from the very beginning in Asia Minor until, in early 1205, Constantine relinquished the burdensome responsibilities of an emperor to his brother, whose most faithful supporter he continued to be until his last mention in 1211/12.

d) Therefore, Constantine actually held - although uncrowned - the imperial title for a short period, i. e. during the 2nd part of 1204 and early 1205, probably until the battle of Adtamyttium on 19 March 1205. Thus *he may well be regarded as Constantine XI* (cf. Ahrweiler, below, n. 41, Savvides, *Κινήματα*, chapter I, n. 30).

e) Constantine manifested considerable military prowess in the early struggle of Nicaea against the Latins of Romania in the period 1204/5 - 1211/12, but his subsequent career is not recorded; it is however incorrect that he was executed by the Latin emperor, Henry, in 1211/12.

f) The fact that Constantine's rôle in the affairs of 1204/5 is 'relegated' by the two official Byzantine sources of the period, Nicetas Choniates and George Acropolites, can be explained. Choniates was a personal friend and ardent supporter and admirer of Theodore I Lascaris, and it is not improbable that either he himself ommitted Constantine's name concerning the proclamation of April 1204, or that his text was subsequently tampered with by faithful followers of Theodore, who wanted the latter to appear as emperor-elect on the eventful

night of 12/13 April. Acropolites, on the other hand, systematically avoids to mention the very existence of Constantine, since - as chief minister of Theodore I' s successors to the Nicaean throne, John III Ducas Batatzes (1222 - 54) and Theodore II Ducas Lascaris (1254 - 8) - he would not naturally want to indirectly criticise their own legitimacy by revealing that it was their predecessor' s elder brother, Constantine, who had been elected in 1204.

In 1871 the Swiss scholar Eduard de Muralt was the first to propose that it was not Theodore (I) Lascaris, but the latter's elder brother, Constantine, who was selected and proclaimed emperor in Hagia Sophia on 12/13 April 1204, during the final moments of the Imperial City's fall to the knights of the Fourth Crusade.[10] In her 1912 monograph on the Lascarid empire Alice Gardner referred briefly to Muralt's view without giving the impression, however, that she was absolutely convinced of its validity.[11] Fifteen years later (in fact 56 years after Muralt's work) the Russian scholar M. A. Andreeva once again supported the view of Constantine Lascaris' proclamation on that fateful evening of 12 April 1204.[12] The year 1932 witnessed the publication of vol. III of Fr. Dölger's monumental work on the Byzantine imperial documents; here the German Byzantinist did not seem to accept the above mentioned theory by beginning the Nicaean period with Theodore I in 1204,[13] yet this publication was followed close by Andreeva's review of Dölger's work, where she once more stated that it was Constantine Lascaris who was proclaimed, since the key-phrase in Choniates' text that "... *the names of both candidates* (i. e. Ducas and Lascaris) *were identical to the name of the emperor who had been the leader* (i. e. founder) *of their faith*...[14], should be taken to mean that

10. Muralt, *Chronographie,* II/1,284.

11. Gardner, *Lascarids,* 55 - 6, n. 1.

12. Andreeva, *Ocherki,* 5 - 6.

13. *DR* III, p. 1 ff., cf. also Dölger's notice in the same year: *BZ* 32 (1932),411.

14. Ed. Im. Bekker *(CSHB),* 756 = ed. Van Dieten *(CFHB),* 571: «... *ὁ Δούκας οὗτοι καὶ ὁ Λάσκαρις, ἀμφοῖν δ' ἡ κλῆσις ὁμώνυμος τῷ ἀρχηγῷ τῆς πίστεως βασιλεῖ...*» It should be noted here that Bekker in the *CSHB* ed. placed the above extract within parentheses, and moreover that, based on the more vulgar version of Choniates' History in the surviving MS. of the Codex Monacensis Graecus 450, where there is the addition: «*they were both called Theodore*» *(«καὶ ἀμφότεροι Θεόδωροι καλούμενοι»),* he provides the following Latin tr.: «... *Ducas et Lascaris, uterque Theodorus*...» (cf. Andreeva, *Ocherki,* 5 ff., Sinogowitz, Kaisertum, 352, ns. 2 & 6, Gorjanov, *Feodalizm,* 62, *DWR* III, p. 1 & refs, Zha-

they were both called Constatine.[15]

From the initial steps of what would turn into a « Constantine Lascaris issue », it seemed evident that those who supported the veracity of Constantine's candidacy and eventual proclamation, would have him listed as *Constantine the Eleventh* in the list of Byzantine emperors, something which would make the last Palaeologus (1449 - 53) *Constantine the Twelfth.* Yet, authors of general Byzantine history manuals of the first part of the XXth century did not accept this view. In the 2nd editions of their general histories A. Vasiliev (1928[1] and 1952[2]) and George Ostrogorsky (1940[1] and 1952[2]) still did not include Constantine Lascaris in their lists of emperors (Vasiliev did not even mention his existence), nor did they acknowledge his proclamation as *basileus* on 12/13 April 1204, though some years later Ostrogorsky in the 3rd. of his work would recognize that it was Constantine who had been proclaimed (see below, n. 49).

The year 1952 was a turning point in the issue with the appearance of the first of two major contributions on the rehabilitation of Constantine Lascaris' place in Byzantine history, notably the studies by the German B. Sinogowitz and the Soviet specialist on Nicaean history, P. I. Zhavoronkov (see below, n. 69 ff). B. Sinogowitz, who arleady in 1944 had dealt extensively with Constantine's proclamation and subsequent activities until 1205 in N-W Anatolia[16], published a highly methodical and analytical study with the following conclusions[17]:

a) A parallel cross-examination of the Byzantine (chiefly Nicetas Choniates and Theodore Scutariotes[18]), and western sources (mainly the correspondence between pope Innocent III and the first Latin emperor of Constantinople, Baldwin I of Flanders and Hainault, as well as the chronicles of Franciscus Pipinus and Sicardus Cremonensis) establishes beyond doubt that the Lascarid candidate for the throne on 12/13 April 1204 was Constantine and not Theodore[19]. Choniates' revealing passage concerning the idendification of the names of both candidates to the name of the emperor-founder of the Christian faith, i. e. Constantine I the Great, is moreover supported by the clause of Scutariotes, who added that « .. *they were both called Constantine* ... »[20].

b) It seems that the 2 brothers, Constantine and Theodore, who were holders of the title of *despot* on the night of the controversial selection and proclamation of the former[21], went through a period of

voronkov, Konstantin XI, 30 n. 1, 31 & n. 14, 36 & n. 61 ; see especially ref. to Choniates, *Orationes* ..., 131, 134, and Van Dieten's commentary in his *N. Choniates,* p. 153). The *CFHB* editor, Van Dieten, has mentioned in his scholia (p. 571) both versions, that in the Cod. Monac. Gr. 450, which calls the 2 rivals *Theodore,* and that provided by Theodore Scutariotes (*MB* VII, 448), who calls them *Constantine* : « ... *Κωνσταντῖνος δ' ἦν ἀμφοτέροις ἡ κλῆσις* ... », but he accepts the Constantine version (cf. also his index vol. of Choniates' History, p. 52). On Scutariotes' veracity concerning this crucial point see Ferjanchich, *Despoti,* 31, n. 22, Savvides, *Κινήματα,* ch. I, n. 30, idem, *Μελέτες, 78.* Since then research has manifestly shown that the texts of Choniates (and definitely of Acropolites) have ommitted Constantine's name in relation to the proclamation of 12/13 April 1204, so that Theodore may appear as emperor-elect from the very beginning of the Nicaean period. Alice Gardner's observations on this issue (*Lascarids,* 55, 56) were quite interesting : '... It is not so strange that Constantine Lascaris is not mentioned by the Greek historians ... If Constantine were chosen, it seems not altogether improbable that Theodore might prefer to ignore the fact, and that Nicetas (Choniates), being his friend and admirer, might wrap it up in an enigma. It is even possible that Constantine may have yielded to his brother and that afterwards it came to be believed that Theodore and not Constantine had been chosen ...'

15. Andreeva in *BS* 4(1932), 178, cf. Dölger's notice in *BZ* 46 (1946), 465, where he did not yet agree with Andreeva's view concerning the veracity of Constantine's proclamation. See, however, below, n. 31.

16. See the detailed treatment on the subject in Sinogowitz's unpublished doctoral dissertation : *Griech. Staatenwelt,* 221 ff.

17. Sinogowitz, Kaisertum, 351 - 6 with detailed refs.

18. Acropolites and the monk Ephraem have referred to Constantine L., either in regard to the proclamation of 1204 or to his subsequent career until 1211/12. The recent editor of Ephraem, however (Odysseus Lampsides), has clarified (Ephraem, vol. II, *scholia* for vs. 7146 - 55, p. 233) that the proclaimed Lascaris was in fact Constantine.

19. Sinogowitz, Kaisertum, 351 - 3 & refs., esp. 352 - 3, cf. Karpozilos, *Nicaea - Epiros,* 16 - 17 & refs. See also Sinogowitz, op. cit., for the confusing passage of the chronicler of the 4th Crusade, Robert de Clari, which probably led some scholars to adopt the version that *Theodore* was actually proclaimed in Hagia Sophia(cf. Gerland, *Geschichte,* 35, Runciman, *Crusades,* III, 122), a view challenged by Meliarakes (*Ἱστορία,* 6), Gardner (above, n. 11), and Andreeva (Ocherki, 5 ff., and in *BS* 4, p.178) (cf. Sinogowitz, op. cit., 351, n. 3).

20. Sinogowitz, op. cit., 351 - 2 & refs. See also above, n. 14.

21. According to Acropolites, I, 10 - 11, cf. Scutariotes, p. 451 - 2, Theodore was still a *despot* until his proclamation, which the official Nicaean historiographer dates to 1206 (cf. Meliarakes, op. cit., 7,9 - 10, Gardner, *Lascarids,* 54 - 5). Sinogowitz, however, proved convincingly (Kaisertum, 350, 351 & refs., 355) that Theodore was proclaimed in Anatolia in 1205, probably towards the spring of that year, though he wrongly associated this proclamation with the supposed death of his brother Constantine in battle against the Latins (see below). On Theodore's proclamation in 1205 cf. above, n. 9, and : Ostrogorsky, *History,* 427 & refs. Ferjanchich, *Despoti,* 30 - 1 & refs.. Lampsides, 'Ανταγωνισμός, 8, n. 3, 10, n. 1, 11, Angold, *Laskarids,* 12 - 13, 37, idem, Nationalism, 50, Oikonomidès, Décomposition, 23, 24, 25, Zhavoronkov, Konstantin XI, 32, Ahrweiler, in *IEE* IX, p. 107, Varzos, *Γενεαλογία,* II, 743, n. 75,746 - 7, n. 87, Savvides, *Κινήματα,* introductory chapter,n. 108. On Constantine's *despotate* cf. Angold, *Laskarids,* 331, n. 2, and above, n. 6.

somewhat strained relations. At first Theodore was probably dependent on his brother, whom he assisted in the latter's early rule in Bithynia against the Latins[22], through their cooperation seems to have fallen out by early 1205[23].

c) From the very start of his rule in Bithynia Constantine pursued a policy of peaceful relations with the Seljuk Sultanate of Rûm (Iconium/Konya), and seems to have signed in the 2nd half of 1204 and early in 1205 two separate treaties of alliance with Kilij Arslan III, the minor successor of Rukn al-Din Süleyman Shah II who had died in mid-1204[24], and with Ghiyath al-Din Kay-khusraw I, at the beginning of the latter's second rule at Iconium from late 1204-early 1205 onwards. Sinogowitz proposed that it was Theodore who concluded these treaties acting as his brother's emissary[25].

d) Realizing that the energetic Theodore was gradually gaining the upper hand with the support of N-W Anatolia's Greek populations, the overshadowed and disillusioned Constantine joined forces with a celebrated Byzantine pretender in W. Anatolia, Theodore Mancaphas of Philadelphia, but they were both eventually defeated on 19 March 1205 in the hotly contested battle at Adramyttium by the Latin knights of Henry of Flanders[26].

e) Further on Sinogowitz claimed that Constantine died during or shortly after the above mentioned battle, probaly on account of the wounds he had received at the hands of the Latins[27]. Thus, with his

22. There does not seem to have been any cooperation between the 2 brothers in Theodore's defeat at Poemanenum, south of lake Aphnitis, on 6 December 1204 by Baldwin I's brother, Henry of Flanders and Hainault: Choniates, History, 798-9 *(CSHB)* = 602-3 *(CFHB)*, cf. Villehardouin, II, pp. 126-8, § 319-20, Nicetas Choniates, *Orationes* ..., 127, 132, Longnon, *Empire*, 68, Sinogowitz, Kaisertum, 355, Zakythenos, *Βυζάντιον*, 91, Nicol, Empires, 291, Ostrogorsky, *History*, 426, Savvides, *Byz.-Near East*, 55. On the Latin offensive in N-W Asia Minor in late 1204-early 1205 see generally Zhavoronkov, Konstantin XI, 34 & refs.

23. Sinogowitz, op. cit., 354-5 & refs.

24. Cf. Savvides, *Byz.-Near East*, 86.

25. Sinogowitz, op. cit., 348-9, n. 6,354-5 & refs. On Constantine's relations with the Seljuks see details below, ns 74-75, with refs. to the *Seljuk-name* of Ibn Bibi, the important Persian chronicler who was active in the court of the Seljuk sultans during the XIIIth century, until his death in c. 1282.

26. Sinogowitz, op. cit., 355-6 & refs.

27. Cf. also Gardner, *Lascarids*, 55-6. I cannot see why Ostrogorsky (*History*, 428, *n.* 2) said that Constantine perished in battle against the Turks, all the more so since he cited Sinogowitz.

brother gone, Theodore was now free to lay his legitimate claim to the imperial rank and ascend the throne. Thus Sinogowitz explains the fact that Theodore was acknowledged *basileus* after the battle of Adramyttium (*post* 19 March 1205[28], and therefore does not accept that the anonymous Lascarid brother of Theodore mentioned by Acropolites (I, 29), Scutariotes (*MB* VII, 464) and Ephraem (II, v. 7452) in connection with the Byzantine defense of Poemanenum and Lentiana from Henry of Flanders' attack in 1211/12, was in fact Constantine[29].

f) So, Sinogowitz concludes with the observation that Constantine Lascaris deserves to be referred to as emperor *Constantine XI*, despite the fact that his proclamation was wrapped up in mystery, for he indubitably ruled over the exiled Byzantine element in the period until the spring of 1205, when his untimely death cut his work short. And, according to Sinogowitz's idealistic closing remarks, Constantine's is the honour of having first attempted to bring the crumbling Byzantine empire back on its feet again[30].

Sinogowitz's study, putting aside his erratic conviction that Constantine was actually killed in 1205, left a considerably felt impression on scholarship. The first to recant his former reservations and accept Sinogowitz's theory on Constantine's proclamation was Dölger himself in two short references in 1953 and 1959[31], and tacitly in vol. V of his *Regesten* in 1965, where he refers to the last Palaeologus as Constantine XII[32]. Other scholars followed Dölger in recognizing Sinogo-

28. Sinogowitz, op. cit., 348-51 & refs., 355-6 & refs (cf. Zhavoronkov's comments, Konstantin XI, 36). On the date 1205 for Theodore I's proclamation as *basileus* see above, n. 9, and the following: Christophilopulu, *Ἐκλογή*, 173-4, Oikonomidès, Décomposition, 26, Van Dieten, *N. Choniates*, 154, Nicol, Kaisersalbung, 39, n. 10.

29. Sinogowitz, op. cit., 356, n. 1. See however, below, ns. 118 and 125.

30. Sinogowitz, op. cit. 356: '...Aber trotz seines frühen Todes und der Kürze seiner Regierungszeit bleibt dem Kaiser Konstantinos das Verdienst, in dem Jahre der tiefsten Erniedrigung des Griechentums in vorderster Reihe für den Wiederaufbau des Reiches gekämpft zu haben, vielleicht ohne die äusseren Abzeichen des Kaisertums, doch tief durchdrungen von dem Glauben an die ewige Fortdauer des Jahrtausend alten römischen Reiches'.

31. Dölger in *DLit* 74 (1953), 598, idem in *BZ* 52 (1959), 445.

32. *DR* V (1965), 132, cf. Nicol, *Last Centuries*, 415, n. 1. Dölger died in 1968 without having republished vol. III of his Regesten with the addition of Constantine L. as *Constantine XI*, a task undertaken by the recent editor of vol. III in 1977, Peter Wirth: *DWR* III, p. 1: '... Constantine L. was proclaimed emperor in Hagia Sophia on 13 April 1204, but he declined the imperial title, and was moreover unable to become active in any way ... This should not however cause a hindrance in our recognizing and including him in the list of Byzantine monarchs ...'

witz's view. In the 2nd ed. of his *History* C. Amantos in 1957 wrote that Constantine became emperor « for a short time » (πρός στιγμὴν) to be replaced after his death by his brother Theodore[33], while V. Grumel included Constantine in his genealogical tables and imperial lists in 1958[34]. In 1959 D. Zakythenos also seems to have accepted - albeit with some reservations - the theory of Constantine's proclamation[35], while A. Vacalopoulos in 1961 and 1966 was more confident of the theory's veracity by referring to Constantine L. as 'Constantine XI, the founder of the Nicaean state'[36], though sometime later he was to reject Constantine's deserved place in the Byzantine imperial lists (see below, n. 50). Since however Joan Hussey and her co-editors in *CMH* IV/1^2 included Constantine as Constantine XI[37], a considerable number of scholars have expressed themselves in favour of Sinogowitz's theory: the Soviet historians K. Yuzbashjan and G. Litavrin in 1967[38], D. Polemis in his genealogy of the Ducas family in 1968[39], Ch. Brand also in 1968[40], Hélène Ahrweiler in 1966 and 1980[41], Van Dieten in 1971[42], P. I. Zhavoronkov, the second major contributor to the advancement of the issue, in 1977[43], Odys. Lampsides in 1977/8[44], Robert Browning in

33. C. Amantos, *Ἱστορία Βυζαντινοῦ Κράτους*, II: A. D. 867 - 1204 (Athens 1957^2, repr. 1977^2), 374, n. 7.

34. Grumel, *Chronologie*, 359, 366, who however wrongly wrote that Constantine L. " ... *couronné* dans la nuit de 12 au 13 Avril 1204 ..."

35. Zakythenos, *Βυζάντιον*, 87.

36. Cf. Vacalopoulos, *Ἱστορία*, I, p. 12, with ref. to Constantine XII Palaeologus, idem, *Ἡ Πορεία τοῦ Γένους. Ἀπό τό Βυζάντιο στὸ Νέο Ἑλληνισμό* (Athens 1966), 23, 24.

37. On p. 776 and index, p. 1073. Cf also Nicol, Empires, ibid. 286, n. 1.

38. In the collective work: *Istorija Vizantii*, vols. II (Moscow 1967), 345, and III (M. 1967),30, n. 2. Constantine L. was not however included as C. XI in the imperial lists of the Soviet work: vol. III, p. 383.

39. Polemis, *Doukai*, 195 and index, p. 222.

40. Brand, Byz.-West, 258, 381,n. 5, who however accepts only Constantine's proclamation and not the latter's actual reign in 1204/5, since his proclamation was not officialized by formal coronation by the Patriarch.

41. Ahrweiler, Mer, 302, eadem in *IEE* IX, pp. 107, 108, who writes that Constantine is to be considered among the last valiant defenders of the Imperial City, that he was eventually proclaimed *basileus* together with his brother, Theodore, and that he may be considered « uncrowned but true emperor ».

42. Van Dieten, *N. Choniates*, 143, 153.

43. See below, n. 69 ff. with many details.

44. Lampsides, Ἀνταγωνισμός, 7-8, n. 2, 10, n. 1.

1980[45], J. Godfrey also in 1980[46], A. Savvides in 1984, 1985 and 1986[47], and Joh. Karayannopulos in 1985[48].

Although in 1963 G. Ostrogorsky in the 3rd German ed. of his historical manual was forced to accept the fact that it was Constantine L. who was proclaimed in April 1204, he however refused to corroborate Sinogowitz's view that he actually held imperial power in Anatolia, thus denying him the title of C. XI, even for a very short time in the 2nd part of 1204. Ostrogorsky went only as far as recognizing in Constantine the loyal and faithful follower of Theodore I, who had in 1205 assumed the imperial title himself, and the military leader of the Nicaean forces; in short, for Ostrogorsky there was a power-vacuum from 13 April until the spring of 1205, with no Byzantine emperor at the helm[49]. A. Vacalopulos, too, in 1970 and 1972 modified his opinion that Constantine was in fact C. XI, on account of the publication of a scholarly - yet highly sceptical - article in Serbo-Croatian by the Greek historian J. Papadrianos[50].

Before presenting in detail the second fundamental study, which, despite some errors, contributed significantly to the clarification that Constantine Lascaris was not only proclaimed emperor in April 1204, but that he moreover survived the Byzantine-Latin confrontation at Adramyttium in March 1205, and that he was also active as a general

45. R. Browning, *The Byzantine Empire* (London 1980), 212 (list).

46. Godfrey, *Crusade*, 124-5.

47. Savvides, art. Constantine (XI), *ΜΓΕΥ* 35 (1984), 307, idem, *Κινήματα*, chapter I, n. 30, idem, *Μελέτες*,78 and 180 (list). In 1981 *(Byz.-Near East*, 102, n.2) I had not yet adopted Sinogowitz's and Zhavoronkov's theories on Constantine Lascaris.

48. Karayannopulos, *Κράτος*, II, 147-8: '... Alexius V escaped and in the ensuing chaos a young man, Constantine L., was promoted to become emperor, but the prevailing situation did not permit coronation rites, so, without having been crowned, he attempted to carry on with the resistance. Despite all his efforts, however, he failed to assemble the people (of the City) in a final decisive stand ...'

49. Ostrogorsky, *Geschichte*^{3}, 353, n. 4 = *History*^{2}, 428, n. 2· see also the recent Greek ed.: *Ἱστορία Βυζαντινοῦ Κράτους*, vol. III (Athens 1981), 305-6, n. 34, cf. A. Savvides in *ΜΓΕΥ* 35 (1984), 307. In fact Ostrogorsky had moved to acknowledge the fact that Constantine L. was proclaimed in 1204 in his 1955 study on the unction ceremonial in the Byzantine court: Kaisersalbung, p. 146, n.3. On the view that C. L. was just Theodore's loyal general after 1204 cf. also Oikonomidès Décomposition, 23.

50. Cf. Vacalopulos, *Origins*, 34, idem, ''Ο Τελευταῖος Βυζαντινός Αὐτοκράτωρ, Κωνσταντῖνος ΙΑ' ἤ ΙΒ';', in *Ἱστορία Εἰκονογραφημένη Παπύρου* fasc. 47 (Athens 1972), 3. On Papadrianos' scepticism see below, ns 56-8.

of the Nicaean troops until late 1211 - early 1212, namely the analytical study by Piotr I. Zhavoronkov who in several ways complemented Sinogowitz's theory, it is necessary to give an account here of the views expressed by scholars who were not only sceptical in accepting Constantine's proclamation, but also convinced that the latter should not be included in the Byzantine imperial lists[51]. In any case, the following scholars invariably bring forth the argument that even if Constantine was offered the imperial title, he refused to accept it[52]; moreover that, even if he was proclaimed in Hagia Sophia, he was not officially legitimized by a formal holy coronation ceremony by the Patriarch and - therefore - we are not justified in considering him a Byzantine *basileus*[53].

Such reservations were expressed first by Aikaterine Christophilopulu in her 1956 specialized monograph on the selection, proclamation and coronation of Byzantine emperors, among whom she reserved no place for Constantine, since the latter - although selected - cannot be considered proclaimed with certainty[54]. In 1962 Robert Lee Wolff briefly remarked that Sinogowitz's attempt to show that Constantine Lascaris was proclaimed in 1204 was not successful[55], while in 1966 the Greek scholar John Papadrianos, in producing what may be considered the third major contribution to the « Constantine Lascaris issue » literature (which is however highly sceptical), did not accept Sinogowitz's theory[56]. Like Christophilopulu, Papadrianos believes that Constantine Lascaris was only chosen, but we cannot be certain that he was proclaimed, since ... *τὰ τῆς βασιλείας οὐ προσίετο σύμβολα* (N. Choniates, *CFHB*, 572, cf. Scutariotes, 448, Ephraem, vs. 7150 - 51)[57]. In dealing with Choniates' crucial passage that... *ἀμφοῖν δ' ἡ κλῆσις ὁμώνυμος τῷ ἀρχηγῷ τῆς πίστεως βασιλεῖ* (see above, n. 14), Papadrianos seems reluctant to state with conviction that it refers to Constantine, and - although he cites the corroborative passage by Scutariotes that... *Κωνσταντῖνος δ' ἦν ἀμφοτέροις ἡ κλῆσις* - yet he attempts to counterbalance this valuable information coming from a writer who doubtlessly had access to Choniates' text (i. e. Scutariotes) with the controversial passage in Choniates' vulgar version which states that... *καὶ ἀμφότεροι Θεόδωροι καλούμενοι*[58]. Further on, and without having offered a satisfactory counter - argument to the Sinogowitz theory, Papadrianos eventually makes direct reference to Constantine Lascaris, whom he considers the most valiant among the Lascarid brothers; he is convinced, however, that when we meet him on the side of Theodore I at the battle of Adramyttium in March 1205, his capacity there was that of his brother's brave general and follower[59]. Finally, in referring to the Nicaean - Latin confrontation of 1211/12 (Latin siege of Poemanenum and Lentiana, see below, n. 118 ff) which he wrongly dates to 1205, Papadrianos does not seem convinced that the *αὐτάδελφος* of Acropolites ought to be necessarily associated with Constantine[60].

In 1973 the Byzantinist Apostolos Karpozilos agreed that it was Constantine and not Theodore I that was proclaimed on 12/13 April 1204 by acknowledging the veracity of Andreeva's and Sinogowitz's interpretation of Choniates' controversial text (see above, n. 14), which is moreover supported by Scutariotes' testimony. He however refused to follow up the theory of Constantine's rule in Bithynia in the 2nd part of 1204 - early 1205[61], though he correctly rejects the alleged death of Constantine during or soon after the battle of Adramyttium (March 1205) and associates his activities with the 1211/12 Nicaean - Latin war[62]. In 1975 M. Angold referred to Constantine only as military leader of the Nicaean troops and not as proclaimed *basileus*[63], a view also

51. Older scholars (Paparregopulos, *Ἱστορία* V/1, 42, 48, Kalomenopulos in *MEE* 15, 820, and Miller, Nicaea, 481) had considered C. L. only as a general, not an emperor.

52. See however above, p. **146** with the relevant texts.

53. Cf. A. P. Kazhdan's conviction in *Μεγάλη Σοβιετική Ἐγκυκλοπαίδεια* 19 (Athens 1980) 75: 'Constantine L. may have been proclaimed, but, not only he was not officially crowned, he moreover never actually reigned at all.'

54. Christophilopulu, *Ἐκλογή* 170 ff. & refs. See also ibid., 235 and 237 for a modified list of Byzantine emperors, where Constantine IX Monomachus (1042 - 55) is listed as Constantine XI, Constantine X Ducas (1059 - 67) as C. XII, and the last Palaeologus as Constantine XIII.

55. Wolff, Latin Empire, 201, n. 11. He does not, however, offer any explanation for his view.

56. Papadrianos, Konst. Lask., 217 - 20 & refs, 222 (French resumé). Cf idem in *Balkan Studies* 6 (Thessalonica 1965), 131, n. 1.

57. Ibid., 218 - 19 & refs.

58. Ibid., 217 - 18 & refs.

59. Ibid., 220 - 21 & refs.

60. Ibid., 221.

61. Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 16 - 18 & refs.

62. Ibid., 17, n. 13.

63. Angold, *Laskarids*, 61; idem, Nationalism, 50 & n. 4, does not even mention Constantine in connection with the foundation of the Nicaean state.

adopted by K. Setton[64], N. Oikonomidès[65], B. Benedikz[66] and B. Hendrickx with Corinna Matzukis[67], while Constance Head in 1977 went so far as considering Constantine Lascaris 'non - existent'[68].

A definitive step towards the further clarification of the « Constantine Lascaris issue » was made in 1977 P. I. Zhavoronkov, who - despite some factual errors - draws the following important conclusions:

a) The controversial passage by Choniates (see above, n. 14) undoubtedly refers to Constantine Lascaris[69], who was proclaimed *basileus* in the evening of 13 (in fact, of 12) April 1204 and - most probably - crowned, too, by the Patriarch John X Camaterus in Hagia Sophia. Thus in his imperial capacity Constantine attempted to incite the Constantinopolitans to battle against the Latin besiegers[70].

b) It was Constantine's proclamation and subsequent coronation that caused so many difficulties to his brother, Theodore I, when the latter attempted to establish himself at Nicaea and gain the support of the N - W Anatolian populations in early 1205.

c) The fact that the Patriarch John X Camaterus (1198 - 1206) refused to go to Nicaea in late 1205[71], when summoned there by Theodore I, could perhaps be attributed to the fact that Camaterus had already crowned Constantine in April 1204 and was not willing to recognize Theodore's 'arbitrary' accession[72].

d) According to the testimony of the western sources, Constantine

64. K. Setton, *The Papacy and the Levant, 1204 - 1571,* vol. I (Philadelphia 1976), 13, n. 4, though this scholar in his conviction that 'it is better not to call him Constantine XI', wrongly cites Dölger, *BZ* 52 (1959), 445 (cf. above, n.31).

65. Oikonomidès, Décomposition, 23, n. 56.

66. See S. Blöndal - B. Benedikz, *The Varangians of Byzantium. An Aspect of Byzantine Military History* (Cambridge U. P. 1978), 166, n. 2.

67. Hendrickx - Matzukis, Alexios V, 127, n. 3.

68. C. Head, *Imperial Twilight. The Palaiologos Dynasty and the Decline of Byzantium (Chicago* 1977), 183, n. 1 for chapter 20.

69. Zhavoronkov, Konst. XI, 30, n. 1.

70. Ibid., 30 – 2 & refs. Probably independently of Zhavoronkov's work, C. Kalokairinos, art. Theodore I, *ΜΓΕΥ* 27 (1983), 151, also concludes that Constantine L. was crowned, but he wrongly affirms that most modern scholars accept this view. Kalokairinos, op. cit., also accepts Sinogowitz's theory of Constantine's supposed death against the Latins in 1205 (see above, ns 27, 62, and below, ns 113 - 14).

71. In fact, early 1206 (see below, n. 101).

72. Zhavoronkov, Konst. XI, 31, n. 13.

left the Imperial City on 13 April 1204, while Theodore followed him after a few days, since he had been captured by the Latins[73].

e) Based on two references of the Iranian chronicler at Iconium (Konya), Ibn Bibi, to the "*Fasilius Laskar*", i. e. *basileus Lascaris (Seljuk - name,* ed. Schefer, 41, 45, tr. Duda, 32, 38), Zhavoronkov associates Constantine's activities (as emperor) in Bithynia (1204/5) with the latter's conciliatory policy towards the Seljuk Turks of Rûm, with whom he concluded two peace - treaties, the first after 6 July 1204 and the second in early 1205[74], though Zhavoronkov doubts the veracity of Sinogowitz's view (see above, n. 25) that the aforementioned treaties were actually concluded by Theodore Lascaris, who was acting as his brother's agent[75].

73. Ibid., 31 & refs. He, however, accepts the questionable validity of the testimony provided by the chronicler monk, Albericus, according to which Theodore I contacted Baldwin I and proposed to assist him in the conquest of Byzantine N - W Anatolia in return for the title of emperor.

74. Cf. Zhavoronkov, op. cit., 31 & ns. 11 - 12, 32 - 3 & detailed refs., esp. n. 23, 33 - 4 & refs., idem, Regest, pp. 183 - 4 & refs. The ref. to N. Choniates' Encomium (cf. *Orationes ...,* 131) in connection with treaties agreed between Nicaea and the Seljuks are to be dated to the period after 1205, i. e. between Theodore I and the sultan Kay - khusraw I.

In his new 1977 ed. of Dölger's *Regesten* III, P. Wirth continued to attribute the 1204 and early 1205 pacts to Theodore I: *DWR* III,pp. 1 - 2, nos. 1668 a - b. This is, however, explainable, since he obviously had not yet consulted Zhavoronkov's study. cf. also Savvides, *Byz. - Near East,* 62, n. 1, idem, art. Kilij Arslan III, *ΜΓΕΥ* 32 (1984), 426.

75. Constantine's involvement in the affairs of the Sultanate of Rûm went through various stages: at first between 13 April - 6 July 1204 he sent gifts and made peace proposals to the sultan Rukn al - Din Süleyman II (1197 - 1204), and, following the latter's death on 6 July 1205 (cf. above, n. 24), he hastened to conclude an official treaty with the government of Süleyman's infant son and successor, Kilij Arslan III.

In late 1204 - early 1205 the latter's uncle, Ghiyath al - Din Kay - khusraw I (first reign: 1192 - 97, second reign: 1204/5 - 11), whom Süleyman II, his brother, had toppled in 1197, attempted to regain his throne at Konya. He had lived almost 6 years of exile in Constantinople under the protection of emperor Alexius III Angelus, but, following the latter's overthrow on 17 July 1203, Kay - khusraw was forced to flee from the Byzantine capital as well, and, after an arduous span of adventures in W. Asia Minor (in the course of which he succeeded in taking in marriage the daughter of the Byzantine governor of Phrygia, Manuul Maurozomes, cf. Savvides, *Κινήματα,* chapter V, ns 13 - 15), he arrived in Nicaea on his way back to Iconium (see details in Savvides, op. cit., ns. 8 - 10, idem, *Byz. - Near East,* 79 ff. & refs.

It was then that Constantine Lascaris, then emperor at Nicaea, realized that, in helping Kay - khusraw, he might cause the hostility of Kilij Arslan III's government; thus, he tried - according to Ibn Bibi - to stall Kay - khusraw in Nicaea as long as he could. With Kay - khusraw's eventual restoration in late 1204/early 1205, however, Constantine did

f) Zhavoronkov lays more stress than Sinogowitz on the issue of an existing antagonism between Constantine and Theodore Lascaris, but he challenges Sinogowitz's conviction (cf. above, ns. 22 - 3) that Theodore was in fact dependent on his brother at the beginning; on the contrary, during the period of strained relations between them, they seem to have acted independently[76].

g) Despite Constantine's *rapprochement* with the Seljuk Sultanate, his alliance with Kay - khusraw I was to no avail for his firmer establishment in N - W Anatolia, where Theodore's position gradually became stronger[77]. It was Theodore who eventually succeeded in gaining Kay - khusraw's support, following the defeat of his brother with Mancaphas at Adramyttium (March 1205) and the fortunate (for Nicaea) disaster of the Latins of Romania by the Bulgars of Kaloyan and his Cuman cavalrymen at Adrianople (April 1205)[78].

h) With the support of the Greek populations of Bithynia gone over to his brother, Constantine had no chance in continuing to be recognized as *basileus*. Theodore's position - enhanced by the fact he was son - in - law of the deposed Alexius III Angelus - proved firmer, and he finally carried the day, despite his initial difficulties, by being proclaimed *basileus* in the spring of 1205[79].

i) Aware of the fact that he had lost the game, Constantine then turned to the Byzantine dynast of Philadelphia, Theodore Mancaphas[80]. Zhavoronkov considers it evident that, through Mancaphas, Constantine may have had hopes of being recognized in N - W Anatolia once more[81], but the defeat of both in the battle of Adramyttium (19 March

not hesitate to sign yet another pact, this time with him in early 1205 (cf. previous note). Kay - khusraw I accepted Constantine's offer, for he was content to have the newly born Nicaean state as a buffer - state between his own domains and the threatening Latins of Romania.

76. Zhavoronkov at this point attempted to exonerate Nicetas Choniates of the guilt of not having referred to Constantine by name, believing that the alleged independent activities of the 2 brothers made the historiographer concentrate his narrative on Theodore, thus 'relegating' Constantine. Cf. Zhavoronkov, Konst. XI, 36, n. 61, and above, n. 14.

77. Ibid., 33 ff. & refs., 36 - 7 & refs.

78. Ibid., 35 - 6 & detailed refs.

79. *Ibid.*, 36 - 7 (cf. ref. to Choniates, *Orationes* ..., 131).

80. On Mancaphas see details in Savvides, *Κινήματα*, chapter I: The Insurrection of Theodore Mancaphas, 1189 - 1204/5.

81. Zhavoronkov, op. cit., 34 - 5.

1205) buried his aspirations[82].

j) Associating Constantine's activities against the Latins with the events of the years 1207[83] and 1211/12 (see below, n. 118 ff.), Zhavoronkov correctly points out Sinogowitz's erratic conviction that Constantine died during or shortly after the confrontation at Adramyttium (cf. above, ns. 27, 62); the Soviet scholar, however, commits another error by stating that Constantine was actually killed by the Latins 6 years later, in defending the Anatolian towns of Poemanenum and Lentiana in late 1211/12[84].

k) Concluding, Zhavoronkov remarks with conviction that" ... Constantine Lascaris was the first Byzantine emperor after April 1204, and he ought to be considered the first ruler of the Lascarid dynasty in the Nicaean Empire, which was however destined to be founded in reality by Theodore I »[85].

One thing concerning Constantine Lascaris is unanimously attested in the sources, i. e. his bravery in warfare and his gifted character[86]. On two occasions Villehardouin called him « one of the best Greeks in the City (= Constantinople) »[87], and « one of the best Greeks in Romania (= Byzantium) »[88], while the Greek writers attest to the serenity of his temperament *(νηφαλιότης)* and his warring expertise (*δεξιότης κατὰ πόλεμον*)[89], qualities which are also extended to the other candidate for the

82. Ibid., 34 ff. § refs. Constantine, therefore, must have yielded the imperial title to his brother on his own accord following his defeat at Adramyttium, and he must have then returned to Nicaea to place himself under the orders of Theodore I (ibid., 36).

83. See the text of Villehardouin, II, p. 300, § 486, with Faral's n. 1, cf. Engl. tr. Marzials, p. 129 = tr. Shaw, p. 155 = Greek tr. Antypas, p. 210. See also Zhavoronkov, op. cit., 35 & n. 50.

84. Zhavoronkov, op. cit., 35, n. 46, where Meliarakes (*Ἱστορία*, 8) is wrongly referred to as the first who supported the view that Constantine was killed then, while in fact the Greek scholar wrote that he was set free (see below, n. 129).

85. Zhavoronkov, op. cit., 37, cf. Ahrweiler in *IEE* IX, p. 108.

86. Cf. Sinogowitz, Kaisertum, 353 - 5 § refs, Ostrogorsky, Kaisersalbung, 146, n. 3, idem, *History*[2], 428, n.2.

87. Villehardouin, I, pp. 168 - 9, § 167 : « ... *La ot pris uns des meillors Grex de laienz, qui ot nom Costentins li Ascres* ...», cf. tr. Marzials, 40 = tr. Shaw, 69 = tr. Antypas, 85.

88. Ibid., II, pp. 130 - 31, § 322 : » ... *uns des meillors Griex de Romanie* ... », cf. tr. Marzials, 84 = tr. Shaw, 112 = tr. Antypas, 149.

89. N. Choniates (*CSHB*, 755 - 6 = *CFHB*, 571) : « ... *τοῦ δὲ βασιλέως* (= Alexius V) *οὕτω μεταναστεύσαντος, νεανιῶν ξυνωρὶς νηφαλίων τε καὶ ἀρίστων τῇ κατὰ πόλεμον δεξιότητι, ὁ Δούκας οὗτοι καὶ ὁ Λάσκαρις* ...» (cf. also above, n. 14), , cf. Scutariotes, 448 : « ... *τοῦ δὲ βασιλέως οὕτω ἐξιόντος τῆς Πόλεως, δύο νεανίαι ἄριστοι κατὰ πόλεμον, ὁ Δούκας οὗ-*

throne, Constantine Ducas, who was - like Constantine - a youth (*νεανίας*)[90].

The first direct mention of Constantine, who as a *despot* (above, n. 6) took part in the defense of Constantinople against the knights of the Fourth Crusade during the first attack in mid - 1203, comes from Villehardouin, who records that «*Costentins li Ascres*» (= Constantine Lascaris) was captured in the streets of the City near the Blachernae Palace by the Frankish officer, Gautier de Neuilly, while fighting the besiegers on his horseback[91]. We know that Constantine's younger brother, Theodore, distinguished himself, too, in that first siege[92], which ended up in the overthrow and ignominious flight of Alexius III on 17 July 1203[93] ; we cannot be certain, however, that Constantine himself assisted his brother on another occasion before the final capture, i. e. during the reign of Alexius IV and Isaacius II Angelus (July 1203 - late January 1204), when Theodore was forced to chase out of the City's walls some crusader marauding bands[94], while his ensuing promotion to the candidacy of the throne leaves no doubt that Constantine must have distinguished himself during the final siege and eventual liquidation of Alexius V' s desperate resistance on 12 April 1204[95].

Following the promotion of Constantine Ducas and Constantine Lascaris to the candidacy for the throne, as well as the final selection of the latter by lots among the Patriarch and the Constantinopolitan nobility in Hagia Sophia, after an intense contest between the two con-

τοι καὶ Λάσκαρις ... », cf. Ephraem, II, vs. 7146 - 7,7149 : «*Ἐπεὶ δ' ὁ κρατῶν ἀπέδρασεν ὡς ἔφην Δούκας τε καὶ Λάσκαρις ... ἄμφω μαχηταὶ καὶ καλοὶ νεανίαι ...* »

90. On Constantine Ducas see above, n. 4.

91. Villehardouin, I, pp. 168 - 9, § 167 : « ... *et le prist Gautiers de Nuilli tot monté sor le cheval ...* »

92. See Meliarakes, *Ἱστορία*, 8, Gardner, *Lascarids*, 53 - 4, Andreeva, *Ocherki*, 82 ff., Vasiliev, *History*², 507, Runciman, *Crusades*, III, 120, Savvides, *Byz. - Near East*, 55, n.3, idem, *Κινήματα*, introd. chapter, n. 117. The possible identification proposed by Sinogowitz (Kaisertum, 354, n. 5), who - based on Albericus - believed that Constantine L. may be identical to a Byzantine general named Constantine, active in 1195 during Isaacius II's overthrow by Alexius III, is rather conjectural.

93. On Alexius III's flight cf. Choniates, *CFHB*, 546 - 7, *Scutariotes*, 436 - 7, Acropolites, I, 6, Ephraem, vs. 6870 ff. Cf. also Varzos, *Γενεαλογία*, II, 777, 793 - 4, Savvides, *Κινήματα*, intr. ch., n. 85.

94. Cf. Kordatos, *Ἱστορία*, I, 616.

95. Nicol, Empires, 286, Savvides, *Byz. - Near East*, 55.

tenders[96], Constantine, being unable to have himself officially crowned owing to the necessity for flight[97], left Hagia Sophia with the Patriarch and the nobles (among them possibly his brother, Theodore), and they all made their way to the Milium area by the Hippodrome, whehere Constantine attempted to encourage his people and tried to raise the low spirit of the Varangian Guards (Flemish and Anglo - Saxon mercenaries), but his efforts to muster a force for a last - minute resistance were in vain. Having thus failed to secure the support of the dispersed Byzantine military and the empire's mercenaries, Constantine with his brother[98] and the latter's family abandoned the Imperial City and crossed by boat to the Anatolian coast[99].

96. Choniates, *CFHB*, 571, 572 : « ... *ὁ Δούκας ... καὶ ὁ Λάσκαρις ... ὡς περὶ νηὸς χειμαζομένης διαφέρονται τῆς ἀρχῆς, τύχης βράβευμα καὶ φορᾶς ἀλογίστου πέττευμα τὸ μέγιστον ὁμοῦ καὶ περίπυστον χρῆμα τὴν τῶν ' Ρωμαίων βασιλείαν ὁρῶντες προκείμενον. Εἰστήκεισαν οὖν ἀμφήριστοι τὸν Μέγαν εἰσιόντες Νεὼν (* = Hagia Sophia), *ἁμιλλώμενοί τε ἀλλήλοις καὶ παραβαλλόμενοι, μηδὲν δὲ πλέον ἢ ἔλαττον ἔχοντες, ἀλλὰ τῆς ἴσης ῥοπῆς ἀξιούμενοι, ὅτι μηδ' ἦν ὁ ἀπελέγχων ἢ ἐπικρίνων ἑκάτερον ... ... Ἐκ δὲ κλήρου τὸ πρωτεῖον εἰληφὼς ὁ Λάσκαρις ...* », cf. Scutariotes, 448 : » ... *Δούκας ... καὶ Λάσκαρις ... περὶ τῆς βασιλείας ἤριζον· Ἦσαν οὖν τῆς ἴσης ῥοπῆς ἀξιούμενοι, ὅτι μηδὲ ἦν ὁ ἐπικρίνων ἑκάτερον. Ἔκ δὲ κλήρου τὸ πρωτεῖον ὁ Λάσκαρις εἰληφώς ...* », cf. Ephraem, vs. 7147 - 8, 7150 : « *Δούκας τε καὶ Λάσκαρις ἤρισαν κράτους / καταλαβόντες τὸν Θεοῦ μέγαν δόμον/ ... κλήρῳ δὲ λαχὼν Λάσκαρις κραταρχίαν ...* »

97. See above, p.**146** under *b*.

98. The testimony of Albericus that Theodore was arrested by the crusaders, and that he followed his brother to Anatolia some days later (cf. above, n. 73 with Zhavoronkov's erratic acceptance) is to be rejected.

99. Choniates, *CFHB*, 572 : « ... *τὰ μὲν\τῆς βασιλείας οὐ προσίεται σύμβολα (* = Constantine L.), *συνεξιὼν δὲ τῷ πατριάρχῃ κατὰ τὸ Μίλιον, οὐκ ἀνίει παραινῶν τοῖς συνιοῦσι καὶ σφὰς ὑποθωπεύων εἰς ἀντιμάχησιν. Ἀλλὰ καὶ τοὺς σείοντας ἐξ ὤμων τὰ ἀρεϊκὰ σιδήρια ἐς τὸν προκείμενον ἀγῶνα πέμπων ἐπώτρυνε, μὴ χρῆναι λέγων Ῥωμαίων ἔλαττον ἐκείνους τὸ ἀπολωλέναι δεδιέναι, εἰ πρὸς γένος ἕτερον (* = Latins) *τὰ Ῥωμαίων μεταρρέψουσι πράγματα· οὐ γὰρ μισθοφορήσουσιν ἔτι ἁδρῶς, οὐδὲ γέρα περιώνυμα τῆς βασιλέων φυλακῆς ἀπολήψονται, ἀλλ' ἐν αἴσῃ καρὸς τετάξονται. Καὶ ὁ μὲν πρὸς τούτοις ἦν· ὡς δ' οὔτε τοῦ λεώ τις τῶν φωνῶν ἐπεστρέφετο, καὶ αὐτὸ δὲ τὸ πελεκυφόρον ἐπὶ μισθῷ τὴν σύναρσιν ἐπηγγέλλετο, ἐμπορίας καιρὸν ὑπούλως καὶ ἐπικλόπως τὴν ἀκμὴν τοῦ κινδύνου τιθέμενον, ἤδη δὲ καὶ κατάφρακτοι Λατινικαὶ προυφαίνοντο φάλαγγες, ἐκεῖθεν μεθίσταται καὶ τὸ σωθῆναι φυγῇ διατίθησιν ...* », *cf. Scutariotes*, 448 : « ... *τὰ μὲν τῆς βασιλείας ... οὐκ ἀνῄει παραινῶν καὶ ὑποθωπεύων τοὺς συνιόντας εἰς ἀντιμάχησιν, ἀλλὰ καὶ τοὺς πελεκυφόρους ... ἐπώτρυνε, καὶ ὡς χρὴ καὶ τούτους μὴ ἔλαττον τῶν Ρωμαίων δεδιέναι, εἰ πρὸς ἕτερον ἔθνος μεταπέσῃ τὰ πράγματα, οὔτε γὰρ μισθοὺς ἁδροὺς λήψονται, οὔτε πρὸς τῶν βασιλέων τιμάς ... Καὶ ὁ μὲν ... ὡς δ' οὐκ ἐπεστρέφετό τις αὐτοῦ τοῦ λαοῦ, καὶ οἱ πελεκυφόροι ἐπὶ μισθῷ μεγάλῳ τὴν σύναρσιν ἐπηγγέλοντο, ἐμπορίας καιρόν, τὸν τοῦ κινδύνου τιθέμενοι· ἤδη δὲ καὶ Λατινικαὶ ἐφανησαν φάλαγγες· ἐκεῖθεν μεθίστανται, καὶ φυγῇ τὸ σωθῆναι οἰκονομεῖ ...* ». Cf also Ephraem, II, vs. 7151 - 63 :

The Patriarch, John X Camaterus[100], also left the Imperial City on 12/13 April 1204, but he did not follow the Lascarid brothers; instead, he fled to Thrace and sought refuge first to Selymbria and then to Didymoteichon, where he remained in self-exile. Until his death two years later he was never to appear in the Nicaean Empire - in - Exile[101].

«τέως μὲν ἀπείπατο σύμβολα κράτους,
συνεξιὼν δὲ τοῦ νεὼ τῷ ποιμένι
κατὰ Μίλιον καὶ μέρη Βυζαντίδος
τοὺς συνιόντας εὐμενῶς ἠντιβόλει
καὶ παρεκάλει πρὸς μάχην ἀντιπάλων.
μάλιστα πάντων τοὺς περὶ βασιλέα
σείοντας ὤμων ἀρεϊκ' ἄττα ξίφη
Κελτοὺς λιπαρῶν προτρέπων οὐκ ἀνίει.
ἐπεὶ δὲ θωπεύων τε καὶ παροτρύνων
οὐκ εἶχέ τινα τὸν κλύοντα μηδόλως,
ἤδη δὲ καὶ φάλαγξ τις ὦπτο Λατίνων,
μεθίσταται τάχιστ' ἐκεῖθεν ὡς δέον,
καὶ πρὸς φυγὴν ἔβλεψε καὶ σωτηρίαν. »

See also Nicol, Empires, 286, n. 1,291, Brand, *Byz. - West*, 258, P. Zhavoronkov, Nikejskaja Imperija i Zapad (= The Empire of Nicaea and the West), *VV* 36 (1975), p. 101, Godfrey, *Crusade*, 125, Savvides, Oriental Front, 164.

100. Cf. Styl. Papadopulos, art. Ioannes X Camaterus, *ΘΗΕ* 7 (1965), cols. 14 - 15.

101. Cf. Acropolites, I, 11, Scutariotes, 452. When early in 1206 Theodore I, by then a proclaimed *basileus* by the Anatolian populations (above, ns. 9, 28), summoned Camaterus to Nicaea to perform his official coronation, the latter declined, since he had already *acknowledged* (but *not crowned*, as attested Zhavoronkov, see above, n. 70). Constantine (Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 19, n. 18, believes that Camaterus refused to go to Nicaea and crown Theodore, because he was a supporter of Alexius III's claims to the Byzantine throne). Therefore, Camaterus submitted his resignation to Theodore in April - May 1206: Grumel, Patriarches, 265 - 8, and list on p. 270, idem, *Regestes*, III, 194 - 5, no. 1202, Laurent, Patriarches, 131, *DWR* III, p. 2, no. 1671, cf. Meliarakes, *Ἱστορία*: 40, 96; Karpozilos, op. cit., citing Mesarites, does not believe that Camaterus formaly abdicated from the patriarchal office, in contrast to Runciman, *Crusades*, III, p. 127, who states that C. abdicated « in order that a priest already at Nicaea, Michael Autoreanus, might be elected by the clergy exiled from the old imperial capital ». Anyway, Camaterus' subsequent death in June 1206 untied Theodore's hands, who, two years later on 20 March 1208 (in this period the Byzantine Patriarchate may be regarded as vacant), he had his faithful supporter, Michael Autoreianus (cf. T. Gritsopulos, art. Michael IV, A., *ΘΗΕ* 8, 1966, col. 1204), elected new Patriarch. See generally: Gardner, *Lascarids*, 57, 67 - 8, 97, Janin, Conquête, 6, Beck, *Kirche*, 664 ff., Nicol, Empires, 295, idem in *IEE* IX, 79, Gorjanov, *Feodalizm*, 65, 393, Oikonomidès, Autoreianos, 126 ff., Krantonelli, *Σύμπραξις*, 65, Laurent, Patriarches, 129 - 33, Zakythenos, *Βυζάντιον*, 87 - 8, Ostrogorsky, *History*², 427 - 8, Papadakis - Talbot, John X, 27, n. 5, Wirth, Johannes X, 248 ff., esp. 250 - 51 & refs., Gill, *Byz. - Papacy*, 34 - 5, Karpozilos, op.cit. 22 - 3 & refs., Angold, *Laskarids*, 13, 49, Runciman, *Theocracy*, 138, 139.

Though in Bithynia Constantine seems to have held the reins of power for some months, in the 2nd part of 1204 - early 1205, it soon became evident that Theodore's ingratiation with the Greek populations of this crucial province was tightened; Constantine most probably decided to relinquish his imperial title to his brother, though his common activities with the Byzantine pretender of Philadelphia, Mancaphas, could be taken to mean that he hoped to use the latter in his effort to reclaim his title, as Zhavoronkov pointed out (above, ns. 81, 82). At any rate, following the overwhelming defeat of Mancaphas and Constantine at Adramyttium in March 1205 (below, n. 106 ff.), the latter actually transferred his imperial title to Theodore, himself remaining Theodore's loyal supporter and general (above, ns. 49, 59). Thus, Theodore was proclaimed *basileus* in the spring of 1205 by the N - W Anatolian populations (above, ns. 9, 28), and three years later, on Easter Day of 1208[102], was crowned by his new Patriarch, Michael IV Autoreianus (1208 - 14), new Byzantine emperor at Nicaea[103], having spent four years of intense plight (1204/5 - 1208)[104], aa period during which he succeeded in neutralizing some important Byzantine counterclaimants to his throne in various battle - theatres in Anatolia[105].

102. The testimony of Acropolites, I, 11, cf. Scutariotes, 452, that Theodore I was crowned in 1206 (cf. Sinogowitz, Kaisertum, 350, n. 5) following his proclamation (« ... *ὅς* (= Autoreianus) *καὶ τὸν δεσπότην Θεόδωρον τῷ βασιλέως διαδήματι ταινιοῖ. Ἐντεῦθεν βασιλεὺς ὁ Λάσκαρις ἀναγορευθεὶς ...* »), has been superseded by the writings of Nicholas Mesarites, and only Kalokairinos, art. Theodore I,*ΜΓΕΥ* 27 (1983), 152, and Zacharopulos, *Ἐκκλησία*, 76 - 7, continue to adopt it. On the date of Theodore I's proclamation and coronation the recent study by Gunarides, Ἀναγόρευση, passim, offers a detailed scrutiny of the primary sources, but fails to utilise the secondary literature (see next note).

103. See Sinogowitz, Kaisertum, 348, Vasiliev, *History*², 511 - 12, Ostrogorsky, Kaisersalbung, 146, idem, *History*², 427 - 8 & refs. Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 22 - 3, *n.* 30, Angold, *Laskarids*, 13,43 - 5, idem, Nationalism, 50, Van Dieten, *N. Choniates*, 152, Nicol, Kaisersalbung, 38 ff., Lampsides, Ἀνταγωνισμός, 11, Ahrweiler in *IEE* IX, p. 109, Karayannopulos, *Κράτος*, II, 150, 152 - 3, Savvides, *Μελέτες*, 78.

104. Cf. A. Savvides, *Κινήματα*, intr. chapter, ns. 117, 118, Zhavoronkov, Konst. XI, 31 ff. & refs.

105. Theodore I dealt in turn with the insurrections of the following pretenders in the years 1204 - 8; *Theodore Mancaphas* in 1204/5 (cf. Savvides, op. cit., chapter I), *Basil Chotzas* of Bithynian Tarsia in 1204/5 (ibid., ch. II), *Manuel Maurozomes* in Phrygia and the Maeander Valley in 1204/6 (ibid., ch. V), *Sabbas Asidenus* of Sampson on the Ionian littoral in 1204/6 (ibid., ch. VI), *Theodore II Gabras* of Pontic Amisus in 1204/8 (ibid., ch. VII), and - most threatening of all - David Grand Commenus of the Pontus and Paphlagonia (the co - founder of the Empire of the Grand Comneni in Trebizond) in 1204/5 - 1207 (ibid., ch. VIII).

The next issue under consideration is Constantine's cooperation with the dynast of Philadelphia, Theodore Mancaphas, against the Latins of Romania, headed by Baldwin I's brother, Henry of Flanders,in the battle of Adramyttium in 1205. The problem that arises here is whether there was actually such a cooperation in a single battle at Adramyttium on 19 March 1205, or whether there were two confrontations there within a brief span in the spring of that year[106]. The problem arises from the fact that, although both editors of Choniates' history and Villehardouin's chronicle date the battle on 19 March 1205[107], the Byzantine historiographer's account associates the battle only with Mancaphas[108], while the Frankish chronicler's account associates it only with Constantine Lascaris[109]. Consequently, a number of scholars support the version of Mancaphas (thus adopting Choniates

106. On this problem cf. Savvides, *Byz. - Near East*, 63, n. 1, idem, *Κινήματα*, chapter I, n. 30, where I had adopted the version of 2 separate battles.

107. See Faral's n. 1, vol. II, p. 133, and Van Dieten's *scholia* for line 31 on p. 603 (*CFHB*). Only S. Blöndal & B. Benedikz, *The Varangians of Byzantium* ... (1978), p. 170, dated the battle on 18 March.

108. Certainly not with Theodore Lascaris (!) (Sinogowitz, Kaisertum, 356, n. 5). See Choniates, *CFHB*, 603 - 4 : « *Ἴσα δὲ τούτοις καὶ ὁ Φιλαδελφεὺς Θεόδωρος προθέμενος διαπράξασθαι διὰ μάχης χωρεῖ τῷ Ἐρρῇ περὶ τὸ Ἀτραμύττιον διατρίβοντι. Ἀμέλει καὶ μὴ προσδόκιμος ἐπιὼν τῷ ἀνδρὶ τὰ μὲν πρῶτα πρὸς τὸ πλῆθος, ἀποκναῖσαι τοῦτον πεποίηκεν· ὡς δὲ διακινδυνευτέα τῷ Ἐρρῇ ἐδόκει ἡ ἱππὰς εἰς παράταξιν διατίθεται. Ἡ δὲ ὀρθὰ τὰ δόρατα ἀνατείνασα τὴν ὑπὸ Ῥωμαίων ἐγχείρησιν ἐπέμενεν. Ἐπεὶ δὲ ῥαθύμως εἶχον Ῥωμαῖοι πρὸς τὴν τῆς μάχης πρωτούργησιν, κατὰ μὲν δράκοντα φλογωπὸν ὁλκοῖς λορδούμενοι στρατευμάτων καὶ φολίσιν ἐπιφρίσσοντες ὅπλων καὶ ὡς εἰς χάσμα διανοιγόμενοι στόματος ταῖς ἑκατέρων τῶν κεράτων ἀναπτύξεσι, πρὸς δὲ τὰς ἐπελάσεις ἀτονώτερον ἔχοντες καὶ νωθρέστερον, ὡς ἀφ' ἑνὸς συνθήματος οὗτοι τὰ ξυστὰ ἀπευθύναντες καὶ κατὰ τὸ σύνηθες ἀλλαλάξαντες, αὐτοῦ δὴ τοῦ Ἐρρῆ τῶν ἄλλων προεκθορότος καὶ διὰ μέσων τῶν τάξεων τὸν ἵππον ἐλάσαντος, διασκεδάζουσι Ῥωμαίους καὶ σφίσιν ἐπικείμενοι φεύγουσι φόνου πάρεργον πλείστους ἔθεντο, οἷα τῶν ἱππέων Ῥωμαίων καὶ πρὸς τὴν πρώτην ἔμπτωσιν τῶν Λατίνων καὶ τὴν τῶν δοράτων ἀγκώνισιν ὅλοις ἀποδράντων ῥυτῆρσι, καὶ τὰς πεζικὰς τάξεις παρεικότων εἰς κεράϊσιν τοῖς ἀντιμάχοις καὶ προνομήν.* » Cf. Ephraem, II, vs.7265 ff., 7289 - 95, who recorded that, despite Henry's victory, Adramyttium remained in Byzantine hands. Curiously, there is no reference to this event in Scutariotes.

109. Villehardouin, II, pp. 130 - 33, § 322 - 23 : « ... *et le charja Costentin son* (= Theodore's) *frere, qui ere uns des meillors Griex de Romanie ... Et ensiavint que, le semadi devant mi quaresme* (= on the eve of mid - Lent Sunday), *vint Costentins li Ascres a sa grant ost devant l' Andremite ... et cil s' en issirent* (= Franks) *et comencent la bataille. Et i ot grant estor et grant melee; mes par l' aïe de Dieu les venquirent li Franc et desconfirent et en i ot mult de morz et de pris et mult fu granz li gaienz ...* », cf. tr. Marzials, p. 84 = tr. Shaw, p. 112 = tr. Antypas, pp. 149 - 50.

and Ephraem)[110], another the version of Constantine Lascaris alone (thus adopting Villehardouin and differentiating the two separate engagements at Adramyttium)[111], and only a limited number among them agree that there was a cooperation between Mancaphas and Constantine in a single battle, where they were crushed by Henry's knights[112]. At any rate, however, we now know that Constantine Lascaris was not killed during the battle (whether there was a single battle in cooperation with Mancaphas or two separate battles) or died shortly afterwards from wounds he received by the Latins, a faulty conclusion[113] recently corrected by Papadrianos, Brand, Karpozilos, Zhavoronkov, and others[114].

The last issue under consideration here concerns Constantine's involvement in the Byzantine defense of the N - W Anatolian strongholds of Poemanenum and Lentiana, which were besieged by Henry of Flanders, emperor of Romania since 1206, in lated by Henry of Flanders, emperor of Romania since 1206, in late 1211 - early 1212,[115] following Theodore I's defeat by Henry in the battle of the river Rhyndacus (ancient Luparcus, Turk. Atranos) on 15 October 1211[116], a defeat

110. Nicol, Empires, 291, idem in *IEE* IX, 79, refers only to Mancaphas, thus disociating the common activities of the latter with Constantine.

111. Meliarakes, *Ἱστορία*, 23, Miller, Nicaea, 481, Kordatos, *Ἱστορία*, II, 43, Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 17 - 18, n. 13, Gunarides, Ἀντίσταση, 146. None of the above records that Gonstantine was killed during or after the battle.

112. Kalligas, *Μελέται*, 144, Gerland, *Geschichte*, 38 - 9, Angold, *Laskarids*, 61, though he cites Choniates and Acropolites, who did not record any such cooperation.

113. Gardner, *Lascarids*, 56, Sinogowitz, Kaisertum, 355 - 6 (above, n. 27), Zakythenos, *Βυζάντιον*, 87, Van Dieten, *N. Choniates*, 154, W. Bekerdorf, *Byzanz* (= vol. XIII in the series *Fischer Weltgeschichte*, Frankfurt/M. 1973), p. 324, Lampsides, Ἀνταγωνισμός, 9, 10, n. 1, Ahrweiler, *Mer*, 302, eadem, *IEE* IX, p. 107. I had also accepted some time ago the validity of Constantine's death in 1205 (art. Constantine XI L., *ΜΓΕΥ* 35, 1984, p. 5XI307), yet, it appears that he was still active in 1211/12 (cf. Savvides, *Κινήματα*, ch. 1, n. 30, and below, p. 24 ff.). Nicol, Empires, 295, wrote simply that Constantine died in 1205, but does not say how.

114. Papadrianos, Konst. Lask., 220 - 21 § refs., Brand, *Byz. - West*, 381, n. 5, Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 17 - 18, n. 13, Zhavoronkov, Konst, XI, 35, and above, n. 84.

115. Those 2 towns had come under Latin control before, in 1204/5, according to Acropolites, 1,11 - 12, and Scutariotes, 452 (cf. Meliarakes, op. cit., 23 - 4), though Ephraem (above, n. 108) recorded that Adramyttium remained Byzantine after the battle of March 1205. It seems that Henry's invasion was necessitated by the fact that the Byzantines had recaptured the 2 towns, probably sometime in 1211.

116. Cf. Paparregopulos, *Ἱστορία*, V/1,41, Kalligas, *Μελέται*, 184 - 5, Meliarakes, *Ἱστορία*, 89 - 90, Gerland, *Geschichte*, 216 - 17, Gardner, *Lascarids*, 84, Diehl in *CMH* IV[1],

overstressed in bold colours by the western sources[117].

The identity of Theodore's brother who defended Poemanenum and Lentiana against the Latins in 1211/12 has been a matter of controversy, for some scholars were reluctant to identify him with Constantine[118], since none of the Byzantine chroniclers mentions his first name: Acropolites (I, 29), and Scutariotes (*MB* VII, 464) write «*ὁ τοῦ βασιλέως αὐτάδελφος*» (=*the emperor's brother*), and Ephraem (II, v. 7452) writes «*φίλων εἷς συγγόνων*» (=*one of his* [=Theodore's] *dear brothers*). Therefore, this unknown brother could be associated with another brother of Theodore I known for his military activities, George Lascaris, the *dux* of Thracesion[119], while a later passage in the 14th-century *Vita Ioannis Batatzae* mentioning a «general Constantine», active against the Turks in W. Anatolia, must be dated to an earlier period[120].

425-6, Zakythenos, *Βυζάντιον*, 92, Nicol, Empires, 300, idem in *IEE* IX, 80, Angold, *Laskarids*, 14, Ostrogorsky, *History*², 430, n. 2, Savvides, *Byz.-Near East*, 120-1 & refs., idem, Oriental Front, 167.

117. See Longnon, Campagne, 442, idem, *Empire*, 127, Wolff, Latin Empire, 209, cf. Miller, Nicaea, 485. In the western sources Theodore's army of 1700 or more Nicaeans appears to have been crushed by about 260 Knights of Henry (!)

118. E. g. Sinogowitz (above, n. 29). cf. Karpozilos, *Nicaea-Epiros*, 18, n. 17.

119. See above, n. 6 (table). Du Cange, *Historia Byzantina*, 1: *Familiae*, Paris 1680, p. 78, included George L. among Theodore's brothers, and wrote that he participated in the opposition of the Greek populations of N-W Anatolia against Henry's invasion from 1204/5 onwards. He is mentioned in the Lembos cartulary as dux of the Thracesion theme until 1236: *MM* IV, pp. 35, 38, 40, cf. Ahrweiler, Smyrne, 138-9, eadem in *IEE* IX, p. 108, Oikonomidès, Autoreianos, 128, Zhavoronkov, Otnoshenija, 53, n. 42, idem, Konst. XI, 35, n. 49, Angold, *Laskarids*, 240.

120. George of Pelagonia's text (ed. Heisenberg, *BZ* 14, pp. 165, 200 ff.) refers to the «valiant» and «admirable» Lydian general *Constantine*, who distinguished himself against the Seljuk and Turcoman raids in the Maeander valley, Phrygia, yet George presents him faultily as the grandfather (instead of uncle) of the future emperor of Nicaea, John III Ducas Batatzes (1222-54). In fact, however, John III's grandfather was called himself John (cf. C. Amantos, Ἡ οἰκογένεια Βατάτζη, *ΕΕΒΣ* 21, 1951, 175, Polemis, *Doukai*, 107, n. 5), and he may be identified with the dynast of Philadelphia, John Comnenus Batatzes, who was active in the reigns of Manuel I, Alexius II and Andronicus I (late 1170s-early 1180s), and eventually rebelled against the latter emperor in 1183/4 (cf. Vryonis, *Decline*, 127, Savvides, *Μελέτες*, 35-6).
In 1981 I was tempted to associate the «general Constantine» of the *Vita Batatzae* with Theodore I's brother, Constantine Lascaris, who may have been presumably active against the Turks in the Maeandric plateau in the framework of the Nicaean-Seljuk confrontation culminating in the battle of Antioch-ad-Maeandrum in 1211 (cf. Savvides, *Byz.-Near East*, 98, 102, n. 2); it is, however,plainly evident that by «*Constantine*» George of Pelagonia actually refers to John III's uncle, John Comnenus Batatzes of Philadelphia; cf. also Varzos, *Γενεαλογία*, II, 382 ff. (no. 147), 853, n. 9

In late 1211-early 1212[121], following his victory at Rhyndacus, Henry of Flanders marched on the territories of the Opsicion theme, where he seized several locations from the Byzantines, and approached the towns of Poemanenum and Lentiana[122], then defended by Constantine Lascaris and two other Byzantine generals, a certain Dermocaites and Andronicus Palaeologus, the father of the future emperor Michael VIII (1258/9-82)[123]. Acropolites (I, 29) and Ephraem (II, v. 7448) attribute the leadership of the Greek forces to Dermocaites[124], while Scutariotes (*MB* VII, 464) to «*the emperor's brother*», i. e. Constantine Lascaris[125].

After January 1212[126] events took a rapid turn. Poemanenum capitulated to Henry first, and then, following a desperate defense of 40 days, during which its inhabitants were reduced to water shortage and starvation, Lentiana surrendered as well[127]. All three of the defenders'

121. On Henry's campaign from late 1211 onwards (Acropolites, I, 27 ff., Scutariotes,-462 ff., Ephraem, vs. 7440 ff.) see Meliarakes, *Ἱστορία*, 88 ff., Gardner, *Lascarids*, 84 ff., Longnon, *Empire*, 127 ff. Papadrianos, Konst. Lask., 221, wrongly dated these events to 1205 (cf. above, n. 60).

122. The Poemanenum-Lentiana campaign is dated to late 1211, after Rhyndacus (see Kalligas, *Μελέται*, 185, Longnon, *Empire*, 127-8, Karpozilos, *Nicaea-Epiros*, 18, n. 13, Nicol, Dermokaites, 3, no. 4), to 1211/12 (see Miller, Nicaea, 485, Ahrweiler, *IEE* IX, p. 108), to early 1212, after January (see below, n. 126), to the first part of 1212 (see Paparregopulos, *Ἱστορία*, V/1, 42, Meliarakes, *Ἱστορία*, 91-2, and Wolff, Latin Empire, 209-10; the same date was supported by Nicostratus Kalomenopulos, art. Lascaris Constantine, *MEE* 15, p. 820, who moreover, erraticaly recorded that Constantine also participated in Theodore's struggle against David Grand Commenus of the Pontus in Paphlagonia), and to 1214 (see Gardner, op. cit., 84-5).

123. On this Andronicus Palaeologus and his operations against Leo Gabalas of Rhodes in 1233 see A. Savvides, « Ἡ Βυζαντινὴ Δυναστεία τῶν Γαβαλάδων καὶ ἡ Ἑλληνοϊταλικὴ Διαμάχη γιὰ τὴ Ρόδο τὸν 13. αἰ. », *Βυζαντινὰ* 12 (1983), 414-17, idem, *Κινήματα*, chapter IX: The Independence Movement of Leo Gabalas, c. 1204-c. 1240, note 35 ff. Cf. Angold, *Laskarids*, 183-4.

124. On this unidentified Dermocaites see Nicol, Dermokaites no. 4, p. 3 & refs.

125. Nicol, op. cit. We have referred to Sinogowitz's reluctance to identify «*αὐτάδελφος*» with Constantine (above ns. 29, 118).

126. See Zhavoronkov, Otnoshenija, 53 & refs, idem, Konst. XI, 35 & refs.

127. Acropolites, I, 28-9: «... *καὶ γὰρ περιγενόμενος* (=Henry) *τῶν Ῥωμαϊκῶν ἄστεων Λεντιανῶν τε καὶ Ποιμανηνοῦ καὶ ἄνδρας τὸν Ἄρην πνέοντας καὶ ἔργα ψυχῆς γενναίας ἐνδειξαμένους ὡς ἕρμαιόν τι ἐδέξατο ἐφευρών, ἐν γὰρ τῷ τῶν Λεντιανῶν ἄστει οὐ μόνον σπάνις ὕδατος τοὺς φυλάττοντας ἐξέκαυσεν, οὐδ' ὅτι καὶ ὁ λιμὸς καὶ σκύτη φαγεῖν αὐτοὺς κατηνάγ-*

leaders, i. e. Constantine Lascaris, Dermocaites and Andronicus Palaeologus, were held to ranson and soon set free, according to Acropolites (I, 29) and Scutariotes (p. 464), while Ephraem's erratic information that they were all executed by Henry (II, vs. 7445 - 52)[128] is not to be accepted, since he appears to have misinterpreted the word *ἀπολέλυται*, used by both Acropolites and Scutariotes and conveying the meaning of «*set free*», for *ἀπόλλυται*, which means «*perished*», «*were killed*»[129].

Following the liberation of the 3 Byzantine generals, Henry of Flanders commissioned the Greek officer George Theophilopulus, a collaborator of the Latins, with the task of guarding his recent Anato-

κασε τὰ ἀπὸ τῶν ἀσπίδων καὶ ἐφεστρίδων αὐτῶν, ἀλλὰ καὶ τεῖχος οὐ μικροδιάστατον ταῖς ἑλεπόλεσι καταπεσὸν μετὰ μεγίστης πυρκαϊᾶς τεσσαράκοντα ἡμέρας ἐφύλασσον τοῦτο, ἀμοιβαδὸν τῇ πυρκαϊᾷ προσεπισωρεύοντες ξύλα. κρατηθέντος γοῦν τοῦ ἄστεος ...», cf. Acropolites, Funerary Oration (Epitaphios) to John III Batatzes, ed. Heisenberg, vol. II. p. 16, Scutariotes, 463 - 4: «... *τῶν δὲ Ρωμαϊκῶν πολιχνίων Ποιμανηνοῦ καὶ Οὐαλεντινιανῶν γενόμενος ἐγκρατὴς, οὓς εὗρεν ἐκεῖσε τὰ πολέμια ἄνδρας ἀρίστους, ὡς ἕρμαιόν τι ἐδέξατο. Ἐν γὰρ τῷ τῶν Οὐαλεντινιανῶν ἄστει οὐ μόνον σπάνις ὕδατος συνέφριγε τοὺς φυλάττοντας, καὶ λιμὸς ἦγχεν, ὡς καὶ σκύτη τὰ ἀπὸ τῶν ἀσπίδων καὶ ἐφεστρίδων φαγεῖν, αλλὰ καὶ τοῦ τείχους οὐκ ὀλίγου ταῖς ἑλεπόλεσι καταπεσόντος, μετὰ μεγίστης πυρκαϊᾶς ἐφύλασσον τοῦτο ἐφ' ἡμέρας τετράκις τὰς δέκα, ἀμοιβαδὸν τῇ πυρκαϊᾷ προσεπισωρεύοντες ξύλα˙ κρατηθέντος γοῦν τούτου* ...». Ephraem, II, vs. 7444 - 5, adds that Henry captured the town of *Ὀχυραὶ* (Achyraus) as well during that campaign: «*Λεντιανά τε Ποιμανηνὸν τὰς πόλεις / καὶ τὰς Ὀχυρὰς καταπορθήσας μάχῃ* ...».

128. «... *καθ' ἣν τριὰς ὄλωλεν ἀνδρῶν τῷ ξίφει / πανευγενῶν τε καὶ περιόπτων βίῳ / Δερμοκαΐτης ἡγεμὼν στρατευμάτων / Παλαιολόγων Ἀνδρόνικος ἐκ γένους ... / πρὸς τοῖσδε τοῦδε καὶ φίλων εἷς συγγόνων* ...» It is this passage that drove Zhavoronkov (Otnoshenija, 53, n. 48, Konst. XI, 35) to the erratic conclusion that the 3 generals were executed. Lampsides, too, in his *scholia* to Ephraem (vol. II, p. 242) accepts the chronicler's testimony concerning the 3 generals' death without further commentary.

129. Acropolites, I, 29: «... *οὐδεὶς ἐξ αὐτῶν ἀπολέλυται εἰ μὴ μόνος ὁ τοῦ βασιλέως αὐτάδελφος καὶ ὁ εἰς ἡγεμόνα τοῦ στρατεύματος τεταγμένος Δερμοκαΐτης και ὁ Παλαιολόγος Ἀνδρόνικος, ὅν, ὡς ὁ λόγος δηλῶσαι πέφθακε, καὶ εἰς τὴν θυγατέρα αὐτοῦ Εἰρήνην γαμβρὸν ὁ βασιλεὺς προσελάβετο* ...»

See also the *CSHB* ed. by Im. Bekker with the following correct Latin translation: «... *nullus ex defensoribus praeter germanum imperatoris fratrem, et qui exercitui praeerat Dermocaitem, et Palaeologum Andronicum, qui Irenem filiam imperatoris, qui antea diximus, collocaverat, pretio redemptus est* ...», cf. Scutariotes, 464: «... *οὐδεὶς τῶν ἐν αὐτῷ ἀπολέλυται, εἰ μὴ ὁ εἰς ἡγεμόνα τοῦ στρατοῦ τοῦ βασιλέως αὐτάδελφος, καὶ ὁ Δερμοκαΐτης καὶ ὁ Παλαιολόγος Ἀνδρόνικος* ...» The correct interpretations of *ἀπολέλυται* was adopted by Meliarakes, *Ἱστορία*, 92, n. 2, Kordatos, *Ἱστορία*, II, 58, and Karpozilos, *Nicaea - Epiros*, 18, n. 13.

lian acquisitions[130]. Constantine's subsequent career was not recorded in any source; he may well have continued his activities as leader of the Nicaean troops until the final agreement in 1214 between Theodore I and Henry - initially agreed sometime in the second part of 1212[131] - a pact known to scholarship as the Treaty of Nymphaeum[132], which was to provide a breathing space to both exhausted empires.

In his recent entry Λάσκαρις Κωνσταντῖνος in the *Παγκόσμιο Βιογραφικὸ Λεξικὸ* of the *Ἐκπαιδευτικὴ Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαίδεια* by Ekdotike Athenon, vol. 5 (1986), p. 186, Paris Gunarides characterizes Constantine L. as «titular» emperor (τιτλοῦχος αὐτοκράτορας) in 1204, yet he seems convinced that in the spring of 1205, duting the battle of Adramyttium, he had already relinquished his title.

Athens,
March - April 1986

Centre for Byzantine Research /
Hellenic National Research Foundation

130. Acropolites, I, 29: «... *πάντας δὲ τοὺς ἄλλους ὁ Ἐρῆς συλλεξάμενος καὶ κατὰ ἴλας συντάξας καὶ ὁμογενεῖς αὐτοῖς παραδοὺς ἡγεμόνας, ὑπερέχειν δὲ πάντων τὸν Θεοφιλόπουλον Γεώργιον παρακελεύσας, τὴν τῶν ἀνατολικῶν μερῶν αὐτοῖς φυλακὴν ἐνεπίστευσε.*» Cf. Scutariotes, 464.

131. Recently Zhavoronkov, Otnoshenija, 52, 54 - 6 & refs. (cf. Savvides, *Byz. - Near East*, 121, n. 1), and «Nikejskaja Imperija i Zapad», *VV* 36 (1975), 102 - 3, believes that the pact of 1212 was nothing more than a truce of short duration (*ἀνακωχὴ*) and not an official peace - treaty (*εἰρήνη*). Moreover, he does not believe that any official treaty was actually signed between Theodore I and Henry at Nymphaeum in December 1214.

132. Cf. Acropolites, I, 27 - 8, Scutariotes, 462 - 3, Ephraem, II, vs. 7770 - 86, *DR* III, p. 4, no. 1684, *DWR* III, p. 6, no. 1684. See also detailed refs. in Savvides, *Byz. - Near*, Εαστ, 121 - 2 § refs., idem, *Κινήματα*, chapter VIII, n. 72. The date late 1214 for the finaepted by Gardner, *Lascarids*, 84 - 6, Ostrogorsky, *History*[2], 430, n. 3, Nicol, Empires, 300, n. 1, idem in *IEE* IX, p. 80, Vryonis, *Decline*, 131, n. 264, Ahrweiler in *IEE* IX, p. 108, R. Browning, *The Byzantine Empire (London* 1980), 164, and Karayannopulos, *Κράτος*, II, 153, while Longnon (Campagne, p. 450 ff. and *Empire*, p. 128) wrote 'early 1214'.

The date 1212 (with no extension to 1214) was cautiously accepted by Angold, *Laskarids*, 111, and definitely by Kalligas, *Μελέται*, 185, Gerland, *Geschichte*, 217 - 18, Miller, Nicaea, 485, Meliarakes, *Ἱστορία*, 93 - 4, Zakythenos, *Βυζάντιον*, 92, Wolff, Latin Empires 209, and Oikonomidès, Autoreianos, 128.

ABBREVIATED BIBLIOGRAPHY

Ahrweiler, Smyrne = Hélène Ahrweiler, L' histoire et la géographie de la region de Smyrne entre les deux occupations turques (1081 - 1317), particulièrement au XIIIe siècle, *TM* 1 (1965), 1 - 202 (= *Byzance : les Pays et les Territoires,* London 1976 : *VR,* study IV)

Ahrweiler, *Mer* = *Byzance et la Mer. La Marine de Guerre, la Politique et les Institutions Maritimes aux VIIe - XVe s.* (Paris 1966)

Andreeva, *Ocherki* = M. A. Andreeva, *Ocherki po Kulture Vizantijskogo Dvora v XIII vekach* (= Studies on the Culture of the Byzantine Court in the XIII Century) (Prague 1927)

Angold, *Laskarids* = M. J. Angold, *A Byzantine Government in Exile. Government and Society under the Laskarids of Nicaea, 1204 - 61* (Oxford 1975, Ph. D.)

Angold, Nationalism = Byzantine Nationalism and the Nicaean Empire, *BMGS* 1 (1975), 49 - 70

Beck, Kirche = H. - G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich* (Munich 1959)

Brand, *Byz. - West* = Ch. Brand, *Byzantium confronts the West,* 1180 - 1204 (Harvard U. P. 1968)

Christophilopulu, *Ἐκλογή* = Aikaterine Christophilopulu, *Ἐκλογή, Ἀναγόρευσις καὶ Στέψις τοῦ Βυζαντινοῦ Αὐτοκράτορος* (Athens 1956)

DR = F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches,* vol. III : *1204 - 82* (Munich - Berlin 1932[1]), vol. V : *1341 - 1453* (Munich - Berlin 1965)

DWR = F. Dölger - P. Wirth, *Regesten ...,* III (Munich - Berlin 1977[2])

Ferjanchich, *Despoti* = B. Ferjanchich, *Despoti u Vizantiji i Juzhnoslovenskim Zemljana* (= Despots in Byzantium and the South Slavic Lands) (Belgrade 1960)

Gardner, *Lascarids* = Alice Gardner, *The Lascarids of Nicaea. The Story of an Empire in Exile* (London 1912)

Gerland, *Geschichte* = E. Gerland, *Geschichte des Lateinisches Kaiserreiches von Konstantinopel,* I : *Geschichte der Kaiser Baldwin I und Heinrich,* 1204 - 16 (Homburg v. d. Höhe 1905, repr. Darmstadt 1966)

Gill, *Byz. - Papacy* = Joseph Gill, *Byzantium and the Papacy,* 1198 -1440 (New Brunswick, N. J. 1975)

Godfrey, *Crusade* = J. Godfrey, *1204 : The Unholy Crusade* (Oxford 1980)

Gorjanov, *Feodalizm* = B. Gorjanov, *Pozdnevizantijskij Feodalizm* (= Late Byzantine Feudalism) (Moscow 1962)

Grumel, Patriarches = Venance Grumel, La Chronologie des Patriarches de Constantinople de 1111 à 1206, *REB* 1 (1943), 250 - 70

Grumel, *Regestes* III = *Les Regestes des Actes du Patriarchat de Constantinople,* fasc. III : *1043 à 1206* (Paris 1947)

Grumel, *Chronologie* = *La Chronologie* (Paris 1958)

Gunarides, Ἀντίσταση = Paris Gunarides, Οἱ Πολιτικὲς Προϋποθέσεις γιὰ τὴν Ἀντίσταση στοὺς Λατίνους τὸ 1204, *Σύμμεικτα* 5 (1983), 143 - 60

Gunarides, Ἀναγόρευση = Ἡ χρονολογία τῆς Ἀναγόρευσης καὶ Στέψης τοῦ Θεοδώρου Α' τοῦ Λασκάρεως, *Σύμμεικτα* 6 (1985), 59 - 71

Hendrickx - Matzukis, Alexios V = B. Hendrickx - Corinna Matzukis, Alexios V Doukas Mourtzouphlos : his Life, Reign and Death (? - 1204), *Ἑλληνικὰ* 31 (1979), 108 - 32

Hendy, *Coinage* = M. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire, 1081 - 1261* (Washington 1969)

Janin, Conquête = R. Janin, Au lendemain de la Conquête de Constantinople, *EO* 32 (1933), 5 - 21

Kalligas, *Μελέται* = P. Kalligas, *Μελέται Βυζαντινῆς Ἱστορίας ἀπὸ τῆς Πρώτης μέχρι τῆς Τελευταίας Ἁλώσεως, 1205 - 1453* (Athens 1894)

Karayannopulos, *Κράτος II* = Joh. Karayannopulos, *Τὸ Βυζαντινὸ Κράτος,* II : *Ἱστορικὴ Ἐξέλιξη, 324 - 1453* (Athens 1985)

Karpozilos, *Nicaea - Epiros* = Apost. Karpozilos, *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros,* 1217 - 33 (Thessalonica 1973)

Kordatos, I - II = Yannis Kordatos, *Ἱστορία Βυζαντινῆς Αὐτοκρατορίας,* I : *300 - 1204,* II : *1204 - 1453* (Athens 1959)

Krantonelli, *Σύμπραξις* = Alexandra Krantonelli, *Ἡ κατὰ τῶν Λατίνων Ἑλληνοβουλγαρικὴ Σύμπραξις ἐν Θράκῃ, 1204 - 6* (Athens 1964, Ph. D.)

Lampsides, Ἀνταγωνισμὸς = Odys. Lampsides, Ὁ Ἀνταγωνισμὸς μεταξὺ τῶν Κρατῶν τῆς Νικαίας καὶ τῶν Μεγάλων Κομνηνῶν διὰ τὴν Κληρονομίαν τῆς Βυζαντινῆς Ἰδέας, *ΑΠ* 34 (1977/8), 3 - 19

Laurent, Patriarches = Vitalien Laurent, La Chronologie des Patriarches de Constantinople au XIIIe s. (1208 - 1309), *REB* 27 (1969), 129 - 50

Longnon, Campagne = J. Longnon, La Campagne de Henri de Hainaut en Asie Mineure en 1211, *Academie Royale de Belgique / Bulletin de la Classe des Lettres,* Ve ser., 34 (1948), 442 - 52

Longnon, *Empire* = *L' Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée* (Paris 1949)

Meliarakes, *'Ιστορία* = Ant. Meliarakes, *'Ιστορία τοῦ Βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς 'Ηπείρου, 1204 - 61* (Athens 1898)

Miller, Nicaea = W. Miller, The Empire of Nicaea and the Recovery of Constantinople, *CMH* IV[1] (1923), 478 - 516

Muralt, *Chronographie* = E. Muralt, *Essai de Chronographie Byzantine,* II/1 : *1057 - 1453* (St. Petersburgh/Basle - Geneva 1871)

Nicol, Empires = D. M. Nicol, The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires, 1204 - 61, *CMH* IV/1[2] (1966), 275 - 330 (*Byzantium*: *its Ecclesiastical History and Relations with the Western World,* London 1972 : *VR*, study III)

Nicol, *Last Centuries* = *The Last Centuries of Byzantium, 1261 - 1453* (London 1972)

Nicol, Dermokaites = The Byzantine Family of Dermokaites, c. 940 - 1453, *BS* 35 (1974), 1 - 11

Nicol, Kaisersalbung = Kaisersalbung. The Unction of Emperors in Late Byzantine Coronation Ritual, *BMGS* 2 (1976), 37 - 52

Oikonomidès, Autoreianos = N. Oikonomidès, Cinq Actes inédits de Patriarche Michel Autoreianos, *REB* 25 (1967 = *Mélanges V. Grumel,* III) 113 - 45 (= *Documents et Etudes sur les Institutions de Byzance, VIIe - XVe s.,* London 1976 : *VR,* study XV)

Oikonomidès, Décomposition = La Décomposition de l' Empire Byzantin à la veille de 1204 et les Origines de l' Empire de Nicée : à propos de la « Partitio Romaniae », *AICBS* XV, I : Histoire, 1 : Forces Centrifuges et Centripètes dans le Monde Byzantin entre 1071 et 1261 (Athens 1976)

Ostrogorsky, Kaisersalbung = G. Ostrogorsky, Zur Kaisersalbung und Schilderhebung im Spätbyzantinischen Krönungszeremoniell, *Historia* 4 (1955 = *Festschrift für Wilhelm Ensslin),* 246 - 56 (= *Zur Byzantinische Geschichte. Ausgewahlte Kleine Schriften, Darmstadt* 1973, pp. 142 - 52)

Ostrogorsky, *Geschichte*[3] = *Geschichte des Byzantinischen Staates* (Munich 1963[3])

Ostrogorsky, *History*[2] = *History of the Byzantine State* (Oxford 1968[2], repr. 1980 and 1984)

Papadakis - Talbot, John X = A. Papadakis - Alice Mary Talbot, John X Camaterus confronts Innocent III : an unpublished Correspondence, *BS* 33 (1972), 26 - 41

Papadrianos, Konst. Lask. = J. Papadrianos, Da li ye Konstantin Laskaris bjo Vizantijski Tsar ? (= Did Constantine Lascaris ever become Byzantine Emperor ?), *ZRVI* 9 (1966), 217 - 22 with French resumé.

Paparregopulos, *'Ιστορία* = C. Paparregopulos, *'Ιστορία 'Ελληνικοῦ "Εθνους,* vol. V/1 : *1204 - 1453* (Athens 1932[6])

Polemis, *Doukai* = D. Polemis, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography* (London 1968)

Runciman, *Theocracy* = St. Runciman, *The Byzantine Theocracy* (Cambridge U. P. 1977)

Runciman, *Crusades III* = 4 *History of the Crusades,* III (Cambridge 1955, repr. 1978 : Peregrine Paperback)

Savvides, *Byz. - Near East* = Alexis G. C. Savvides, *Byzantium in the Near East*: *its Relations with the Seljuk Sultanate of Rûm in Asia Minor, the Armenians of Cilicia and the Mongols, A. D. c. 1192 - 1237* (Thessalonica 1981)

Savvides, Oriental Front = Byzantium ' s Oriental Front in the first part of the XIII Century. The Empires of Nicaea and Trapezous (Trebizond) in view of the Seljuk and Mongol Menace *Δίπτυχα* 3 (1982/3), 161 - 75

Savvides, *Κινήματα* = *Βυζαντινὰ Στασιαστικὰ καὶ Αὐτονομιστικὰ Κινήματα στὰ Δωδεκάνησα καὶ τὴ Μικρὰ 'Ασία, 1189* - c. *1240 μ. Χ. Συμβολὴ στὴ Μελέτη τῆς 'Υστεροβυζαντινῆς Προσωπογραφίας καὶ Τοπογραφίας τὴν ἐποχὴ τῶν 'Αγγέλων, τῶν Λασκαριδῶν τῆς Νίκαιας καὶ τῶν Μεγαλοκομνηνῶν τοῦ Πόντου (*University of Thessalonica 1985, Ph. D.)

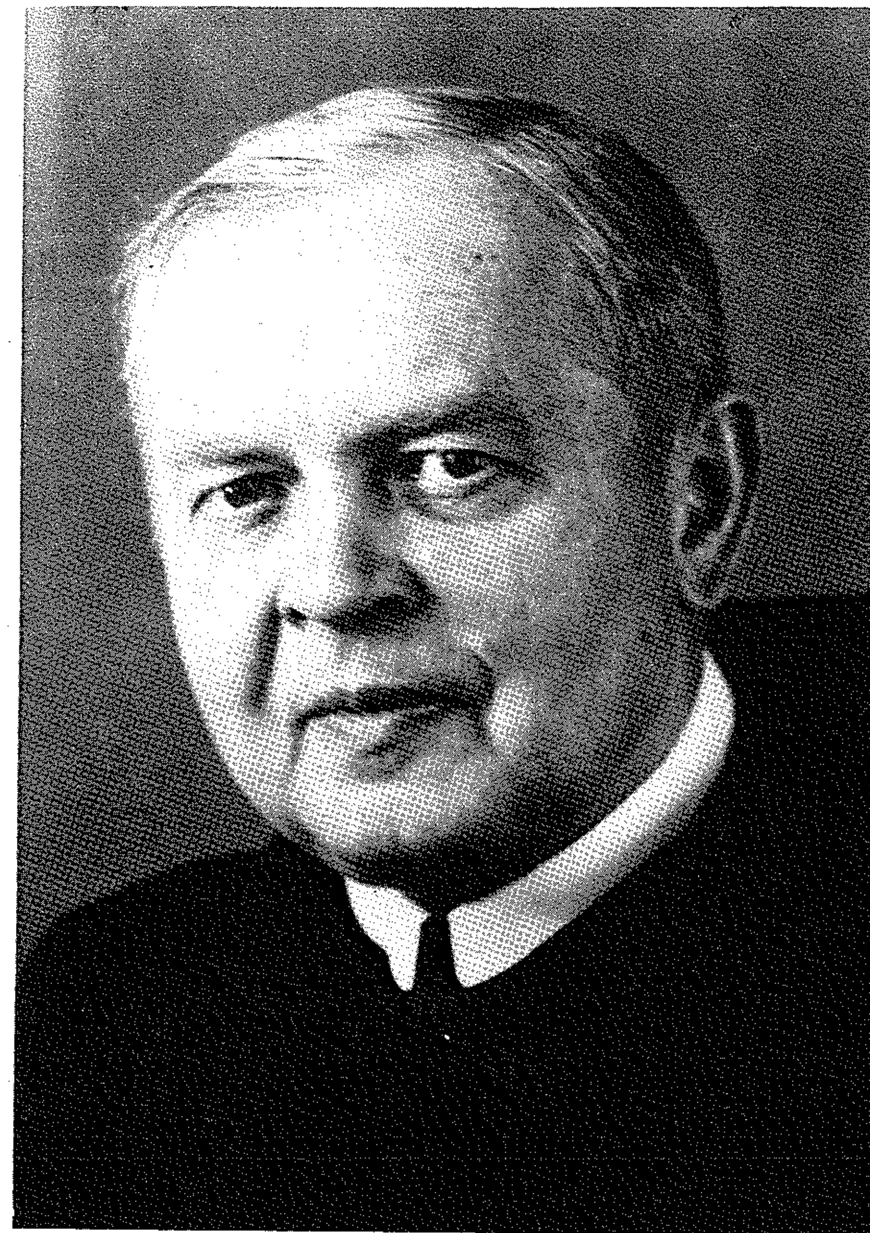
Savvides, *Μελέτες* = *Μελέτες Βυζαντινῆς 'Ιστορίας 11ου - 13ου αἰ.* (Athens 1986)

Sinogowitz, *Griech. Staatenwelt* = B. Sinogowitz, *Die Abendländische Politik der Griechischen Staatenwelt zur Zeit des Lateinischen Kaiserreiches, 1204 - 61* (Munich 1944, Ph. D.)

Sinogowitz, Kaisertum = Über des Byzantinische Kaisertum nach dem Vierten Kreuzzuge, 1204 - 5, *BZ* 45 (1952), 345 - 56

Vacalopulos, *'Ιστορία* = *'Ιστορία τοῦ Νέου 'Ελληνισμοῦ,* vol. I (Thessalonica 1961)

Vacalopulos, *Origins* = *The Origins of the Greek Nation. The Byzantine Period,* 1204 - 1461 (New Brunswick, N. J. 1970)
Van Dieten *N. Choniates* = J. L. van Dieten, *Niketas Choniates. Erlauferumgen zu de Reden und Briefen nebst einer Biographie* (Berlin 1971)
Varzos, *Γενεαλογία* = C. Varzos, *Ἡ Γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν,* 2 vols. (Thessalonica 1984)
Vasiliev, *History* = A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire, 324 - 1453* (Madison Wisc. 1952^2, repr. 1976^2)
Vryonis, *Decline* = Speros Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the XI through the XV Century* (California U. P. 1971)
Wirtrom the XI through the XV Century (California U. P. 1971)
Wirth, Johannes X = P. Wirth, Zur Frage eines Politischen Engagements Patriarch Johannes' X. Kamateros nach dem Vierten Kreuzzug, *BF* 4 (1972), 239 - 52.
Wolff, Latin Empire = R. L. Wolff, The Latin Empire of Constantinople, pp. 187 - 233 in K. Setton (ed.), *A History of the Crusades,* vol. II (Madison Wisc. 1969^2) (= *Studies in the Latin Empire of Constantinople,* London 1976, *VR,* study 1)
Zacharopulos, *Ἐκκλησία* = N. Zacharopulos, *Ἡ Ἐκκλησία στὴν Ἑλλάδα κατὰ τὴ Φραγκοκρατία* (Thessalonica 1984^2)
Zakythenos, *Βυζάντιον* = D. A. Zakythenos, *Τὸ Βυζάντιον ἀπὸ τοῦ* 1071 μέχρι τοῦ 1453 (Athens 1972, repr. 1980 = repr. from suppl. vol. II of *MEE,* Athens 1959)
Zhavoronkov, Otnoshenija = P. I. Zhavoronkov, Nikejsko - Latinskje i Nikejsko - Seldzhukskje Otnoshenija v. 1211 - 1216 gg. (= Nicaean - Latin and Nicaean - Seljuk Relations in the years 1211 - 16), *VV* 37 (1976), 48 - 61
Zhavoronkov, Konstantin XI = V Istokov Obrazovanija Nikejskoj Imperii. Odienka dejatelnosti Konstantina XI Laskarija (= On the Origins of the Creation of the Nicaean Empire. Assessment of Constantine XI Lascaris' Activities), *VV* 38 (1977), 30 - 7
Zhavoronkov, Regest = Dorolnenija k Trevlemu Tomu «Regest» F. Dolgera perioda Nikejskoj Imperii (= Additions to the 3rd vol. of Dölger's Regesten for the period of the Nicaean Empire), *VV* 41 (1980), 183 - 93



P. BONIFATIUS KOTTER †

(1912 - 1987)

Am 7. Januar 1987 starb nach längerem Leiden Pater Dr. phil. Bonifatius Kotter, Mönch des Klosters Scheyern/Obb.

P. Bonifaz wurde am 10. April 1912 in Derndorf bei Rosenheim geboren und am selben Tage auf den Namen Balthasar getauft. Nach hervorragendem Abitur am Erzbischöflichen Studienseminar in Traunstein trat er 1934 unter Abt Simon Landersdorfer, der ihm den heiligen Bonifaz als Ordenspatron gab, in das Benediktinerkloster Scheyern ein. Hier legte er am 2. Mai 1935 die zeitlichen, am 19. März 1938 unter Abt Franz Schreyer die feierlichen Gelübde (Mönchsprofeß) ab. Vom Mai 1935 bis zum Februar 1939 studierte er an der Universität München und an der Philosophisch-Theologischen Hochschule Freising Philosophie und Theologie und wurde am 6. August 1939 in der Klosterkirche zu Scheyern zum Priester geweiht.

Am 12. Dezember 1939 erhielt P. Bonifaz überraschend die Einberufung zum Militärdienst als Sanitäter. Später wurde er nach Südfrankreich abgestellt. Bei Kriegsende geriet er in Gefangenschaft. Am 30. Oktober 1945 durfte er schließlich in sein Kloster zurückkehren.

Hier arbeitete er von 1946 bis 1951 unermüdlich als Präfekt im Seminar und als Lehrer für Griechisch und Religion am Gymnasium. Schon während dieser Zeit beschäftigte er sich mit Johannes von Damaskos: Er verifizierte rund 6000 Bibelstellen und prüfte Kanon, Rezension, Gebrauchsart und Erklärung der Bibel bei diesem Autor (vgl. B. Kotter, Johannes von Damaskos und die Bibel. Maschinenschrift 1950. VIII, 46 S.).

Um das Weiterbestehen des Byzantinischen Institutes Scheyern, das 1939 nach der Aufhebung der Schule und des Internates durch das nationalsozialistische Regime gegründet worden war und sich auf Anraten von Albert Ehrhard mit der Neuausgabe der Werke des Johannes von Damaskos befaßte, nach der Wahl des bisherigen Leiters, des damaligen Priors Dr. Johannes Hoeck, zum Abte von Ettal zu sichern, erhielt der fast 40jährige P. Bonifaz 1951 den Auftrag, an der Universität München das Studium der Byzantinistik abzuleisten. In mönchischem Ge-

horsam unterzog er sich dieser Aufgabe und schloß das Studium 1956 bei Franz Dölger mit der Erlangung des Grades eines Doktors der Philosophie ab: der Titel der Dissertation lautete: 'Die Überlieferung der Pege gnoseos des heiligen Johannes von Damaskos' (gedruckt als Heft 5 der Studia patristica et byzantina, Ettal 1959).

Mit großem Erfolg setzte er seitdem seine Fähigkeiten und Kenntnisse als Leiter des Byzantinischen Institutes Scheyern für die Herausgabe der Schriften des Johannes von Damaskos ein. Mit äußerster Konzentration, einem Höchstmaß an Genauigkeit und Selbstdisziplin und unvorstellbarer Gewissenhaftigkeit hat er sachlich und nüchtern seine Arbeit geleistet. So konnte er folgende Bände herausgeben: I. Institutio elementaris. Capita philosophica, Berlin 1969; II. Expositio fidei, Berlin/New York 1973; III Contra imaginum calumniatores orationes tres, Berlin/New York 1975; IV. Liber de haeresibus. Opera polemica, Berlin/New York 1981 (Patristische Texte und Studien 7. 12. 17. 22). Noch bis in seine letzten Lebenstage arbeitete der rastlos Tätige an den Drunckbogen des V. Bandes: Opera homiletica et hagiographica (PTS 29). Für die Herausgabe des Barlaam - Romanes hatte er, nach den üblichen Vorarbeiten, bereits das Stemma der Handschriften gezeichnet. Bei diesen langjährigen editorischen Arbeiten war ihm Frau Lena Reichhold stets eine zuverlässige Mitarbeiterin.

Schon seit geraumer Zeit war die Gesundheit und Arbeitskraft von P. Bonifaz durch eine 1976 festgestellte Leukämie zunehmend beeinträchtigt. Dank seinem starken Willen und seiner bewußt gesunden Lebensweise konnte er aber auch noch im letzten Jahrzehnt seines Lebens für die Wissenschaft Bedeutendes leisten.

Seine Editionen zeichnen sich durch sorgfältige Textgestaltung aus und enthalten hilfreiche, genau durchdachte Einleitungen. Diese Einleitungen geben die notwendigen Auskünfte über Titel, Verfasser, Adressat und Inhalt der betreffenden Schrift, über die zuweilen schwierige Überlieferung in den griechischen Handschriften unter Berücksichtigung lateinischer und anderer Übersetzungen und über die bisher vorliegenden Ausgaben und bieten nicht zuletzt das so wichtige Stemma. Indizes der Bibel -, Klassiker- und Väterstellen sowie je ein analytischer Index vervollständigen diese Ausgaben: ein wahrer 'travail bénédictin'.

Bedenkt man die theologisch so wichtige Stellung des Johannes von Damaskos in den Kontroversen mit Ikonoklasten, Manichäern, Nestorianern, Monophysiten u. a. und berücksichtigt man, daß die theologie - und geistesgeschichtliche Nachwirkung dieses auf seine Art großen Kompilators bis heute kaum genügend erforscht ist, so ist man für die historisch - kritische Werkedition, die uns P. Bonifaz geschenkt hat, überaus dankbar.

Als Mitarbeiter der Patristischen Kommission der westdeutschen Akademien der Wissenschaften und als ordentliches Mitglied der Bayerischen Benediktiner - Akademie fand P. Bonifaz auch in der Gelehrtenwelt sichtbare Anerkennung.

Allzu unvollständig wäre freilich dieser Abriß über Leben und Werk von P. Bonifaz, wenn nicht auch auf sein mönchisches und priesterliches Wirken in der klösterlichen Stille hingewiesen würde. Als Aushilfspriester in Pfarrgemeinde und Krankenhaus, als Prediger und Beichtvater hat er sich - zu sich selbst streng - vorbildlich darum bemüht, der benediktinischen Forderung des 'Ora et labora' getreu zu leben. In seinen von der schweren Krankheit gezeichneten letzten Wochen hat P. Bonifatius Kotter, der stets sein Vertrauen auf Gott gesetzt hat, «der zu jedem Werk Beginnen und Vollenden gibt», das Leben in besonderer Weise als einen βίος σταυροφόρος erfahren. Wir hoffen zuversichtlich, daß er Gott nun schauen dürfe unverhüllt, über dessen Wesenheit er mit dem heiligen Johannes von Damaskos so viel nachgedacht hat und über den er nur unzulänglich und bruchstückhaft hat schreiben können.

Neben diesem seinem Lebenswerk hat P. Bonifatius Kotter auch durch eine Reihe weiterer wissenschaftlicher Arbeiten zur Begegnung mit der Ostkirche Wesentliches beigetragen:

Artikel:

John Damascene, St., in: New Catholic Encyclopedia 7 (Washington 1967) 1047 - 1049

Giovanni Damasceno, in: Enciclopedia Filosofica 3 (Florenz 1968) Sp. 185 - 187 (= 3. Aufl., Rom 1979, Sp. 1043 - 1045)

Giovanni Damasceno, in: Dizionario Enciclopedico dei Religiosi (Rom 1975)

Cod. Harl. 5588. Griechisches Lektionar aus Apg. und den Briefen des NT, in: Mitteilungen und Forschungsbeiträge der Cusanus - Gesellschaft 8 (Mainz 1971) 219 - 226

112 Artikel in LThK (vgl. Registerband, Freiburg 1967, S. 547)

Anonynus Syrus, in: Philosophenlexikon (ca. 1973)

Die byzantinischen Institute von Scheyern und Ettal, in: Hellas 18 (Bonn 1967) 1 - 8

Codices Schyrenses Graeci. Nr. 1, in: Chronik der Abtei U. L. Frau und des hl. Kreuzes zu Scheyern (1953)

Zur Geshichte der Johanneskirche (Kapitelkirche), in: Der Scheyerer Turm 25 (1970) 22 - 25

Johannes von Damaskus, in: Theologische Realenzyklopädie (im Druck)

Besprechungen:

Studer, Basilius: Die theologische Arbeitsweise des Johannes von Damaskus. Ettal 1956: bespr. in: ThLZ 83 (1958) Sp. 197 - 199

St. John Damascene: De fide orthodoxa. Versions of Burgundio and Cerbanus. Ed. by E. M. Buytaert. St. Bonaventure, NY/Louvain/Paderborn 1955; bespr. in: ThLZ 83 (1958) Sp. 359 - 360

Il monachesimo orientale (OrChrA 153). Rom 1958; bespr. in: ByZ 53 (1960) 138 - 141

Gill, J.: The Council of Florence. Cambridge 1959; bespr. in: ByZ 54 (1961) 146 - 149

Peri (Pflaum), H.: Der Religionsdisput der Barlaam - Legende, ein Motiv abendländischer Dichtung. Salamanca 1959; bespr. in: ByZ 54 (1961) 382 - 387.

Neue Homilien des Makarius/Symeon. 1: Aus Typus III. Hrsg. von E. Klostermann und H. Berthold (TU 72). Berlin 1961: bespr. in: Gnomon 35 (1963) 266 - 269

Papadopulos, Stylianos G.: Ἑλληνικαὶ μεταφράσεις θωμιστικῶν ἔργων, φιλοθωμισταὶ καὶ ἀντιθωμισταὶ ἐν Βυζαντίῳ. Athen 1967: bespr. in: ZKG 81 (Stuttgart 1970) 264 - 266

Kanatsules, D.: Ἱστορία τῆς Μακεδονίας μέχρι τοῦ Μεγάλου Κωνσταντίνου. Thessalonike 1964; bespr. in: Byzantina 6 (Thessalonike 1974) 451 - 453

Sahas, D. J.: John of Damascus on Islam. Leiden 1972; bespr. in: Thomist 37 (Washington 1973) 781 - 784

Bibliothek der griechischen Literatur. Bd. 1 - 5. Stuttgart 1971 - 1973; bespr. in: SMGB 86 (1975) 842 - 845

Jacobus Chius Palaeologus: Catechesis christiana dierum duodecim. Primum ed. Ruzena Dostálová. Warschau 1971; bespr. in: ZKG 85 (Stuttgart 1974) 116 - 118

Richter, G.: Johannes von Damaskos, Philosophische Kapitel (Bibliothek der griechischen Literatur 15). Stuttgart 1982; bespr. in: ByZ 76 Vorträge (1983) 337 - 340:

Der Bilderstreit. Vortrag bei der ostkirchlichen Woche in Niederalteich 24. - 28. Sept. 1956

Stand der Scheyrer Damaskenos - Ausgabe. Referat beim XI. Byzantinisten - Kongreß, München 15. - 20. Sept. 1958, gedruckt in den Akten des XI. Internationalen Byzantinisten - Kongresses. München 1960, S. 267 - 268

Neues zur Damaskenosforschung auf dem Patristiker - Kongreß 1972 in Oxford, gelesen von M. Geerard, gedruckt in italienischer Übersetzung unter dem Titel: L'edizione delle opere di San Giovanni Damasceno, in: Rivista di Storia e Letteratura religiosa 8 (1972) 435 - 437

Ungedruckte Arbeiten:

Johannes von Danaskos und die Bibel. Maschinenschrift. VIII, 46 S. 1950

Die Weihnachtshomilie ᾿Οπόταν τὸ ἔαρ des hl. Johannes von Damaskos. Maschinenschrift. 27 + 62 S. ca. 1964

Die Kapitelkirche Scheyern. Ein Beitrag zur Baugeschichte. Maschinenschrift. 13 S. 1969

Kapitelkirche Scheyern. Untersuchung der Bodenformationen in und an der Kapitelkirche. Maschinenschrift. 11 S. 1969

Doctrina patrum de incarnatione Verbi. Artikel. 29 Zeilen, vorgesehen für das Lexikon der Philosophie. 1969

Byzantinisches Institut
Scheyern Obb.

